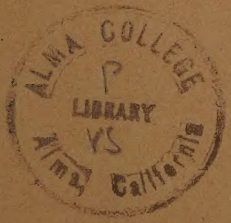
LA VIE SPIRITUELLE

XCII

1955



43482

v. 92
1955:1

LA VIE SPIRITUELLE

N° 402 Janvier 1955

SOMMAIRE

L'ÉPIPHANIE

P.-Th. CAMELOT, O. P. La triple Épiphanie de la Gloire du Fils de Dieu 5

La fête de l'Épiphanie, c'est-à-dire de la « Manifestation » de Dieu, célèbre la triple apparition originelle de Dieu dans le Christ. Jésus naît à Bethléem et les étoiles qu'il a créées signalent sa présence : des mages viennent l'adorer. Jésus se fait baptiser et une voix d'En-Haut rend témoignage de sa filiation. Jésus est invité à des noces et signale son pouvoir en réjouissant miraculeusement les convives.

A cette triple apparition correspondent une triple fête d'Église et un triple mystère de noces : au baptême qui la sauve, l'Église, en effet, est devenue l'Épouse du Christ. A Cana, les noces du Christ et de l'Église sont mystérieusement signifiées. Et les présents des mages figurent l'offrande du monde à ces noces divines.

Triple manifestation, mais une seule célébration, car en chacune d'elles c'est la « Bonté de Dieu notre Sauveur qui est apparue ».

A.-M. COCAGNAC, O. P. Petite philocalie de la splendeur du Christ 16

La philocalie est « amour du beau ». Elle est chez les Grecs un recueil des belles prières des Pères de l'Église orientale dans lesquelles les pieux fidèles trouvent une nourriture inépuisable.

La petite « philocalie » que l'on va lire mérite doublement ce titre : d'une part, elle est un florilège de « beaux » textes patristiques depuis ceux de saint Cyrille et des Pères grecs jusqu'à ceux des premiers franciscains latins, en passant par saint Augustin; d'autre part, elle recueille des méditations sur la « beauté » du Christ, « image du Dieu invisible » (Col., 1, 15) et « resplendissement de sa gloire » (Hébr., 1, 3), que célèbre l'Épiphanie.

ROMANOS LE MÉLODE. Le mystère de l'Épiphanie..... 41

Si notre néologisme de « paraliturgie » est tout moderne (il serait né en 1943), la réalité est fort ancienne, aussi ancienne que le sont les cadres fixes de la liturgie, qui n'ont pas été « fixés » pour arrêter toute invention lauda-

tive. L'on pourrait même souhaiter que toutes les paraliturgies modernes soient de la même race, poétique et théologique, que celle-ci.

NOTRE SANCTIFICATION

O. FAYE. TÉMOIGNAGE D'UN FOYER CHRÉTIEN SUR LA PAUVRETÉ. 64

Il était un foyer chrétien qui vivait dans le bonheur et dans les biens de ce monde. Innocemment, sans problèmes et sans questions. Il était héritier d'une noble tradition qu'il ne déshonorait pas. Le malheur des temps le dépouilla peu à peu de beaucoup d'ornements et Dieu alors lui apprit beaucoup de choses.

Faut-il ajouter qu'en ce « cas unique » beaucoup se retrouveront et seront aidés, non pour le malheur, mais pour le bien?

APOSTOLUS. LES ALIBIS DE L'ORAISON 79

Depuis déjà une douzaine d'années, les « mouvements » spirituels favorisent les formes de piété « liturgiques » et même, comme l'on dit, « paraliturgiques ». D'où chez certains jeunes un moindre attachement à l'oraison. Apostolus *analyse les raisons, conscientes ou inconscientes, de cette transformation et montre le côté irremplaçable de « l'oraison ».*

CHRONIQUES

R. LAURENTIN. SALVE REGINA 82

L'encyclique Ad coeli Reginam, *le couronnement de la Vierge* Salus populi romani, *la faveur donnée à la fête de la Royauté de Marie : autant de faits récents qui nous invitent à mieux comprendre ce titre marial et à ne pas y laisser étrangère notre vie spirituelle.*

A TRAVERS LES REVUES

Bible et vie chrétienne. — Lettre de Ligugé. — La Religieuse d'Action hospitalière et sociale, p. 90.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 95.
Nos principaux dépositaires, p. 112.

LA TRIPLE ÉPIPHANIE DE LA GLOIRE DU FILS DE DIEU

« Aujourd'hui l'Église a été unie à son céleste Époux, puisque le Christ dans le Jourdain a lavé ses fautes ; les mages avec leurs présents courent aux noces royales ; et l'eau changée en vin réjouit les convives. Alleluia. » Cette antienne des Laudes de l'Épiphanie peut paraître quelque peu étrange au chrétien qui la découvre un jour, en feuilletant au hasard un bréviaire ou une *Année liturgique*, — car il n'a sans doute jamais l'occasion de la chanter ni même de l'entendre chanter dans un chœur monastique. Que viennent faire en ce 6 janvier ces allusions aux noces royales de l'Église et de son céleste Époux, au baptême dans le Jourdain et aux noces de Cana ? L'Épiphanie est-elle autre chose que l'évocation pittoresque des mages venus d'Orient en grand équipage pour adorer l'Enfant dans la crèche (on pense à Benozzo Gozzoli ou à Rubens) ? Est-elle même autre chose que la folklorique « fête des rois » ?

Ce n'est pas ici le lieu de disserter sur l'origine des deux fêtes du 25 décembre et du 6 janvier[1]. Qu'il suffise de rappeler qu'au point de départ il n'y avait qu'une fête, la *Théo-*

1. On pourra se reporter, parmi les travaux les plus récents, à la brochure d'O. Cullmann, *Noël dans l'Église ancienne*, Neuchâtel, 1949, ou au savant article de Chr. Mohrmann, *Epiphania*, dans *Revue des Sc. philos. et théol.*, 1953, pp. 644-670.

phanie, l'apparition, humble et glorieuse à la fois, du Christ, manifestation de Dieu. En Orient, elle se fête le 6 janvier, et ce fut d'abord la fête de sa manifestation lors du baptême dans le Jourdain ; plus tard seulement (première moitié du IV^e^ siècle), elle réunit le baptême et la naissance de Jésus. A Rome, dès le second quart du IV^e^ siècle, on la célèbre le 25 décembre, au solstice d'hiver, et elle se substitue à la fête païenne du soleil, *Natale Solis invicti* : c'est l'apparition en notre hiver du Soleil de Justice (cf. Mal., 4, 2) : « Le Christ est notre nouveau soleil », dit saint Ambroise (Serm. 6), ou peut-être saint Maxime de Turin. Quand la fête du 6 janvier s'introduisit en Occident, et celle du 25 décembre, non sans résistances, en Orient (après 375), le mystère, si l'on peut dire, se dédoubla : à Noël, c'est le mystère de l'apparition toute cachée dans la nuit de Bethléem ; à l'Épiphanie, le mystère de la manifestation aux « Gentils », annoncé de la gloire de l'Église, la nouvelle Jérusalem, qui voit accourir à elle toutes les nations (Is., 60, 1 ; ép. de la fête).

Sans doute la liturgie romaine a-t-elle surtout retenu dans la fête le souvenir de l'épiphanie aux mages. Mais elle n'a pas oublié les autres manifestations, ou *Théophanies*, qui sont au premier plan dans les liturgies orientales. Outre l'antienne que nous avons citée, bien des pièces de l'office, le jour même du 6 janvier, ou au cours de l'octave, évoquent le baptême du Jourdain ou les noces de Cana. Ainsi l'hymne des vêpres de la fête, que nous devons à Sédulius, poète du VI^e^ siècle, gaulois ou italien du nord :

> Les mages allaient, suivant l'étoile qu'ils avaient vue et qui les précédait ; à sa lumière ils cherchent la lumière, et par leurs présents ils confessent un Dieu.
>
> L'Agneau céleste s'est plongé dans le bain d'une eau pure ; en nous lavant, il enleva les péchés qu'il n'a pas commis.
>
> Nouveau genre de puissance ! les urnes d'eau rougissent, et l'eau qui a reçu l'ordre de s'écouler en flots de vin, a changé son origine.

Ainsi encore les deux premiers répons de Matines : « *Ho-*

die... Aujourd'hui dans le Jourdain, lors du baptême du Seigneur, les cieux se sont ouverts... » — Un jour de l'octave, cette lecture d'un sermon de saint Maxime de Turin (V^e^ siècle) : « *Aujourd'hui* le Christ Notre-Seigneur a été adoré par les Gentils conduits par l'étoile ; invité aux noces, il a changé l'eau en vin ; en recevant le baptême de Jean, il a consacré les eaux du Jourdain et en même temps purifié son baptiseur... ». Le jour de l'octave, c'est un sermon de saint Grégoire de Nazianze, « *In sancta lumina* », sur le baptême du Christ, et le dimanche après l'octave, c'est à la messe la lecture de l'épisode évangélique des noces de Cana. De la célébration au même jour de ce triple mystère, certains autrefois ont voulu conclure que c'était en effet un 6 janvier que Jésus avait été baptisé et qu'il avait aussi changé l'eau en vin à Cana. Mais beaucoup plus que ces concordances chronologiques assez aventureuses, c'est le mystère de cette triple et unique épiphanie de la gloire du Seigneur qui doit retenir aujourd'hui notre attention et nourrir notre foi.

La gloire du Seigneur s'est levée sur toi...
(Is., 60, 1.)

Après s'être montré aux bergers dans la nuit de Noël, Jésus se montre aux mages venus d'Orient. Le cadre n'est pas tout à fait le même : quelques jours, quelques mois peut-être se sont passés ; Marie et Joseph ne sont plus dans l'étable de la nativité, mais dans une « maison » (Mt., 2, 11) ; les visiteurs ne sont plus les bergers de la campagne de Bethléem, mais des « mages » venus de l' « Orient », peut-être de l'Arabie. Rien dans le texte sacré ne dit qu'ils étaient rois : cette tradition est née du Psaume 71, chanté à l'offertoire. Rien non plus ne nous dit qu'ils apportaient avec eux les fabuleuses richesses de l'Orient : dans leurs bagages (qu'il ne faut pas trop se hâter de traduire par *trésors*), ils apportent cependant de l'or... Mais si les circonstances ont varié, le mystère est le même, mystère de la petitesse du

Verbe, engendré éternellement « dans les splendeurs des saints », qui s'est fait *l'un de nous* (cf. Gen., 3, 22); mystère d'abaissement et de condescendance, d'humilité et d'amour. Le mystère de l'Épiphanie n'est pas différent du mystère de Noël; c'est le mystère dont saint Paul a donné la clef quand il écrivait : *Il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave et devenant semblable aux hommes* (Phil., 2, 7). Mais le même saint Paul écrivait aussi ces mots que reprend la liturgie de Noël : *Est apparue* (*épéphanè*) *la grâce de Dieu notre Sauveur... Est apparue* (*épéphanè*) *la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes...* (Tit., 2, 11; 3, 4; ép. des messes de minuit et de l'aurore). Cette *Théophanie*, apparition d'un Dieu, mais d'un Dieu caché dans la petitesse, est l'apparition, l'*Épiphanie* de sa bonté et de son amour pour les hommes.

Il se montre ainsi à ceux qui savent le reconnaître dans sa petitesse et l'accueillir dans l'humilité de la foi. Il ne se montre pas aux puissances de ce monde, aux représentants du pouvoir et de la science officielle; il ne se montre ni à Hérode, ni aux grands-prêtres ni aux scribes; les mystères du Royaume de Dieu sont cachés aux sages et aux habiles, mais ils sont révélés aux tout-petits. Il se révèle aux bergers qui, sur la parole de l'ange, se dirigent vers Bethléem; il se révèle aux mages, qui sont peut-être riches, qui sont savants de la science de ce monde, mais qui sont assez simples pour se mettre en route et entreprendre un long voyage, pour quitter, comme Abraham, leur pays, leur famille et la maison de leurs pères, et partir, sans savoir où ils vont, sur un signe de Dieu. Ils ont vu l'étoile, et sur ce signe, ils sont venus (Mt., 2, 2); mais parce qu'ils ont eu une foi assez vive pour venir, et pour marcher dans les ténèbres, ils ont vu l'enfant et l'ont adoré. Ils disent : « Nous avons vu, et nous sommes venus, *vidimus et venimus* »; ils pourraient aussi bien dire : « Nous sommes venus, et parce que nous sommes venus, parce que nous avons tout quitté, nous avons vu, *venimus et vidimus*. » Jésus, le Verbe fait chair, se manifeste dans la petitesse et l'humilité; à ceux qui savent l'accueillir dans la foi, il révèle sa gloire de Fils de Dieu.

Et dans cette révélation se constitue son Église. Les mages venus de l'Orient sont les prémices des nations appelées à entrer dans le royaume. Le prophète autrefois avait vu les nations et leurs rois accourir à la lumière qui se lèverait sur Jérusalem, des multitudes de chameaux, les dromadaires de Madian et d'Épha, apporter l'or et l'encens de Saba (Is., 60, 1-6; ép. de la fête). La prophétie se réalise. Faisant écho à l'appel qu'avait entendu Abraham et qui l'avait fait père d'un grand peuple, les nations accourent toutes, non pas vers la gloire d'une Jérusalem terrestre, mais vers l'humilité et la pauvreté de Bethléem où commence à se rassembler autour de l'enfant la Jérusalem nouvelle, toute petite encore et toute spirituelle, et qui exulte de joie avec Marie : son cœur tressaille et se dilate à la vue de ces fils et de ces filles qui accourent à elle de partout.

Saint Léon nous invite chaleureusement à « célébrer dans la joie spirituelle le jour de notre naissance et le premier appel des Gentils à la foi », à « reconnaître dans les mages adorateurs du Christ les prémices de notre vocation et de notre foi, et, l'âme débordant de joie, à célébrer les débuts de notre bienheureuse espérance » (Serm. 33, 5; 32, 4). Car si dans la foi nous reconnaissons le Fils de Dieu qui s'est révélé aux Gentils, nous parviendrons un jour à le contempler dans la gloire (Or. de la fête).

Celui-ci est mon Fils bien-aimé...
(Mt., 3, 17.)

Fête de l'apparition de Jésus à Bethléem, l'Épiphanie est aussi la fête de sa manifestation sur les rives du Jourdain. Quand, sous l'influence de Rome, l'Église d'Orient reporta au 25 décembre la fête de la Nativité, le 6 janvier devint pour elle surtout la fête du baptême de Jésus. « La fête des lumières, dit saint Grégoire de Nazianze, est la fête du baptême du Christ, la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde, et qui me purifie aujourd'hui

des ténèbres qui offusquent cette lumière que j'ai reçue de lui » (Or. 39, 1). Saint Jean Chrysostome, qui déplore que tant de gens sachent bien que la fête d'aujourd'hui s'appelle l'Épiphanie, mais ignorent ce qu'est l'Épiphanie elle-même, leur explique pourquoi c'est le jour du baptême de Jésus et non celui de sa naissance qui s'appelle *Épiphanie*, c'est-à-dire *manifestation* : « Parce que le Christ s'est manifesté à tous, non pas au moment de sa naissance, mais au moment de son baptême » (Hom. *sur le baptême du Christ*, 2). Un hymne de saint Éphrem unissait ainsi baptême et naissance :

> La création tout entière le proclame,
> Les mages le proclament,
> L'étoile le proclame :
> Voyez, voici le Fils du Roi!
> Les cieux s'ouvrent,
> Les eaux du Jourdain écument,
> La colombe apparaît :
> Voici mon Fils bien-aimé[2]!

« Sous la forme d'une colombe l'Esprit-Saint s'est fait voir, la voix du Père s'est fait entendre : Celui-ci est mon Fils bien-aimé... » (2e Répons des matines de la fête).

Voici donc une nouvelle apparition du Fils de Dieu, humble et glorieuse encore une fois. Le baptême de Jésus est encore un mystère de condescendance et d'humilité. Celui qui est le Saint de Dieu se mêle à la foule des pécheurs qui, à la parole de Jean, viennent confesser leurs fautes et se faire baptiser par lui du baptême de repentance *pour la rémission des péchés* (cf. 2 Cor., 5, 21). Celui qui est toute pureté et sainteté vient se soumettre à ce rite symbolique de pénitence et de purification. Le Verbe fait chair, qui a pris sur lui tout le réalisme et toute l'humilité de notre condition humaine, entend bien passer aussi par ce rite qui prépare au royaume tout proche tout comme huit jours et quarante jours après sa naissance, il s'était soumis à la circoncision

2. Cité par O. Cullmann, *op. cit.*, p. 21.

et aux rites de purification et de rachat ordonnés par la loi de Moïse. Il n'en a pas besoin, il le sait bien ; c'est lui qui doit baptiser dans l'Esprit et dans le feu, mais *il lui faut accomplir toute justice* (Mt., 3, 15), et en s'inclinant devant celui qui n'est pas digne de dénouer la courroie de sa sandale, se soumettre à toute la volonté de son Père.

Cette obéissance fait sa gloire, et dans cette humiliation c'est une nouvelle apparition, l'*Épiphanie* de sa divinité. Ce n'est plus un ange, ce n'est plus un astre dans le ciel, c'est la voix du Père lui-même qui se fait entendre et manifeste son Fils : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur* (Mt., 3, 17). En la fête de l'Épiphanie, nous entendons comme un écho de la voix que nous avons entendue dans la nuit de Noël : *Tu es mon Fils, moi-même aujourd'hui je t'ai engendré...* (Ps. 2, 7). Et nous entendrons encore cette voix dans la nuée glorieuse de la Transfiguration : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé... écoutez-le.*

Ici aussi il nous faut écouter dans la foi cette parole du ciel, l'accueillir dans la foi et l'humilité : l'humilité du Baptiste : *Il faut qu'il croisse et que je diminue...* (Jn, 3, 30) ; la foi toute simple des premiers disciples qui, sur un geste de Jean, se mettent à suivre l'Agneau de Dieu et reconnaissent en lui le Messie, le Fils de Dieu et le Roi d'Israël (cf. Jn, 1, 36-41, 49). Le Christ se manifeste aux cœurs simples qui le reçoivent dans la foi.

Cette foi est scellée par le baptême : *Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé* (Mc, 16, 16). Suivant la tradition quasi unanime des Pères, reçue communément par les théologiens (v. p. ex. saint Thomas, III[a] p., qu. 66, art. 2), c'est par son baptême dans le Jourdain que le Christ a institué notre baptême : au contact de sa chair très pure, l'eau est devenue instrument de purification et de sanctification. « En recevant le baptême de Jean, il consacre les eaux du Jourdain », dit saint Maxime (Hom. 23, à l'office du IV[e] jour dans l'octave). « Jésus se fait baptiser, dit saint Grégoire de Nazianze, avant tout pour sanctifier les eaux du Jourdain, et comme il était esprit et chair, il achève notre initiation dans l'Esprit et dans l'eau » (Or. 39, 15 ; au

deuxième nocturne du jour de l'octave). Aussi la liturgie invite-t-elle « les mers et les fleuves » à bénir le Seigneur (quatrième ant. de laudes). C'est aujourd'hui la fête de notre baptême et l'on comprend que malgré les résistances d'un saint Sirice, et plus tard d'un saint Léon, l'usage se soit introduit dès le IV^e^ siècle de conférer le baptême à l'Épiphanie (ou à Noël) aussi bien qu'à Pâques ou à la Pentecôte.

C'est aussi le jour de la fête nuptiale de l'Église : « *Aujourd'hui* l'Église a été unie à son céleste Époux, puisque le Christ dans le Jourdain a lavé ses fautes ». *Le Christ a aimé l'Église, il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant dans le bain d'eau qu'une parole accompagne...* (Eph., 5, 25-26). Le Christ ramasse et rassemble les pécheurs que nous sommes pour en faire son Église, son Épouse très pure, « sainte et immaculée » : « Il virginise son épouse », dit saint Augustin (Serm. 213, 7). Il la purifie dans le baptême sanglant de la croix. Mais au long des générations, l'Église ne cessera d'enfanter au Christ son Époux des enfants innombrables, dans l'eau féconde du baptême, préfiguré et institué aujourd'hui lors du baptême dans le Jourdain. C'est bien ici *le bain d'eau qu'une parole accompagne*, parole qui est l'affirmation du mystère de la Trinité, à laquelle fera écho la profession de foi sacramentelle. La foi des mages annonce l'Église qui rassemblera la multitude des nations dans l'unité de la foi. Au Jourdain, l'Église est encore présente, mystérieusement, dans le baptême, le sacrement de la foi, qui scelle son unité.

Il manifesta sa gloire.

(Jn, 2, 11.)

Les noces de Cana : voici une nouvelle épiphanie, humble et glorieuse encore une fois, du Fils de Dieu. Ici aussi, c'est un mystère de condescendance et d'humilité. Le Verbe fait chair ne retient pas jalousement ses prérogatives de Fils de

Dieu ; il se mêle simplement à notre vie d'hommes dans son humble réalité quotidienne et il ne croit pas indigne de lui de paraître à une noce de village pour tirer d'embarras de pauvres gens et donner à boire à leurs invités, et avec quelle munificence !

Et pourtant, *son heure n'était pas encore venue* (Jn, 2, 4), l'heure de sa mort et de sa glorification (cf., par exemple, 17, 1). Cependant, sur l'invitation si discrète et effacée de Marie : *Ils n'ont plus de vin...*, Jésus consent à devancer cette heure et à *manifester sa gloire*, la gloire que le Fils unique tient de son Père. Par le miracle qu'il accorde à Marie, il manifeste cette gloire qu'Isaïe avait contemplée dans le Temple, parmi les Séraphins, au milieu des éclairs et de la fumée (Is., 6, 1-6 ; cf. Jn, 12, 41). Mais quel contraste ! La manifestation de la gloire du Fils de Dieu est ici encore un mystère de petitesse et d'humilité. C'est, si l'on ose dire, par un très humble miracle que Jésus se fait connaître dans sa toute-puissance divine.

Et ses disciples crurent en lui. En cette nouvelle Épiphanie, la gloire du Christ, cachée dans l'humilité, se manifeste, non plus aux quelques privilégiés de Bethléem, — ou à Jean Baptiste, témoin de la théophanie du Jourdain, — mais à tous les convives et aux disciples. Mais elle se manifeste à la foi et à l'humble obéissance. Marie, repoussée par son Fils qui l'invite à s'effacer dans un mystère de profonde séparation, répond avec une totale et confiante docilité : *Faites tout ce qu'il vous dira.* Elle croit, et c'est à sa foi et à son humble obéissance que Jésus manifeste sa gloire, comme il l'avait manifestée à l'humble obéissance des mages et du Baptiste. L'épiphanie glorieuse de la divinité de Jésus est accordée à la foi de Marie. Et en retour le miracle éveille et suscite la foi des disciples. Alors que ni les convives, ni le maître du festin, ni l'époux ne semblent rien comprendre, ni même se douter de rien, les disciples crurent en lui et Jean, beaucoup plus tard, poura écrire, en évoquant peut-être cette dernière Épiphanie de la gloire de Jésus : *Nous avons vu sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité* (1, 14).

Ici encore l'Église est présente : ces noces, où Jésus est présent et où il intervient pour se substituer à l'époux (cf. v. 10), ne sont-elles pas la figure du mystère nuptial de l'Église, épouse du Christ, et du banquet nuptial qui rassemblera tous les élus à la table du Père de famille ? Ainsi le pensait du moins saint Augustin, qui expliquait cet épisode à ses auditeurs d'Hippone (*In Joann. tr.*, 8, 4 ; *tr.*, 9, 2, au troisième nocturne du dimanche après l'octave). L'Église est présente aussi dans le miracle : l'eau changée en vin, c'est le passage de la Loi ancienne à la Loi nouvelle, c'est la vie nouvelle qui surgit dans l'eau du baptême, c'est notre nouvelle naissance dans l'eau et dans l'Esprit, dont Jésus va bientôt parler à Nicodème. C'est peut-être aussi l'Eucharistie, repas nuptial où Jésus est à la fois le convive et la nourriture et où il nous verse lui-même le vin qui nous enivre de la joie de l'Esprit...[3].

« *Tribus miraculis ornatum diem sanctum colimus*... Nous célébrons un jour saint marqué par trois prodiges » (Ant. du *Magnificat* des secondes vêpres de l'Épiphanie au bréviaire romain). Trois miracles, triple apparition dont nous avons essayé de montrer l'unité. C'est la Théophanie de la gloire du Fils de Dieu, se manifestant à Bethléem, au Jourdain, à Cana. Mais elle se manifeste toujours dans un mystère d'abaissement et d'humilité : c'est le mystère même de l'incarnation. A part la brève et fulgurante anticipation du Thabor, la gloire de Jésus ne se manifestera à découvert et dans la pleine lumière qu'après l'abaissement total de la passion et de la mort, et la nuit du tombeau... En attendant, elle se révèle, dans la petitesse, à ceux qui sont assez simples, assez dociles, à ceux qui ont une foi assez vive pour le découvrir, petit enfant dans la maison de Bethléem, ou parmi la foule des pénitents au Jourdain, ou à la table des noces de Cana. Pour nous aussi, il nous admettra à contempler le sommet de sa gloire, si nous acceptons de le connaî-

3. En tout ceci, le lecteur l'aura remarqué, nous nous sommes inspirés des vues du P. F.-M. Braun, *La Mère des fidèles*, pp. 50-74.

tre ici-bas dans la foi, avec l'intelligence d'un cœur purifié, à travers les abaissements de l'incarnation (cf. oraison et postcomm. de la fête). L'Épiphanie est la fête qui doit susciter et renouveler notre foi.

D'autre part, le Christ est inséparable de son Église, qu'il rassemble et constitue par la foi et par les sacrements de la foi. L'Église est présente à Bethléem, avec les peuples lointains qui viennent de partout ; elle est présente au Jourdain, dans l'eau du baptême ; elle est présente à Cana, avec Marie, à la table du festin nuptial. Elle aussi est un mystère de gloire et d'humilité, on ne peut aller au Christ glorieux que par l'humilité de l'incarnation et par l'humilité de l'Église.

Mais si l'Église imite son Époux en son mystère d'abaissement et de mort, où achoppe l'orgueil des sages et des puissants, elle aussi *manifeste sa gloire* à l'humble foi de ses enfants. L'Église, quels que soient les vicissitudes de son histoire humaine ou les abaissements où la réduisent la haine de ses ennemis ou les infidélités de ses fils, c'est l'Épouse du Christ, toute pure et glorieuse ; c'est l'Église de l'Épiphanie, qui inlassablement appelle à elle toutes les nations et les rassemblera un jour dans la gloire ; c'est l'Église de la promesse et de l'espérance : *Surge, illuminare, Jerusalem...*

P. Th. Camelot, O.P.

PETITE PHILOCALIE

De la splendeur du Christ

Il a fallu toute la foi des disciples pour attribuer à ce Jésus que leurs mains avaient touché, que leurs yeux avaient vu et leurs oreilles entendu le Nom incommunicable du Dieu vivant. Il a fallu toute la magnanimité spirituelle de saint Paul pour reporter sur le Christ l'éclat de l'attribut de Sagesse que les scribes anciens s'étaient plu à glorifier. Saint Paul connaissait ce livre de la Sagesse écrit dans la langue de ses épîtres. Comme un texte préféré reparaît sans effort dans la pensée et même dans le style d'un homme, le poème de la Sagesse a souvent inspiré l'Apôtre des nations[1]. Deux passages brillent d'un éclat particulier : tous deux concernent le Christ. Le premier[2] fait du Christ l'image du Dieu invisible, le second[3] nous entraîne au plus profond du mystère : le Fils est le reflet, la splendeur de la Gloire du

1. Le chanoine Osty nous invite à comparer Rom., 1, 18-20, et Sag., 13, 3-5 (connaissance de Dieu par la voie des créatures). Rom., 1, 21-32, et Sag., 14, 22-31 (dépravation des mœurs et idolâtrie). Rom., 2, 4, et Sag., 11, 23, 26 (longanimité divine). Rom., 9, 20, et Sag., 12, 12 (absolu pouvoir de Dieu). Rom., 9, 21, et Sag., 15, 7 (comparaison du potier). Eph., 6, 14-17, et Sag., 5, 15-20. Introduction à la traduction française du *Livre de la Sagesse*, *Épître aux Romains*, Bible de Jérusalem, pp. 26, 27, Éd. du Cerf.

2. Col., 1, 15 (cf. Sag., 7, 26).

3. Heb., 1, 3 (cf. Sag., 7, 26 et sq.).

Père. Ces deux textes se réfèrent aussi au livre de la Sagesse. L'auteur ancien mettait dans la bouche de Salomon d'étonnantes descriptions de l'attribut mystérieux de Yahweh : la sagesse. Ce sont les louanges qu'un amoureux réserve à son aimée. Le scribe inspiré n'est pas à court d'imagination pour louer cette perfection divine qui est la source de tous les bienfaits de Dieu : sa laude est un cri du cœur qui nous touche autant que nous éblouissent les prestigieuses paroles :

> Plus que santé et beauté je l'ai aimée,
> je l'ai préférée à la lumière,
> car son éclat ne connaît pas de repos[4]...
> Elle est pour les hommes un trésor inépuisable.
> Ceux qui l'acquièrent s'attirent l'amitié de Dieu[5].
> La sagesse est le souffle de la puissance divine,
> une effusion toute pure de la gloire du Tout-Puissant[6]...
> Elle est le reflet de la lumière éternelle
> un miroir sans tache de l'activité divine
> une image de son excellence[7].

Pour saint Paul, le Christ est la suprême sagesse. Scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs, le mystère de Jésus né à Nazareth, mort sur le Calvaire, s'épanouit dans la gloire. Le fils venu du Père est retourné vers lui, sans jamais le quitter. Il est venu pour éclairer les hommes, pour manifester l'éclat du Saint. En lui Dieu s'est « sanctifié », il a fait éclater sa gloire, la manifestation de son amour pour toutes les créatures. Le Christ est chargé de la gloire du Père, chargé comme d'une mission qu'il lui revient de conduire à son terme, porteur d'une lumière qui brille sur son humanité : la nature divine qu'il tient de lui et qui met entre eux deux la mystérieuse ressemblance d'un fils avec son père. Et saint Paul ne trouve rien de mieux que de reprendre les textes de la sagesse qui traduisaient si bien la proximité,

4. Sag., 7, 10.
5. Sag., 7, 14.
6. Sag., 7, 25.
7. Sag., 7, 26.

l'intimité de la sagesse avec Dieu et son œuvre sanctificatrice, illuminatrice. Splendeur de la gloire du Père : l'Apôtre semble avoir résumé dans cette formule toute la tendresse d'un vieil ami du Christ et toute l'intelligence surnaturelle d'un prophète.

Ce texte de saint Paul est à l'origine d'une longue tradition théologique et mystique. Cette parole étincelante a fasciné de nombreux Pères. Ils l'ont contemplée de toute leur âme pour entrer dans le mystère du Christ. Leurs diverses élaborations théologiques ont tenté de sonder le mystère de ces mots ; mais ce que nous recueillons dans les commentaires et les traités nous laisse entrevoir les éclairs d'une profonde contemplation. Au seuil de cette fête si mystérieuse de l'Épiphanie, nous pouvons demander à saint Cyrille, à saint Augustin ou à saint Bonaventure de faire résonner dans nos cœurs l'écho spirituel de cette parole. Le Saint-Esprit n'a cessé de faire entrer les saints dans cette connaissance intime et savoureuse de la personne de Jésus-Christ. S'il a doté quelques-uns du charisme d'écriture, c'est pour faire retentir jusqu'à nous cet enseignement spirituel, cette *paraclèse* où nous pouvons trouver une abondante nourriture, en ce temps d'Épiphanie, révélation de la Splendeur du Christ.

Les Grecs

Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Jésus-Christ est Dieu. Les Pères ne peuvent souffrir qu'on touche à l'essentiel de leur foi. Avec vigueur, ils prennent en chasse les hérétiques mais, au delà des colères impures, au delà des complications politiques, le cri de leur foi demeure, né d'un intense amour de Jésus-Christ. Le Christ est la splendeur du Père. Ils se servent de cette lumière pour foudroyer les contradicteurs, mais ils se tiennent dans cette clarté pour bénéficier de son indication. Dans les actes du Concile d'Ephèse, nous trou-

vons un sermon de Noël. Théodore d'Ancyre y fait éclater toute sa foi en Jésus-Christ. Le Christ ne peut être inférieur au Père, le Christ ne peut être né après lui : il est le Verbe : sa naissance immatérielle. Il est la Splendeur : il est depuis toujours avec le Père, il est donc le Fils par excellence, consubstantiel au Père de toute éternité. Le langage serré, un peu sec peut-être, reste pour nous profondément émouvant, car il résume la foi en Jésus-Christ de ces rudes dialecticiens pleins de tendresse pour leur Seigneur :

> L'Écriture dit que le Fils est aussi le Verbe pour montrer par ce mot que cette génération se fait sans altération. Mais puisqu'un père humain est nécessairement plus âgé que son fils (le mot même invite à penser que le père est antérieur au fils), pour que nous ne pensions pas de même au sujet de la nature divine, l'Écriture appelle le Monogène « Splendeur du Père ». La splendeur naît sans doute du soleil, et pourtant on ne la conçoit pas comme postérieure au soleil, mais dès que le soleil existe, nous concevons que dès lors la splendeur naît du soleil. Que le mot de « splendeur » t'avertisse donc que le Fils existe toujours avec le Père, celui de Verbe que cette génération est sans altération; celui de Fils qu'il est consubstantiel au Père[8].

Le grand théologien du concile d'Ephèse, saint Cyrille, use de ce même nom de Splendeur pour manifester la co-éternité du Père avec le Fils. Dans un court paragraphe de son *Trésor Théologique*, il assure :

> Si le Fils a été engendré par le Père et si, d'autre part, le fruit de cette génération est son Verbe, sa Sagesse et sa Splendeur, dire : « Il fut un temps où le Verbe n'existait pas », revient à dire très exactement : « Il fut un temps où le Père était sans Verbe, sans Sagesse et séparé de sa propre Splendeur. » Tout ceci est absurde : « Il ne fut pas », n'a rien à voir avec le Fils; celui-ci est co-éternel au Père[9].

Dans ce même *Trésor*, saint Cyrille résout une objection

8. Théodote d'Ancyre, *Actes du Concile d'Ephèse*. P. G., 77, 1377.
9. Saint Cyrille, *Thesaurus*, assert. III; P. G., 75, 44.

arienne tendant à montrer la postériorité du Fils par rapport au Père. Se tournant vers le soleil, il contemple son éclat. Cette splendeur est-elle postérieure à l'astre lui-même ? Non. Ce n'est donc pas parce que le Fils reçoit quelque chose du Père qu'il est absolument nécessaire de le dire postérieur selon le temps. « Le Père donne à quelqu'un qui déjà subsiste et existe » et non pas « sans existence » ou « non encore engendré »[10].

Dans un autre texte, il tente de décrire cette co-éternité en exploitant la comparaison du soleil selon toutes les ressources du génie grec. A l'élève qui demande : « Quelle est la Gloire du Fils par rapport au Père ? », le maître répond :

> Ni plus grande, ni moindre, mais égale. De plus, comme le Fils est « Sagesse » ou « Puissance » du Père, il est aussi sa gloire jaillissant ineffablement de la substance de celui qui l'engendre et manifestant par sa nature celle en laquelle il s'origine comme le rayon de soleil et la splendeur issue de la substance même de la lumière. On saisit bien ainsi tout de suite sa parfaite similitude, sa totale identité par rapport à celui dont il procède[11].

Cet échange spirituel est particulièrement beau. On y sent le génie des Grecs habiles à passer de la poésie à la réflexion philosophique la plus profonde, mais on y perçoit surtout un intense amour de Jésus-Christ, une adoration de ce jaillissement ineffable du Fils hors du Père.

Tard dans la tradition grecque, Théophylacte est encore le témoin de cette interprétation du verset troisième du premier chapitre de l'Épître aux Hébreux. Sa polémique parfois un peu lassante sait retrouver de beaux accents, simples échos d'ailleurs de l'école de Cappadoce. Parlant de saint Paul et commentant ce verset de sa dernière lettre, il dit :

> Il parvient maintenant au sommet des plus belles choses

10. *Ibid.*, assert. XIV; P. G., 75, 234.

11. Saint Cyrille, *De S. S. Trinitate dialog.*, 6; P. G., 75, 1030. Cf. aussi *Dialogue*, 4; P. G., 75, 917, et Grégoire de Nysse, *Contra Eunomium*, l. VIII; P. G., 45, 788.

que l'on puisse dire du Fils. Il fait de lui la *Splendeur de sa Gloire* pour que tu puisses saisir ainsi qu'il sort (du Père) même sans l'ombre d'une diminution, de sa substance même, c'est-à-dire comme la lumière issue de la lumière. C'est nos âmes qu'il a illuminées, c'est le Père qu'il a exprimé. C'est pourquoi il dit : *Je suis la Lumière du monde,* car dans la même éternité, il brillait avec lui. La splendeur, en effet, brille conjointement avec ce qui resplendit. Personne n'a vu le soleil sans sa splendeur et personne ne saurait penser le Père sans le Fils. Quand tu entends les ariens dire : « Si le Fils sort du Père, il est donc postérieur au Père », réponds-leur donc : « La splendeur sort du soleil sans pour cela lui être postérieure, qui dit soleil dit splendeur conjointe »[12].

Dans ce concert à la louange du Père, la voix du grand saint Athanase ne pouvait se perdre. Elle se détache, en effet, avec une souveraine majesté. On se battait alors pour refuser des expressions qui laissaient planer quelque doute sur la divinité du Christ. Saint Athanase emprunte à l'Épître aux Hébreux le titre du Christ qui ferme définitivement la porte à l'arianisme. Oui, le Père et le Fils sont ensemble, en possession d'une nature identique, dans le rapport d'une ineffable intimité. Osera-t-on les séparer ?

Qui osera penser et exprimer la division suivante : « Le soleil et sa splendeur sont deux lumières » ? Ou dire de la splendeur qu'elle est d'une autre nature ou qu'elle est un accident du soleil et non point sa pure fécondité lumineuse, de sorte que le soleil et sa splendeur fassent deux choses, la lumière demeurant unique parce qu'elle sort du soleil ? S'il en est ainsi, bien plus inséparable encore est la nature du Fils de celle du Père ; la divinité n'est pas un accident du Fils, mais la divinité du Père se retrouve dans le Fils de telle façon que celui qui voit le Fils voit en lui le Père[13].

Saint Basile ne pouvait ignorer cette Splendeur. Au deuxième livre du *Contra Eunonium*, il réfléchit sur l'analogie de la lumière dans le mystère de la génération divine. Pour

12. Theophylacte, *In Hebr.*, cap. 1, vers. 3; P. G., 125, 192.
13. Saint Athanase, *De Synodis*, § 52; P. G., 26, 788.

lui, elle nous révèle d'une part le caractère immatériel de cette génération et, d'autre part, elle perfectionne la notion d'image en nous révélant la co-existence et la co-subsistance de l'image divine avec son archétype. Il dit que « le Fils est appelé « Image engendrée » et « Splendeur de la Gloire de Dieu », ainsi que « Sagesse », « Puissance » et « Justice » de Dieu, non comme une qualité ou une aptitude, mais comme une substance vivante et active, « Splendeur de la Gloire de Dieu » :

> On dit que le Fils est l'image de celui qui l'a engendré, et il l'est en effet. Il est la splendeur (ou le rayonnement) de la gloire du Père, la sagesse, la puissance et la justice de Dieu, non pas comme une qualité ou une aptitude, mais la splendeur de la gloire de Dieu. C'est pourquoi il montre en lui le Père tout entier, puisqu'il est la splendeur émanant de la gloire tout entière du Père. Dire que la Gloire de Dieu n'a pas de rayonnement, ou que la sagesse de Dieu n'est pas toujours avec Dieu, c'est une totale aberration [14].

Saint Paul dit du Fils qu'il est l'Image du Dieu invisible [15]. Les Pères ont approfondi cette notion d'image pour déployer les richesses suggérées par l'Apôtre.

Saint Jean Damascène [16], le grand défenseur des saintes images, dit que l'image ressemble au modèle. Elle est dépendante de lui comme de son « type ». Elle le manifeste et le montre. La nuance qui existe entre ces deux derniers termes est intéressante : manifester se dit surtout d'une chose cachée, hors de portée de la connaissance. C'est bien là le sens premier du texte de saint Paul.

Montrer, par contre, met surtout l'accent sur l'espèce de sollicitation que l'image exerce envers l'esprit. Une image s'impose en raison de son éclat, de la perfection de sa forme, mais cet éclat n'est que justesse et perfection. Une image

14. Saint Basile, *Contra Eumon.*, l. II, § 17; P. G., 29, 605.
15. Col., 1, 15.
16. Saint Jean Damascène, *Des images*, disc. 10, § 9; P. B., 94, 1240 (cité par de Régnon, *op.* et *loc. cit.*).

attire le regard parce qu'elle reproduit si exactement le modèle que les sens en sont frappés. Mais ce qui est différent, une image peut aussi capter l'attention parce qu'elle est le signe très fidèle d'une réalité spirituelle ou idéalisée parfaite. Sa totale similitude demeure, mais cette justesse est rehaussée de l'éclat emprunté à la réalité parfaite. C'est ce que semble insinuer le verbe. Pour préciser cette analyse, il faut considérer les rapports du concept d'image avec celui de splendeur.

L'éclat d'une image est sa splendeur intelligible. Saint Jean Damascène fait ce rapprochement lorsqu'il parle du Fils comme parfaite image de Dieu. Il en décrit ainsi les différentes espèces :

> La première est naturelle et parfaite image du Dieu invisible, c'est le Fils du Père qui montre en lui-même le Père. *Personne n'a jamais vu Dieu.* Et ailleurs : *non que quelqu'un ait vu Dieu.* Or l'Apôtre enseigne que le Fils est l'Image du Père : *qui est l'Image du Dieu invisible*, et aux Hébreux : *qui est la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance*[17].

Ailleurs, le docteur des images entend montrer que le Verbe n'est pas l'instrument du Père. Il affirme d'abord la consubstantialité en usant de la métaphore de l'éclat du feu :

> Et comme nous disions que le feu n'est pas une substance et la lumière une autre, pareillement on ne peut dire que l'essence du Père est autre que l'essence du Fils, mais il faut dire qu'elle est la même et identique[18].

Il dit plus loin :

> De plus, de même que nous disions que le feu illumine tout en attribuant la même propriété à la lumière du feu, ainsi ce que fait le Père, le Fils le fait aussi, mais la différence consiste en ceci que la lumière n'a pas de consistance propre et distincte du feu. Le Fils par contre est une personne par-

17. *De imaginibus*, orat., § 18; P. G., 94, 1340.
18. *De fide orthodoxa*, lib. I, cap. 8; P. G., 94, 820.

faite, inséparable de la personne paternelle, comme nous l'avons montré plus haut. Il n'est donc pas possible de trouver, parmi les choses créées, une image sans aucune dissemblance à la façon dont la Sainte Trinité se manifeste (dans son propre reflet incréé) [19].

Malgré ses nombreuses imprécisions, ce texte est intéressant, car il nous montre comment saint Jean Damascène utilise simultanément l'analogie de la splendeur de la lumière et la notion d'image pour maintenir la consubstantialité tout en affirmant la distinction des inséparables. L'éclat du feu manifeste la source de chaleur tout en lui étant consubstantiel : c'est là l'intérêt propre de la notion de splendeur. Le rapprochement de la notion d'image avec celle de splendeur est donc une chose féconde. Au terme de la grande période de la tradition grecque, saint Jean Damascène était en mesure d'éclairer un de ces concepts par l'autre et de profiter de l'association de ces deux termes, selon l'expression de l'Épître aux Hébreux.

Les Grecs ont contemplé la beauté du Fils. Ils ont perçu dans sa nature humaine les reflets des perfections divines de celui qui, plein de Grâce et de Vérité, est venu sur la terre pour nous révéler le Père. Ils ont cherché une trace de cette beauté sur le visage des grandes figures du Christ : le front rayonnant de Moïse, la jeune splendeur de David étaient l'aube de la clarté divine qui resplendissait sur le front de Jésus. Poètes, ils lui ont attribué la fraîcheur de la fleur et la grâce épanouie du jeune époux. Ils ont surtout médité les livres sapientiaux pour tirer de ces trésors anciens des noms dont ils revêtent le Verbe comme d'autant de joyaux façonnés par l'attente des scribes pour rehausser un jour la gloire du Roi des Rois. Saint Cyrille nous offre encore une splendide envolée :

> Le bienheureux Paul dit du Fils Unique qu'il est lui-même la Splendeur de la Gloire et l'Empreinte de la Substance de

19. *De fide orthodoxa, ibid.*

Dieu le Père. Arrêtez-vous ici, portez votre esprit par delà le créé pour qu'il contemple la divine beauté et considère son ineffable génération [20].

Il dit encore dans la première homélie :

Les Juifs n'ont pas vu l'éclat de la forme du Père. Quant à nous, nous l'avons vu dans le Christ, il est en effet la très exacte et très pure Beauté, Empreinte et Splendeur de celui qui l'engendre [21].

Saint Cyrille rattache ici la mission de Révélateur du Christ à son titre de Splendeur du Père. Il ne fait que suivre en cela l'enseignement du livre de la Sagesse qui identifiait cette même Splendeur au « miroir sans tache du Dieu de Majesté ». Il lui donne aussi les qualificatifs que lui reconnaissait le livre de Salomon : il dit qu'elle est la très pure Splendeur, mais le livre ancien assurait : *Elle est claire et son éclat ne ternit pas*, très exact, mais le vieux poème en faisait le miroir et l'image de Dieu. La beauté de la Sagesse n'échappait pas au scribe inspiré : *Elle est plus belle que le soleil*. Mais les Juifs qui méditaient ces textes ne pouvaient en saisir toute la profondeur, seule la lumière venant en ce monde pouvait nous révéler la beauté de la Trinité par la Splendeur de sa Personne.

Nous pouvons demander à saint Cyrille lui-même d'expliquer ses affirmations et de nous montrer plus clairement les rapports de la Splendeur et de la Beauté du Fils. Dans un passage de son *Trésor*, il affirme que « le Fils est sorti du Père comme un pur jaillissement de lumière » [22]. Commentant un peu plus loin la parole du Christ : *J'ai manifesté ton Nom aux hommes*, il demande :

« Quel est donc ce nom qu'il doit avoir manifesté ? » Et il répond : « n'est-ce pas le nom du Père ? » Après avoir cru

20. Saint Cyrille, *De S. S. Trinit.*, dial. 8; P. G., 75, 983.
21. Saint Cyrille, *Homélie*, I; P. G., 77, 983.
22. Saint Cyrille, *Thesaurus*; P. G., 75, 560 A 10. — Cf. aussi *Thesaurus*; P. G., 75, 560 B 9.

au Fils, ils ont ouvertement confessé l'existence du Père. Ils ont ensuite connu qui il était et quelle était sa nature : par la beauté temporelle naturelle du Fils, ils ont été comme menés par la main vers la beauté éternelle de Celui qui l'engendre en percevant l'archétype dans sa parfaite image[23].

C'est donc par la beauté du Fils que nous pouvons parvenir à la beauté du Père et à celle de l'Essence divine. Mais il ne s'agit pas ici seulement de la beauté humaine du Christ mais bien du resplendissement de la beauté de Dieu sur cette humanité. C'est pourquoi saint Cyrille distingue entre « beauté temporelle » et « beauté éternelle ». La première est un reflet de la seconde. Quelle est donc leur similitude ? Ici, c'est l'identité des natures. Si le Christ n'était pas beau de la divine beauté, comment pourrait-il nous mener vers la beauté éternelle du Père ?

Il faut transcrire ici le passage le plus important du commentaire de saint Basile sur le psaume 44. Ce sont les affirmations les plus explicites de la beauté divine du Christ. Il explique le verset *Speciosus forma prae filiis hominum*. Il dit que le Prophète appelle le Seigneur Splendeur et Beauté en fixant son esprit *sur sa divinité*.

> Ce n'est pas, en effet, la beauté de la chair qu'il loue : (l'Écriture dit aussi) Nous l'avons vu, il n'avait ni splendeur ni éclat, mais son éclat était terni, perdu pour les fils des hommes. Il est donc clair que le Prophète, en voyant sa Splendeur, littéralement dévoré par cet éclat et comme sous le choc de cette beauté, demeurait profondément remué par l'humeur, par l'amour divin de la beauté spirituelle qui, brillant en son âme humaine, lui représentait l'objet de ses anciennes affections comme autant de choses honteuses et détestables. C'est pourquoi lorsque Paul lui-même vit cette Splendeur de beauté, il rejeta tout le reste comme de l'ordure pour gagner le Christ[24].

Cet admirable texte rehausse de tout l'éclat du génie grec

23. *Ibid.*; P. G., 75, 559.
24. Saint Basile, *In Ps.* 44; P. G., 29, 396.

l'interprétation prophétique du psaume. Il utilise ici un mot qui signifie « la vibration de la lumière sur les marbres ». Saint Basile met ici au service de la louange de la beauté du Christ toutes les ressources de la finesse attique.

Un peu plus loin, l'évêque de Césarée reprend la différence entre « beauté temporelle » et « beauté éternelle » :

> On parle de « beauté temporelle » pour ce qui a atteint sa perfection, sa maturité, au terme du temps voulu ; un froment mûr et prêt pour la moisson, le fruit de cette vigne est beau de cette beauté temporelle si, par l'action de la chaleur de l'année, il est parvenu à sa propre perfection et se trouve bon pour l'usage. La « beauté éternelle » est l'harmonie qui se trouve dans la disposition des membres et qui s'épanouit en grâce. Donc, « ceins ton glaive sur ta hanche, ô puissant » ; ta « beauté temporelle » veut dire : c'est la plénitude des temps et ta « beauté éternelle », c'est ta divinité qui peut être perçue par la contemplation et l'intelligence. Ce qui est vraiment beau dépasse toute intelligence et toute puissance humaine pour que tu puisses contempler avec les seules forces de ton esprit. Les disciples ont connu cette beauté : les paraboles leur étaient expliquées en particulier. Pierre et les fils du tonnerre ont vu cette beauté dans l'éclat plus brillant que celui du soleil et ils ont été dignes de voir de leurs yeux l'aube de sa glorieuse Parousie[25].

Ce même passage du psaume 44 a retenu l'attention de nombreux Pères. Tous l'ont utilisé pour chanter la beauté du Fils de Dieu, la beauté de sa nature humaine pleine de grâce parfois, mais le plus souvent la splendeur de sa divine majesté[26]. Cet éclat de Dieu est insoutenable aux « yeux de l'âme ». Elle dépasse tout, dit saint Athanase. L'esprit ne peut à lui seul le contempler, dit saint Basile. C'est une beauté qui dépasse l'ordre du monde, dit saint Cyrille à la suite de saint Athanase. Les commentaires du psaume 49 (versets 1 et 2) sont aussi unanimes à conclure à la beauté du

25. Saint Basile, *ibid.*

26. Saint Athanase, *In Ps.* 44; P. G., 27, 209 — Saint Cyrille d'Alexandrie, *In Ps.* 44; P. G., 69, 1034.

Christ qui, sur la terre, nous manifeste par sa divinité la splendeur de l'essence divine[27].

Le témoignage des Pères grecs est donc éloquent. Tout naturellement, ils ont usé de la notion de splendeur pour affirmer la beauté du Fils de Dieu. C'est à ce titre de « Splendeur du Père » que le Verbe est venu dans le monde pour accomplir sa mission de lumière. Dieu ? Personne ne l'a jamais vu ; un Fils unique qui est dans le sein du Père est venu nous en livrer le secret. Les Pères grecs ne craignent pas de fixer leur regard sur l'éclat de l'essence divine en contemplant celui qui, pur reflet du Père, était tout désigné pour faire briller sur la terre cette lumière incréée.

Ce titre de splendeur nous révèle la divinité du Verbe, son éternité et sa consubstantialité avec le Père. Il met l'accent sur le caractère proprement divin de sa génération. Mais ce nom est aussi très propre à mettre en lumière la beauté du Verbe brillant de tout l'éclat de l'essence divine. Verbe divin, Verbe de toute beauté, voilà quel est l'écho, dans la tradition grecque, du verset de l'Épître aux Hébreux.

Saint Augustin

La théologie et la contemplation augustiniennes sont nées d'une méditation du verset de saint Jean : Il était la vraie lumière venant en ce monde. Dans ses commentaires de l'Évangéliste, il révèle l'origine de sa pensée, mais les *Confessions*[28] sont plus explicites. Éclairer est une fonction de la Sagesse comme créer et parler. Cette illumination est l'œuvre interne de la révélation comme la locution en est l'œuvre externe. C'est par une sorte d'irradiation spirituelle que le Verbe atteint les êtres de l'intérieur pour leur révéler

27. Saint Athanase, *In Ps.* 49; P. G., 27, 569. — Saint Cyrille d'Alexandrie, *In Ps.* 49; P. G., 69, 1074.

28. *I Conf.*, I, XI, ch. VIII; P. L., 33, 813. Cité par F. Cayré, *La contemplation augustinienne*, p. 155, Desclée de Brouwer, Paris, 1954.

le sens des paroles qu'il a proférées par la voix des prophètes et des scribes inspirés. Il ne suffit pas que l'homme entende, il faut qu'il arrête son esprit sur le contenu de ces paroles et comment leur prêtera-t-il attention si une lumière tout intérieure ne vient pas imposer sa clarté ?

Le traité *De Trinitate* n'est pas une simple argumentation théologique : le P. Cayré le remarque : « Il a une portée mystique[29]. » Saint Augustin désire ouvrir l'intelligence surnaturelle de son lecteur : c'est pourquoi il demande à son disciple de fixer les yeux sur cette vérité : Dieu est lumière.

> Comprends donc, si tu le peux, ô âme alourdie par un corps sujet à corruption et chargée de pensées terrestres, multiples et diverses (Sag., 9, 15), comprends, si tu le peux, (que) Dieu est vérité ; car il est écrit que *Dieu est lumière* (1 Jn, 1, 5), non pas la lumière que voient nos yeux, mais celle que voit le cœur lorsqu'on entend dire : c'est la vérité. Ne cherche pas à savoir ce qu'est la vérité ; car aussitôt surgiraient les ombres des images corporelles et les nuages des fantômes qui troubleraient la clarté sereine qui a lui en toi du premier coup, lorsque j'ai dit : Vérité. Oui, du premier coup tu es ébloui comme par un éclair, quand on dit : Vérité ; mais restes-y, si tu le peux ; non, tu ne le peux pas, tu retombes dans tes pensées habituelles toutes vulgaires. Quel est donc, je te le demande, le poids qui t'entraîne, sinon celui des souillures contractées par l'appât des plaisirs et les erreements sur la terre d'exil[30] ?

Mais pour saisir la justification théologale de cette illumination, il faut retourner vers le titre du Christ : Splendeur de la gloire du Père. La tradition grecque avait découvert de telles richesses qu'il semblait impossible que saint Augustin puisse les ignorer. De l'expression de saint Paul, c'est surtout le second terme qui retient son attention : la Gloire. Certes, il part d'une définition toute latine : *Clara notitia cum laude :* un brillant renom louangeur, mais partant de là, il

29. *Op. cit.*, p. 105.
30. *De Trinit.*, VIII, ch. 11 ; P. L., 42, 949. Traduction Cayré, p. 106, *op. cit.*

cherche à percer les mystères de la gloire trinitaire telle qu'elle resplendit sur la seconde Personne. Pour lui, la *claritas*, cette clarté du Fils, est sa forme divine qui l'égale au Père. C'est elle que le Père lui a donnée en l'engendrant et qui le rend égal à la Première Personne. Cette clarté est éternelle, cette clarté du Christ, c'est sa divinité :

> Le Verbe est Fils du Père ; on le dit aussi sa Sagesse. Pourquoi donc s'étonner de le voir envoyé, non qu'il soit inégal au Père, mais comme une pure émanation de la clarté du Dieu tout-puissant. L'émanation et la source de l'émanation ne sont ici qu'une seule et même substance. Il n'émane pas comme l'eau du trou de la terre ou du rocher mais comme « la lumière de la lumière ». Dire : « Il est la pure Splendeur de la Lumière éternelle », qu'est-ce dire de plus que « Lumière de la Lumière éternelle » ? « Pure Splendeur de la Lumière », qu'est-ce d'autre que la Lumière ? Elle est donc co-éternelle à cette Lumière dont elle est la lumière. J'ai préféré dire « pure Splendeur de la Lumière » plutôt que « Lumière de Lumière », afin qu'on n'estime pas celle-là plus obscure que celle-ci qui est sa source. En entendant que celle-là est sa pure Splendeur, il est plus facile de saisir que c'est par elle que brille celle (dont elle sort), plutôt que de croire celle-là (qui en sort) moins lumineuse. Mais parce que certains auraient pu n'y pas faire attention, de crainte aussi que cette Lumière puisse être estimée moindre que celle qui l'a engendrée (jamais hérétique n'a osé le dire et il est probable que jamais nul ne l'osera dire), l'Écriture vient donc au-devant de l'idée que nous pourrions éventuellement nous faire d'une Lumière plus obscure, dans son émanation, que la Lumière-Source. Elle écarte ce doute lorsqu'elle assure : « Elle est sa pure Splendeur, pure Splendeur de la Lumière éternelle ». Elle nous la montre donc comme égale. Si elle lui est inférieure, en effet, elle en est l'obscurité et non la pure Splendeur. Si elle lui est supérieure elle n'en émane pas, ne pouvant dépasser celle qui l'engendre. C'est donc parce qu'elle n'est point son obscurité, mais sa pure Splendeur, qu'elle n'est pas inférieure. Elle est donc égale.

Ici l'habileté du rhéteur vient à l'aide de la tradition grecque pour nouer plus fermement ses arguments. C'est en

spéculant sur ce titre de Splendeur à partir de l'analogie de l'irradiation naturelle que saint Augustin nous montre comment on peut conclure à la consubstantialité du Fils à partir de sa filiation.

Au livre septième du même ouvrage, l'évêque d'Hippone entend montrer que le Verbe et le Père sont une seule Sagesse comme ils sont une seule Essence. Il distingue donc la Sagesse essentielle de la Sagesse engendrée. Celle-là est commune, celle-ci est personnelle. Si cette dernière sort du Père comme le verbe de l'esprit, comme le verbe aussi elle est donc un nom relatif. Il faut donc conserver à l'attribut de Sagesse sa valeur essentielle tout en reconnaissant l'appropriation. L'analogie de la lumière illustre à merveille la dialectique du Docteur d'Occident :

> Le Christ est Puissance et Sagesse de Dieu, car il tient de la Puissance et Sagesse du Père sa propre Sagesse et Puissance comme la lumière issue de la lumière paternelle et fontaine de vie jaillissante auprès du Père qui est lui-même fontaine de vie. Le Psaume dit en effet : *Car en toi est la source de vie et dans ta lumière je verrai ta lumière.* Pourquoi ? parce que *de même que le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils de l'avoir aussi en propre. Il était cette vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde* et, cette lumière était Verbe auprès de Dieu mais « Dieu aussi était Verbe ». *Dieu en effet est lumière, en lui point trace d'ombre.* Lumière non point corporelle mais spirituelle (pas spirituelle en ce sens qu'une illumination la constituerait ainsi...), mais la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, cette même et très haute sagesse, c'est Dieu, c'est de lui que nous parlons maintenant. La Sagesse du Fils sort de la Sagesse du Père comme la lumière jaillit de la lumière et Dieu procède de Dieu lui-même : le Père en propre est lumière, le Fils en propre est lumière.

Il faut enfin conclure cette brève enquête en saint Augustin en citant le texte classique dans lequel il attribue en propre la beauté au Fils. Il est intéressant de remarquer que le saint Docteur n'ignore pas la valeur relative de cette beauté

personnelle du Fils : il en donne pour raison qu'elle est exprimée par mode d'image. De plus, la mention du verbe intellectuel est capitale : elle permet d'entrevoir ce qui est propre à cette beauté relative du Fils, cette pure intelligibilité en tant qu'elle s'exprime dans la conception de l'esprit.

Saint Augustin reprend l'appropriation que saint Hilaire mentionne au livre deuxième de son *De Trinitate*. Au Père revient en quelque sorte l'éternité, au Fils la *Species* (que certains auteurs entendent de l'essence, de la forme et d'autres — comme saint Augustin — de la beauté) ; au Saint-Esprit est plus spécialement attribuée la jouissance.

> Si l'image rend parfaitement ce dont elle est l'image, elle lui est égale, mais on ne peut pas dire que c'est ce qui est exprimé qui est égal à son image. Pour parler de cette image, je crois qu'il use du nom de *species* à cause de la beauté qui vient s'ajouter à tant de fidélité, à la plus haute égalité, à la toute première ressemblance, à cette totale absence d'inexactitude, à cette ignorance complète de l'inégalité, à cette exclusion de la dissemblance, à cette identité parfaite, enfin, avec l'être exprimé. Là se trouve la première et suprême vie, sans que cette vie se distingue de son être ; cette vie, plutôt, est identique à son être. Là se trouve la première et suprême intelligence, sans distinction de vie et d'intellection. Mais (là) ce qui est intellection est aussi vie et être, dans la parfaite unité : comme le Verbe parfait, sans défaut, l'Art même de Dieu Tout-Puissant et Sage, plein des idées immuables de tous les vivants.

En quelque phrases très denses, saint Augustin a donc ramené d'un seul coup en Occident les trésors épars de la tradition grecque. Ces textes constituent le lieu théologique fondamental de toute étude de ce titre de Splendeur du Verbe. Ils ne se contentent pas, en effet, de transcrire l'apport du passé, ils nous offrent aussi, avec la théorie psychologique des processions trinitaires, la notion de verbe mental. Cette notion est la cheville de la théologie de la Procession de la seconde Personne. L'élaboration du titre de Splendeur en dépend étroitement.

Les germes posés en terre ne demandent qu'à croître ;

ceux de la pensée augustinienne ont bourgeonné au Moyen-Age pour fleurir en saint Thomas. La Glose, Alexandre de Halès et saint Bonaventure méritent une attention particulière.

Saint Bonaventure

Saint Bonaventure a toujours considéré l'irradiation de la lumière comme un mystère. Fidèle à son maître saint Augustin, il n'y a pour lui qu'une lumière digne de ce nom : Dieu. Et l'éclat du soleil n'est qu'un effet de la miséricorde divine qui s'est plu à parer ainsi la création d'un reflet de sa propre splendeur. Le mystère de la lumière terrestre est pour lui ce qu'il y a de plus analogue sur cette terre aux perfections divines. Si nous le voyons s'attacher si volontiers à percer les secrets de la lumière physique, c'est qu'il lui demande de le conduire jusqu'aux confins du mystère de Dieu. Le Docteur franciscain distingue entre la lumière (*lux*) et le rayonnement qu'exercent certains êtres (*lumen*). Ce rayonnement des êtres corporels est pour lui un mystère spirituel autant que physique. Ce rayonnement s'exerce sans déperdition d'énergie et sans aucun retard ; en cela il discerne déjà les traces sensibles de l'activité divine. De plus, ce rayonnement est une activité, une fécondité qui, spirituelle, peut atteindre les esprits. Cette fécondité est l'image de la splendeur paternelle qui produit ineffablement le Fils. Le rayonnement terrestre imprime dans les choses une mystérieuse ressemblance comme le Verbe est la similitude essentielle du Père. Il faut avoir dans l'esprit ces quelques précisions pour lire les textes de saint Bonaventure. On saisit aisément la place que prennent dans son œuvre à la fois scientifique et spirituelle les commentaires de ce titre du Christ : Splendeur de la Gloire du Père. Nous ne demanderons pas à ces textes des précisions théologiques qui ne sont pas de notre propos mais plutôt de nous montrer comment un saint a su engager toutes les ressources de son esprit

dans la contemplation du mystère de Dieu. Avant de nous mettre à l'écoute de ces textes fervents, nous pouvons méditer l'avertissement que le saint franciscain nous adresse. Il nous laisse entrevoir que l'intelligence de ce titre du Christ ne relève pas de la seule raison : il faut engager tout notre entendement spirituel dans cette contemplation et cela, au prix de rudes purifications.

> Lorsque tu entends dire : « Jésus est né du Père », prends garde à ce que les yeux de ton esprit ne s'attachent pas à quelque pauvre pensée charnelle. Fixe plutôt un regard d'aigle et de colombe, un simple regard de foi pour contempler cette éternelle lumière d'où sort une splendeur immense, divinement simple, éblouissante... égale et consubstantielle au Père. Elle est la sagesse de celui qui l'engendre, le Père qui par elle disposa toutes choses [31].

Saint Bonaventure entreprend de recueillir l'héritage de la tradition. C'est au ras des textes scripturaires qu'il recueille les merveilles de ce Nom du Fils. Qu'il s'agisse de la Sagesse, de saint Jean ou des Synoptiques, la Splendeur du Verbe illumine ces commentaires.

> Il convient d'affirmer que la génération du Fils possède de soi une parfaite conformité, une parfaite co-éternité, une parfaite égalité. Dans une créature, nous ne pouvons trouver ensemble toutes ces perfections : il nous faut de nombreux points de vue à partir desquels nous pouvons nous assimiler cette ineffable génération. En ce qui concerne la conformité, nous devons comparer cette génération à la production du verbe mental qui naît de l'esprit et lui ressemble à merveille. Pour la co-éternité, il nous faut prendre la comparaison de la splendeur issue d'une source de lumière : splendeur et lumière naissent au même instant. Quant à l'égalité, la génération du vivant nous fournit la comparaison adéquate : le vivant engendre un vivant qui lui est égal en tous points. Ainsi, les saints usent de ces multiples comparaisons [32].

31. *Opusc.* III, *Lignum Vitae*, t. VIII de l'édition de Quaracchi, p. 71.
32. *In Sent.*, dist. IX, artic. unic. dub. VII, t. I, p. 190.

Pour le saint franciscain, la pureté du Verbe écarte toute diminution de la substance paternelle et la comparaison de la splendeur vient à propos pour affirmer ce caractère. Entre le Père et le Fils il ne convient pas de trouver aucune séparation, mais seulement distinction des Personnes :

> La Sagesse est comme une vapeur de la force de Dieu. Cela veut dire qu'elle émane de Dieu le Père comme la vapeur naît d'une source de chaleur. Le commentaire de la glose explique : Et pour échauffer la tiédeur de nos manques de foi. Le Livre de l'Ecclésiastique assure : Elle est aussi une sorte de clarté du Dieu tout-puissant ; cela veut dire qu'elle émane de Dieu le Père comme la splendeur naît de la lumière pour illuminer les ténèbres de notre intelligence. Enfin, l'Épître aux Hébreux s'exclame : *Lui, c'est la Splendeur de la Gloire*. Souvenons-nous aussi d'Isaïe au chapitre soixante-quatrième : *jusqu'à ce que sorte le Juste comme la splendeur*. Et cet éclat est tout pur : sans mélange de ténèbres. Saint Jean écrit aussi dans sa première Épître : *Dieu est lumière. En lui il n'y a pas la moindre ténèbre*. Cette émanation a lieu sans que la substance paternelle subisse la moindre diminution ou division. Ne demeure que la distinction des personnes selon la recommandation de saint Athanase : sans confondre les Personnes ni séparer l'essence. Cette lumière qui s'origine dans le Père, rien ne peut la souiller, rien d'impur ne se trouve en elle, rien de coupable, rien d'imparfait selon les limites de la nature : telle est la Sagesse incréée et la glose a raison : ce Bien suprême, le mal ne saurait l'approcher[33].

Quel est donc le mode merveilleux de cette génération ? C'est encore l'analogie de la lumière qui va nous le révéler. Cette lumière, cette clarté issue de Dieu et qui demeure près de lui, c'est la Sagesse sortie de la bouche du Très-Haut. Cette génération se fait donc selon le mode matériel de l'intelligence. C'est en connaissant sa clarté intelligible que le Père dit son Verbe comme la Splendeur issue de la source

33. *III Sent.*, dist. XVIII, art. I, q. 1, conclusion n° 1.

de toute lumière, Splendeur éternelle que notre esprit humain ne peut parvenir à cerner :

> Je dis tout d'abord : le Christ est sorti du Père comme le Verbe en lequel toutes choses ont été ordonnées ; il est en effet une source de lumière. Saint Augustin assure : s'il existait une splendeur corporelle éternelle, la splendeur de cette lumière serait aussi éternelle ; mais la lumière éternelle n'a pas connu de début, elle est un éternel présent et elle tire de ce présent sa propre splendeur. Il est donc nécessaire que la Splendeur soit éternelle. Parlant du jaillissement de cette Splendeur, le livre de l'Ecclésiastique nous dit : moi, *je suis sortie de la bouche du Très-Haut, je suis née avant toute créature. J'ai permis que du ciel jaillisse une lumière sans déclin. J'ai fait ma demeure dans les hauteurs, j'ai posé mon trône sur la colonne des nuages.* Ce langage est presque celui du Christ s'il avait consenti à nous raconter son ineffable naissance. Moi, dit-il, j'ai habité dans les hauteurs. Habiter dans les hauteurs, c'est se tenir à égalité avec le Père. Ce n'est pas chercher une place comme le désira Lucifer, mais comme le Fils s'assied à la droite de Dieu le Père. Le psaume nous le dit : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : assieds-toi à ma droite.* Moi, ajoute-t-il, j'ai permis que du ciel jaillisse une lumière sans déclin, parce que je suis la Splendeur éternelle de la lumière sans déclin. Comment cela ? C'est parce que je suis sorti de la bouche du Très-Haut, premier-né avant toute créature. Je suis né non de la chair, mais de la bouche. Le psaume dit en effet : *De mon cœur a jailli une bonne parole.* L'esprit enfante donc ses pensées et si cet esprit est éternel, la pensée aussi est éternelle : le Verbe, donc, qui sortira d'elle est éternel. Et dans ce Verbe éternel, il met toutes choses en place. Dieu, en se contemplant, se forme une représentation de lui-même et par cette représentation se comprend et, se comprenant, s'exprime, forme et engendre un Verbe. Ce Verbe est antérieur à toute créature. Le Christ lui-même donc, procède du Père comme le Verbe par lequel toutes choses se mettent en place car il est Source de lumière. Vous comprenez maintenant comment il a permis que du ciel jaillisse une lumière sans déclin. Tout ce qui naît du changement tend aussi à changer, dit saint Jean Damascène ; mais de la Lumière stable ne peut naître que la splendeur

éternelle et sans aucune limite : le Christ a dit : *Je suis la vraie lumière*, la très haute lumière, car j'ai habité dans les hauteurs et ma place doit être occupée : je suis donc sorti du Père comme son Verbe, ordonnateur de toutes choses car il est la source de toute lumière[34].

Ce texte est d'une très grande richesse. Le Verbe est nommé Source de Lumière car il procède selon le mode immatériel de la pensée, de cette connaissance toujours actuelle que Dieu a de lui-même. En se connaissant, Dieu forme cette parfaite représentation de lui-même, la Splendeur de toutes ses perfections, le Miroir de sa bonté. Ici, la théorie qui applique à la naissance éternelle du Verbe la comparaison de la formation de notre pensée vient s'enraciner dans le donné traditionnel reçu des Grecs. Le caractère immatériel de la connaissance offre au théologien la possibilité de recueillir les beautés de la comparaison avec la lumière et de l'appliquer au Verbe, pure Représentation de l'essence divine éternelle. Le texte du maître franciscain est un chef-d'œuvre d'équilibre : d'une part, il manie l'analogie augustinienne avec une rare puissance et une parfaite précision ; d'autre part, il sait garder une saveur patristique de commentaire scripturaire qui rappelle les homélies de l'évêque d'Hippone.

Saint Bonaventure contemple ensuite la Sagesse divine : qu'est-ce que la lumière éternelle, sinon cette même Sagesse de Dieu ? L'éclat de la lumière divine ne connaît pas plus d'éclipses que la Sagesse de Dieu ne peut subir d'altérations :

> La sagesse brille sur le visage de l'homme et le Tout-Puissant changera son visage. La splendeur est l'acte de la lumière. Comme la lumière corporelle éclaire le monde visible, la lumière dont on parle ici est la sagesse, selon qu'il est dit au chapitre septième du Livre de la Sagesse : *Elle est plus belle que le soleil, elle surpasse le dessin des étoiles, comparez-la à la lumière : elle l'emporte en beauté.* On compare en effet à la lumière aussi bien la sagesse créée que la Sagesse incréée. La Sagesse incréée, qui est lumière

34. *Sermo in Ascensione Domini*, t. IX, p. 315.

par nature, selon le mot de saint Jean dans sa première Épître : *Dieu est Lumière, en lui point de ténèbres*, ou dans son Évangile : *Il était la vraie Lumière*[35].

Nous devons, nous aussi, laisser fleurir en nous la Sagesse pour acquérir cette clarté rayonnante : souvenez-vous qu'il est dit : *La sagesse éclaire, elle ne peut se faner.* C'est parce qu'il s'agit ici de la vraie sagesse et qu'on peut dire d'elle : *elle est la pureté de la Lumière éternelle, miroir immaculé*[36].

Il arrive parfois à saint Bonaventure de s'exclamer devant la transcendance du sujet qu'il est en train de traiter. Il nous rappelle souvent que nous ne pouvons songer à épuiser toutes les richesses de cette sagesse reflétée dans le Fils :

> Ainsi, personne ne peut expliquer la surabondance de l'éclat et des éclairs qui jaillissent de la Sagesse divine, que celui qui est la Pureté de la Lumière éternelle et Miroir immaculé[37].

Par contre, tel qu'il est apparu sur la terre, revêtu d'un corps humain formé dans le sein de la Vierge Marie, il peut nous révéler la beauté éternelle dont il est le pur miroir :

> Et tout d'abord, il y avait dans le Fils de la très glorieuse Vierge une fraîcheur de toute beauté tant dans son corps qu'en son esprit. Le psaume le remarque : *Il est le plus beau parmi tous les fils des hommes.* Ceci ne doit pas nous étonner ; nul n'est pur d'un péché commis ou du péché d'origine ; nul, sinon l'Enfant Jésus qui est la pureté de la lumière éternelle, miroir immaculé de la majesté de Dieu. Le Christ est cette beauté qui embellit toute chose selon qu'il est écrit au livre septième de la Sagesse : *elle est la pureté de la Lumière éternelle et le miroir immaculé de la majesté du Très-Haut, elle est plus belle que le soleil*[38].

En effet, la beauté est une des perfections que suggère la

35. *Sermo de S. Dominico*, t. IX, p. 563.
36. *Sermo pro fer. II post Pascham*, t. IX, p. 286.
37. *Sermo I de Sanctis Angelis*, t. IX, C, p. 611. Cf. aussi t. IX[a], p. 171.
38. *In Sap.*, 5, 26, t. IX[a] p. 171.

splendeur du Verbe : elle prend place aux côtés de la pureté éminente, de la puissance et de la rectitude de diffusion de cet éclat incréé. Cette « candeur » de la Sagesse est si fidèle dans sa représentation du Père qu'elle mérite de se voir appliquer une des définitions de saint Augustin :

> En cette lumière éternelle apparaissent des perfections exemplaires ou, si vous voulez, l'exemplaire de toute perfection : la suprématie de la pureté, la beauté de la clarté, la force de la vertu, la rectitude du rayonnement... Voici la beauté de la clarté. Où l'on trouve miroir, image, pureté de la clarté, on découvre aussitôt représentation et beauté. La beauté n'est rien d'autre qu'un ensemble de rapports harmonieux. En cette lumière éternelle, on découvre un ensemble d'harmonies qui se résolvent en unité et, parce qu'elle est la plus belle, elle atteint toutes choses en raison de sa beauté [39].

Ces textes nous introduisent dans le secret de l'âme de saint Bonaventure. On connaît les dons de contemplation qu'il plut à Dieu de lui accorder. Il ne put jamais plier son corps aux rudes pénitences de saint François. Il ne partagea pas davantage sa méfiance pour le savoir humain. Mais, c'est là le mystère, il rejoignit d'un coup l'inspiration profonde du Poverello. Le Christ est au centre de son œuvre. Le Verbe de Dieu répand sa lumière dans le monde et les reflets de ses clartés retournent vers lui. Ainsi, la philosophie qui contemple le mystère des créatures nous achemine vers Dieu, et l'amour de Dieu qui nous livre le secret de sa personne nous confère, à l'inverse, une intelligence spirituelle, ce discernement des traces créées des perfections divines. Le regard que saint Bonaventure porte sur les clartés terrestres est tout chargé de l'ardente nostalgie du Christ glorieux dans le sein du Père. Il se promène dans ce jardin de la Création réconciliée par la grâce comme un voyant qui sait lire la signification spirituelle des merveilles de la nature. Il tourne vers l'œuvre de Dieu des yeux pleins de lumière et la Création devient pour lui une forêt de sym-

39. *In Hex.*, coll. VI.

boles irradiés par la grâce. S'il justifie par saint Augustin et par les Pères sa théologie mystique, c'est vers le saint François du *Cantique du soleil* qu'il se tourne pour lui demander cette intelligence spirituelle du monde de la grâce et de la Création étroitement mêlées. Les textes que nous venons de lire ne sont-ils pas l'écho du chant de saint François stigmatisé :

> Loué sois-tu, Seigneur, avec toutes tes créatures
> et tout particulièrement notre frère le soleil
> qui nous donne le jour et par qui tu nous éclaires ;
> et qui est beau et rayonnant et qui, avec sa grande splendeur,
> nous porte signification de toi, Très-Haut.

L'œuvre et la vie de saint Bonaventure sont une sorte d'épiphanie continue. Sa démarche intellectuelle appelle le don du cœur et si, parfois, il déroute les purs scientifiques, c'est que, pour suivre le mouvement de sa pensée, il faut s'engager totalement dans le mystère de Dieu. A son école, l'authenticité de la vie est le prix de la vérité.

> Voici la très profonde raison pour laquelle nous devons éviter l'hypocrisie : cette manifestation universelle et sans réserve de nos sentiments profonds est tout l'opposé de la simulation des hypocrites. Cette manifestation ne peut se faire que dans le Christ : il est Splendeur de la Gloire du Père et la figure de sa Substance, portant toute chose par la parole de sa puissance. C'est parce qu'il est cette splendeur intime qu'il lui revient de tout révéler [40].

Et pour terminer, nous pouvons faire nôtre cette prière qui nous laisse pressentir l'ardeur de sa charité, prière inspirée qui convient particulièrement au temps de l'Épiphanie :

> Je te loue, te glorifie, te rends grâces, Fils, bienheureuse clarté paternelle, toi qui, par ton éternelle sagesse, m'a délivré de la mort [41].

A.-M. COCAGNAC, O. P.

40. *In ev. hic.*, c. XII, n. 6, t. VIII, p. 311.
41. *Opusc. IV; de festivitatibus*, t. VIII, p. 95.

LE MYSTÈRE DE L'ÉPIPHANIE

Célébration paraliturgique

par

Romanos le Mélode
(VI^e siècle)

Introduction

« Diacre de l'église des Blachernes à Constantinople au temps de l'empereur Anastase. » En cette courte phrase se résume tout ce que nous savons de celui qui apparaît de plus en plus comme le prince des mélodes de l'Eglise byzantine et l'un des plus grands parmi les poètes chrétiens. Le plus probable est qu'il vécut sous Anastase I^er au début du VI^e siècle. La pureté de sa langue, la profondeur d'une contemplation théologique qui va droit à l'essentiel du mystère chrétien, la maîtrise de l'expression poétique, tout invite à le situer avant la période proprement byzantine qui s'ouvre avec le règne d'Héraclius au VII^e siècle. Alors, même les plus grands n'échappent pas à l'enflure et à la prolixité.

Romanos fut précisément la victime de ce goût nouveau. Ses hymnes, rigoureusement construites de vingt-quatre strophes d'une composition savante, furent peu à peu étouffées par la prolifération des « Canons » empruntés par saint Jean Damascène

à la tradition syrienne. Romanos, lui aussi, puise son inspiration première dans cette tradition, mais il l'assimile et la transforme pour qu'elle satisfasse un goût formé par la culture grecque. Des siècles durant, ses œuvres furent à peu près complètement oubliées. Seules, quelques strophes, telle la première de notre hymne, s'étaient maintenues dans l'usage liturgique. C'est Dom Pitra qui, vers le milieu du siècle dernier, découvrit ces poèmes enfouis dans les manuscrits de Saint-Pétersbourg, les déchiffra, en découvrit la structure poétique et les fit connaître en écrivant : « Dans ses hymnes, l'élégance attique se joint à la gravité romaine ; il y a dans ses personnages et dans leurs dialogues une pompe dramatique, une richesse d'expression, une joyeuse liberté de mouvements et d'allure que l'on ne comprendrait plus après le siècle de Justinien »[1]. *Malgré ces éloges que devait reprendre et préciser quelques années plus tard le P. Bouvy*[2], *Romanos reste trop peu connu. Les quatre-vingts hymnes qui ont été retrouvées, sur une production qui atteignit, dit-on, le millier, sont loin d'être toutes éditées et celles qui l'ont été sont dispersées dans de multiples publications qui ne sont pas toutes également satisfaisantes.*

L'hymne de la Nativité que nous sommes heureux de présenter ici dans l'excellente traduction de M. René Khawam est de beaucoup la plus célèbre. Au XII[e] *siècle, on l'exécutait encore lors du repas solennel au Palais impérial, le jour de Noël. Ce n'est pas la première fois qu'elle est traduite en français, mais la traduction ici présentée s'efforce de rendre le mouvement dramatique de la pièce de manière à permettre de l'utiliser au cours d'une célébration. Son auteur a, en outre, l'avantage de la familiarité avec le grec chrétien de la liturgie et avec une pensée théologique qui affleure à tout instant sans jamais alourdir l'expression. Nous sommes vraiment en présence d'une contemplation liturgique du mystère ; l'écho des controverses théologiques qui passionnèrent Byzance dans les décades qui suivirent le concile de Chalcédoine n'est perçu que de loin, mais l'approfondissement doctrinal qu'elles permirent sous-tend le chant du poète. Plutôt*

1. *Analecta I*, p. XXXII.
2. *Poètes et mélodes*, Paris, 1886.

que de l'alourdir d'un commentaire ou de noter les innombrables réminiscences scripturaires et patristiques, il faut l'écouter et le savourer du même cœur contemplatif qui le fit naître.

I.-H. D.

★

Texte

Coryphée La Vierge aujourd'hui
Enfante le Supersubstantiel,
et la Terre offre une grotte
Pour abriter l'Inaccessible.

Chœur 1 Les Anges, ensemble avec les bergers,
Chantent pour glorifier Dieu,

Chœur 2 tandis que les Mages vont leur chemin
à la suite de l'étoile.

Coryphée Voici que pour nous vient de naître,
Petit Enfant,
le Dieu d'avant les siècles.

Chœur 1 Bethléem s'est révélé
Comme un nouvel Eden.
Venez donc tous avec nous!
Regardons!

Chœur 2 Voici un aliment suave
que nous avons trouvé,
secrètement caché.
Accourez!

Coryphée A l'intérieur de cette grotte,
emparons-nous des trésors du Paradis.

Chœur 1 C'est là qu'a fleuri,
sans être arrosée,
la tige dont le fruit
est le pardon des coupables.

Chœur 2 C'est là qu'est apparu
un puits que personne n'a creusé,
un puits où David
autrefois eût voulu boire.

Chœur 1 C'est là qu'une Vierge,
ayant mis au monde
son Nouveau-Né,
a mis fin aussitôt
à la soif d'Adam,
à la soif de David.

Coryphée Hâtons-nous donc
d'aller voir ces prodiges,
là où vient de naître,
Petit Enfant,
le Dieu d'avant les siècles.

Chœur 2 Celui qui a créé
la Vierge-Mère,
a voulu devenir
le Fils de sa créature.
Celui qui vient sauver
les enfants au berceau
est couché Lui-même, Petit Enfant,
dans une crèche.

Coryphée Dès qu'elle le vit,
Celle qui le mit au monde
lui dit ces mots :

Marie **O mon Enfant,**
Comment as-tu pris germe en moi ?
De quelle manière, en moi,
es-Tu né, as-Tu grandi ?

Je Te vois,
ô Fruit de mes entrailles,
et la frayeur me saisit,
car mes seins sont gonflés de lait,
et pourtant je n'ai pas connu d'homme.

Je Te vois,
enveloppé de langes,
et la fleur de ma virginité
est restée pure,
car Toi-même, telle Tu l'as gardée,
en daignant naître,
Petit Enfant,
Toi, le Dieu d'avant les siècles.

Roi Très-Haut,
qu'y a-t-il de commun
entre Toi
et les mendiants que nous sommes ?
Toi, le Créateur du ciel,
pourquoi es-Tu venu vers les créatures
de la terre ?
Tu choisis avec amour
une grotte comme demeure,
Tu te réjouis de dormir
dans une crèche.

Pour ta servante,
il n'y a pas de place
dans l'hôtellerie.
Non seulement il n'y a pas de place,

mais il n'y a pas même
une grotte qui T'appartienne,
puisque celle-ci est à d'autres.

Pourtant lorsque Sarah
mit au monde un fils,
de nombreuses terres lui furent données.
Et moi, je n'ai même pas
l'abri où se réfugient les bêtes sauvages[3].
L'on m'a prêté cette grotte
dans laquelle Tu as daigné reposer,
Enfant Nouveau-Né,
Toi, le Dieu d'avant les siècles.

Coryphée Elle dit en elle-même ces paroles,
suppliant Celui qui seul connaît
le mystère des choses cachées.

★

(Les bergers entrent par un des côtés du chœur de l'église, portant leurs présents. Ils saluent avec simplicité Marie, Joseph, se prosternent devant l'icône et déposent leurs présents : un ballot de vêtements, des peaux de mouton, une miche de pain, etc. Puis ils s'installent dans un angle et observent tout ce qui s'y passe.)

★

Coryphée Elle entendit venir les Mages
qui cherchaient l'Enfant Nouveau-Né,
et s'écria en les voyant :

★

(Les Mages sont arrivés par l'allée centrale et se sont arrêtés devant le banc de communion. Pour leur donner le temps d'arriver, une chorale, ou les prêtres dans le sanctuaire, ou l'assistance, peuvent enton-

3. Cf. Mt., 8, 20.

ner un chant liturgique adapté à la fête. Marie va au banc de communion, quand le coryphée a fini sa phrase : « Elle entendit venir les Mages. » Marie regarde les Mages et leur pose ses questions avec une pointe de curiosité enfantine et d'étonnement. Le premier Mage est un Chaldéen, le plus vieux des trois, qui est très au courant de tout ce qui concerne l'astrologie et les présages. Le deuxième semble être un Sémite, un peu roublard, très content d'avoir pu rouler les Juifs parce qu'il connaît l'essentiel de leurs traditions. Le troisième Mage est le plus jeune, un Africain. Émerveillé devant tout ce qu'il voit et entend, il met tout son cœur dans ses paroles.)

★

Marie Qui donc êtes-vous ?

1er Mage Dis-nous plutôt
de quels parents tu es née,
pour avoir mis au monde
un tel enfant ?

3e Mage Qui est donc ton père ?

2e Mage Qui est-elle donc
cette génitrice
qui enfante un Fils n'ayant pas de Père ?

3e Mage et qui nourrit ce Fils de son lait ?

1er Mage Ayant vu son étoile dans le ciel,
Nous avons reconnu ensemble
qu'elle annonçait la venue
d'un Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles [4].

2e Mage Balaam en effet
nous a proposé clairement
le sens des prédictions

4. Cf. Mt., 2, 2.

qu'il avait faites.
Il avait dit qu'un astre devait surgir[5]

1er Mage un astre qui mettrait fin
à tous les oracles,
à tous les augures[6],
un astre qui donnerait un sens
aux paraboles des sages,
à leurs sentences et à leurs énigmes,

2e Mage un astre bien plus brillant,
que celui qui apparaît à nos yeux,

1er Mage puisqu'Il est Lui-même
le Créateur de tous les astres.

2e Mage c'est de Lui qu'on a dit :
Un enfant Nouveau-Né sortira de Jacob[7],
Un Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles.

Coryphée Lorsque Marie entendit
ces paroles surprenantes,
prosternée, elle adora
le fruit de ses entrailles,
et dit en pleurs :

★

(Marie est allée se prosterner devant l'icône de la Nativité. Elle se relève et fait sa prière dans la joie.)

5. Nomb., 24, 17.
6. Cf. Nomb., 23, 23.
7. Cf. Nomb., 24, 17.

★

Marie Grandes pour moi, ô mon Fils,
Grandes sont toutes les choses
que Tu as faites
avec mon indigence.

Voici que les Mages se tiennent dehors
et Te cherchent,
eux qui règnent sur les contrées de l'Orient.
Ils cherchent partout Ton Visage,
et supplient qu'on leur permette
de Te voir,
eux qui sont riches parmi ton peuple.
Car ton peuple, en réalité,
ce sont les hommes
par qui Tu as été reconnu,
Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles.

Puisque ce peuple est tien, ô Fils,
permets donc que ces Mages soient admis
dans la grotte où tu demeures,
afin qu'en ce lieu ils contemplent
une pauvreté opulente,
une indigence glorieuse.

Je Te possède, Toi,
le seul objet de ma gloire
et de ma fierté,
et, à cause de Toi,
je ne rougis pas de ma misère.
Tu es la grâce et l'ornement
de cette humble demeure,
et de moi-même.
Fais-leur signe pour qu'ils entrent.

De tout ce qui tient à ma pauvreté,
Rien ne me préoccupe,
car je Te possède
comme on possède un trésor,
Toi, que les Rois de la terre sont venus voir,
les Rois, les Mages,
ayant appris que Tu es apparu,
Toi, l'Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles.

Coryphée Jésus, le Christ,
notre vrai Dieu,
se fit entendre en secret
au cœur de sa mère :

★

(Le texte de Jésus sera donné dans le micro, ou par une voix à l'intérieur du sanctuaire. Toujours avec simplicité et profondeur, sans mignardise.)

★

Jésus Introduis ceux que j'ai conduits ici
par ma parole.
Car c'est ma parole qui a resplendi
aux yeux de ceux qui me cherchaient.
Cette parole
est une étoile
pour tous ceux qui voient,
cette parole est
une force
pour tous ceux qui comprennent.
Cette étoile
fut pour les Mages un compagnon de route,
les conduisant vers moi,
comme le ministère sacré dans le service liturgique ;

et, de nouveau,
elle se tient en ce lieu,
exerçant sa fonction diaconale,
montrant par ses rayons
le lieu où vient de naître,
Petit Enfant,
le Dieu d'avant les siècles.

A présent, reçois les Mages,
ô Vénérable,
reçois ceux qui m'ont reçu,
car je suis en eux
comme je suis dans tes bras,
et je ne me suis pas éloigné de toi,
bien que j'aie fait route avec eux.

Coryphée Alors Marie ouvrit la porte
et reçut le groupe des Mages;
elle leur permit d'entrer dans cette crèche,
Marie, la forteresse que l'ennemi
n'a jamais prise,
et où seul le Christ
a pénétré[8];
Marie, en ouvrant la porte,
permit aux Mages d'entrer,
elle qui, bien que mère, avait gardé
le trésor de sa pureté;
Marie ouvrit la porte de cette demeure,
elle de qui venait de naître
l'Enfant Nouveau-Né,
Porte de notre salut,
le Dieu d'avant les siècles.

Les Mages aussitôt
entrèrent dans la salle du Banquet mystique.

8. Cf. Ez., 44, 2.

En regardant le Christ,
ils furent saisis d'effroi :
ils voyaient en effet
la Mère du Christ, et à ses côtés,
le fiancé de celle-ci.
Ils demandèrent alors d'une voix craintive :

★

(Pendant ce temps, Marie a ouvert la barrière de communion. D'un geste, elle invite les Mages. Ceux-ci entrent solennellement dans le chœur de l'église, l'un après l'autre.)

★

1er Mage Non, ce n'est pas un homme
qui a engendré ce Fils[9].
Mais pourquoi, ô Vierge,
voyons-nous en ce moment
ton fiancé
à l'intérieur de ta demeure ?
Tu as enfanté sans souillure.
Puisse la présence de Joseph
ne pas être pour toi un sujet de blâme !

2e Mage Car une foule d'envieux
recherchent avec rage
en quel lieu vient de naître,
Petit Enfant,
le Dieu d'avant les siècles.

Marie Je vais vous rappeler
pour quelle raison
je garde Joseph en ma maison.
C'est pour confondre
tous ceux qui parlent mal de moi,

9. Cf. Heb., 7, 3.

car lui-même rapportera en témoin
tout ce qu'il aura entendu
au sujet de mon Enfant.
En songe, il a vu l'Ange saint [10],
qui lui a révélé de quel principe
je suis devenue la Génitrice.
La vision de l'Esprit de feu [11]
a dissipé son angoisse de la nuit,
et son anxiété a fait place à la certitude.
Voilà pourquoi Joseph reste avec moi,
afin de proclamer
de quelle manière est apparu
cet Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles.
Joseph racontera sans détours
tout ce qu'il a entendu.
Il rapportera en termes clairs
les prodiges célestes qu'il a vus lui-même,
et ceux qui se sont manifestés
au milieu des hommes sur la terre.
Il dira tout ce qui s'est passé
chez les bergers,
comment les Esprits de feu
ont chanté, de concert avec les hommes [12],
les hommes faits du limon de la terre;
pendant que l'astre éclatant
courait au-devant de vous, les Mages,
et vous indiquait la route.

Maintenant, laissant de côté
tout ce que vous avez dit,
racontez-nous minutieusement
vos aventures.
Dites-nous d'où vous arrivez,

10. Cf. Mt., 1, 20.
11. Cf, Ex., 3, 2.
12. Cf Lc, 2, 8 ss.

et de quelle manière vous avez appris
qu'un Enfant Nouveau-Né est apparu,
le Dieu d'avant les siècles.

Coryphée Lorsque la Vierge de lumière
eut fini de parler ainsi,
les Rois, ces flambeaux de l'Orient,
lui répondirent :

1er Mage Tu veux savoir
de quelle contrée nous sommes partis
pour venir en ces lieux.
C'est de la terre des Chaldéens,
là où l'on ne mentionne pas
le « Dieu des dieux, le Seigneur »[13],
C'est de Babylone
où les hommes ignorent
qui est le Créateur
de tout ce qu'ils vénèrent.

Ce Créateur est apparu,
et l'étincelle de ton Fils
nous a conduits ici,
nous délivrant du feu qu'adore la Perse.

Nous avons délaissé
le feu qui consume toute chose,
pour venir contempler ici
le Feu qui rafraîchit,
l'Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles.

2e Mage Vanité des vanités !
Tout n'est que vanité.
Mais parmi les hommes
l'on ne trouve personne

13. Cf. Deut., 10, 17.

qui veuille considérer comme vaines
les choses de ce monde.
Les uns égarent
loin du vrai chemin
ceux dont ils sont les guides.
Et les autres sont égarés.

3e Mage C'est pourquoi, ô Vierge,
nous rendons grâce à ton Enfant,
par qui nous avons été rachetés
non seulement de l'erreur,
mais encore de l'oppression
qui nous menaçait
dans toutes les contrées où nous avons passé ;
peuples inconnus, langues ignorées,
nous avons parcouru la terre ;
nous avons visité avec soin tous les pays,
avec pour guide la lumière de l'astre,
cherchant en quel lieu vient de naître,
Petit Enfant,
le Dieu d'avant les siècles.

2e Mage Et pendant que nous avions encore
ce flambeau pour guide,
nous avons parcouru
la ville de Jérusalem tout entière,
accomplissant ainsi
selon toute vraisemblance
les paroles des Prophètes.
Car on nous a dit
que Dieu était sur le point
de visiter cette ville,
afin de la mettre à l'épreuve[14] ;
et nous avons tourné partout
avec notre flambeau,
voulant découvrir le grand Jugement.

14. Cf. Ex., 15, 25.

3e Mage Mais rien ne s'y trouve,
car l'arche a été enlevée
avec tout ce qu'elle contenait autrefois
de précieux.
Le passé est révolu.
Toutes choses ont été renouvelées
par l'Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles[15].

Marie Vous avez donc parcouru
Jérusalem tout entière,
cette ville qui tue les Prophètes[16].
Comment avez-vous pu
la parcourir sans dommage,
elle qui se montre hostile à tous ?
Comment avez-vous pu échapper aussi
à l'attention d'Hérode,
cet homme qui offense les lois
et ne respire que le meurtre ?

2e Mage Nous n'avons pas échappé à son attention,
mais nous nous sommes joués de lui[17].
Nous avons conféré avec tous,
leur demandant où vient de naître,
Petit Enfant,
le Dieu d'avant les siècles.

Marie Que vous ont demandé
le roi Hérode et les Pharisiens ?

1er Mage Hérode en premier lieu,
et ensuite, comme tu l'as dit,
les princes de sa nation,

15. Cf. 2 Cor., 5, 17.
16. Cf. Lc, 13, 34.
17. Cf. Mt., 2, 16.

s'enquirent avec soin du moment précis
où cet astre nous était apparu[18].
Quand ils le surent,
comme s'ils n'avaient rien appris à ce sujet,
ils ne manifestèrent aucun désir
de voir celui
qu'ils avaient pourtant cherché à connaître.
Il semble que d'ordinaire ceux qui cherchent
doivent ressentir plus que d'autres
le désir de contempler
l'Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles.

e Mage Les sots nous ont pris pour des sots.
Voici qu'ils nous interrogent :
« D'où venez-vous ? Quand êtes-vous arrivés ?
Comment avez-vous pu suivre
les chemins inconnus
qui conduisent en ces lieux ? »

Et nous de répondre à leurs questions
par d'autres questions,
leur demandant
de nous expliquer en détail
tout ce qu'ils faisaient semblant d'ignorer,
tout en le connaissant bien.

er Mage Nous leur demandions :
« Mais vous-mêmes autrefois,
de quelle façon êtes-vous sortis indemnes
du vaste désert que vous avez traversé ?
Celui qui a été le guide des siens
pour les tirer d'Égypte
nous a guidés aujourd'hui
du pays des Chaldéens
pour nous amener vers lui.

18. Cf. Mt., 2, 7.

2e Mage « Autrefois il s'est servi
d'une colonne de feu[19],
il se sert aujourd'hui d'un astre,
qui nous montre l'Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles ;

3e Mage « L'astre était notre guide en tous lieux,
de même que, pour vous, Moïse
qui portait la baguette étincelante
de la connaissance divine[20].

2e Mage « Jadis Dieu vous a nourri
avec la manne[21]
et vous a abreuvé
de l'eau qui jaillissait du rocher[22].
Pour nous, il nous a rassasiés
de son espérance. »

1er Mage Nourris de sa grâce,
nous ne pensions nullement
à revenir sur nos pas
pour regagner la Perse.
Nous savions que notre voyage
nous ferait passer
par des chemins difficiles,
mais nous désirions avec ardeur
contempler,
nous désirions adorer
et glorifier
l'Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles.

19. Cf. Ex., 13, 21.
20. Cf. Ex., 14, 16.
21. Cf. Ex., 16, 15, 31.
22. Cf. Ex., 17, 6.

Coryphée Ainsi parlèrent
les Mages véridiques.
Et la Vierge sainte
enferma toutes ces choses
dans son cœur.
Tout ce qui fut accompli
de part et d'autre
confirmait cet enfant :

Chœur 1 la Mère, Vierge sans souillure
après l'enfantement ;

Chœur 2 les Mages, après un long chemin,
l'esprit toujours dispos,
le pas toujours léger.
Car aucun d'eux n'était accablé
de fatigue.

Chœur 1 De même qu'autrefois
Habacuc allant trouver Daniel
n'avait ressenti aucune peine
au cours de son voyage[23].

Chœur 2 Car Celui qui s'est manifesté
aux Prophètes
est le même qui apparut aux Mages
comme un Enfant Nouveau-Né,
Lui, le Dieu d'avant les siècles.

Coryphée Ayant raconté tout cela,
les Mages, de leurs mains,
présentèrent les offrandes,
et adorèrent le Don des Dons,
le Parfum des Parfums.

23. Cf. Dan., 14, 36.

Ils offrirent au Christ
de l'or et de la myrrhe,
et ensuite de l'encens.

1er Mage Reçois
ce triple don,
comme tu reçois
l'hymne des Séraphins
qui proclament trois fois ta Sainteté.

2e Mage Ne les repousse pas
comme tu as repoussé
les présents de Caïn,

3e Mage mais rassemble ces présents dans tes bras,
comme l'offrande d'Abel[24],

1er Mage par l'intermédiaire de Celle
qui t'a mis au monde pour notre salut,
Toi, l'Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles.

★

(Les Mages déposent leurs présents au pied de l'icône et se prosternent, ainsi que tous les autres acteurs. Marie, seule, reste debout, les mains dans l'attitude de la prière, à la manière des icônes byzantines.)

★

Chœur 1 La Vierge sans tache
considéra ces présents nouveaux,
ces présents étincelants,

Chœur 2 et les Mages qui les présentaient
de leurs propres mains,
et qui adoraient;

24. Cf. Gen., 4, 3-6.

Chœur 1 elle regarda l'étoile,
signe éclatant,

Chœur 2 et les bergers chantant leurs hymnes,
et toutes ces choses merveilleuses.

Coryphée Elle dit alors à son Créateur,
elle dit à son Seigneur,
d'une voix suppliante :

Marie Ayant reçu ces trois présents,
ô Fils,
exauce les trois vœux
de celle qui t'a mis au monde.

Je T'invoque
pour la clémence des saisons,
pour l'abondance des fruits de la terre,
pour le bonheur de ses habitants.

Accorde ta paix à tous,
en exauçant mes prières,
puisque tu viens de naître,
Petit Enfant,
Toi, le Dieu d'avant les siècles.

Quand je nourris de mon lait
Celui-là même
qui permet aux mères d'allaiter,
cet acte n'est pas pour moi sans conséquence.
O Sauveur miséricordieux,
je ne suis pas seulement ta mère,
mais je suis aussi la mère
de tous les hommes,
et Te supplie moi-même
en faveur de tous.

Tu m'as créée pour être de toute ma race
et la bouche et l'ornement.
En moi, toute la terre qui est tienne
trouve un asile sûr,
un rempart et un appui.
Vers moi tournent leurs regards
ceux qui furent rejetés
du Paradis de magnificence.
Je les ramène tous là où ils obtiendront
la grâce
de comprendre toutes choses
par mon intermédiaire,
moi qui ai mis au monde,
Petit Enfant,
le Dieu d'avant les siècles.

Sauve le monde, ô Sauveur,
puisque Tu est venu au monde pour cela.
Rétablis tout ce qui est tien,
puisque, pour accomplir cette tâche,
Tu T'es manifesté
à moi, aux Mages,
et à la création entière.

Devant Toi sont les Mages,
auxquels Tu as montré
la lumière de Ton Visage.
Ils se sont jetés à tes pieds,
en T'offrant leurs présents,
utiles, et beaux,
et très recherchés.

Ces présents viennent au secours
de mon indigence, car je suis sur le point
de m'en aller en Égypte,
fuyant avec Toi, à cause de Toi,
ô mon guide, ô mon Fils,
mon Créateur,
mon Rédempteur,

Enfant Nouveau-Né,
le Dieu d'avant les siècles.

Traduit sur le grec et adapté pour le jeu dramatique par René R. KHAWAM.

★

Notes pour la célébration

Personnages : *le Coryphée ; un chœur divisé en deux groupes, chaque groupe comprenant trois ou six choreutes ; Marie ; Joseph ; les Bergers ; les trois Mages.*

La célébration commence *par l'entrée — en procession — de tous les acteurs, sauf les mages et leur suite. En tête viennent le Coryphée et une partie des Choreutes. Puis deux acolytes portant les cierges, le prêtre tenant l'icône de la Nativité et un acolyte avec l'encensoir. Ensuite les acteurs et le reste des choreutes.*

La procession entre par l'allée centrale de l'église. Au niveau de la table de communion, le prêtre passe devant tous les autres personnages, va poser l'icône sur un pupitre recouvert d'une belle étoffe brodée, pupitre qu'on a placé au centre de la partie du chœur de l'église dans laquelle va se dérouler le jeu dramatique. Le prêtre encense l'icône (qui symbolise la crèche et l'Enfant-Dieu), en chantant le tropaire du jour. Puis il rentre dans le sanctuaire. Les acteurs prennent leur place et la paraliturgie commence.

Il est préférable de laisser les deux groupes formant le chœur, ainsi que le coryphée, en dehors de la barrière de communion, afin de donner le prologue *le plus près possible des assistants. Ils prendront leur place, dans le chœur de l'église, à droite et à gauche, ou dans les ambons, au moment où Marie commence à parler. La mise en scène doit s'inspirer de l'iconographie byzantine. Celle-ci donnera de précieuses suggestions quant aux costumes, aux gestes, aux attitudes. Le ton des choreutes sera conforme à celui d'une célébration liturgique.*

Cette paraliturgie a été présentée pour la première fois le 24 décembre 1952, à Paris, dans le chœur de Saint-Julien-le-Pauvre, sous la direction de M. René Khawam. Ensuite, le 3 décembre 1954, dans le chœur de l'église Sainte-Odile, à Paris, sous la direction de M. Jean-Claude Tarabeux.

TÉMOIGNAGE D'UN FOYER CHRÉTIEN SUR LA PAUVRETÉ

Les pages qui vont suivre sont dues à une famille qui, sortant d'une situation aisée et brillante, a connu l'épreuve d'une très dure pauvreté.

Dans son effort pour dégager et analyser la raison des événements qui l'entraînaient, en tirer une leçon, les dominer, ce foyer a trouvé la source d'un enrichissement spirituel : le dépouillement l'a rendu de plus en plus perméable à la grâce. D'autres peuvent profiter de son expérience. C'est la raison pour laquelle il nous autorise à utiliser son témoignage.

Notre travail n'a été que d'élaguer un journal intime, rédigé hâtivement, au jour le jour, et d'en condenser l'essentiel. Nous avons tenu à en respecter le caractère direct et l'accent personnel. Ces pages, en effet, tirent toute leur valeur de la réalité de la souffrance qui les a inspirées et de l'expérience dont nous pouvons garantir l'authenticité.

O. Faye.

Nous étions riches. Dieu avait placé notre berceau dans une famille aisée et dans un beau pays où nous possédions un domaine que beaucoup nous enviaient. Nous avions des ressources suffisantes pour ne nous inquiéter de rien et des serviteurs pour nous faciliter la vie. Nous jouissions d'une considération universelle qu'il nous plaisait d'attribuer à la gratitude de la popu-

lation pour les services qu'avaient rendus nos parents et que nous rendions volontiers nous-mêmes.

Nous aimions Dieu de tout notre cœur. Nous le servions de notre mieux et nous avions la réputation d'être parmi les meilleurs paroissiens. Nous entendions bien que nos enfants marchent sur nos traces. Nous nous penchions sur notre prochain pour l'aider de tout notre pouvoir.

Découverte de nos attaches terrestres.

Nous vivions d'ailleurs très simplement, nous semblait-il, de cette existence traditionnelle et patriarcale qui, avant nous, était déjà celle des nôtres et qui demeurait celle de beaucoup d'autres, nos parents et nos amis. Ennemis du luxe tapageur comme d'un laisser-aller de mauvais goût, nous demeurions néanmoins fort attachés à un confort assez raffiné et de bon ton, à un goût subtil et délicat qui nous apparaissaient moins comme un luxe que comme une convenance.

Nous avions pour la terre un immense attachement dont nous ne nous rendions pas même bien compte. Ce n'est pas sans un certain orgueil inconscient que nous tenions à honneur de nous révéler capables d'en remontrer, à l'occasion, à quelque vieux vigneron sur la taille d'un cep, que nous faisions primer aux concours nos vins, nos fruits, nos volailles, nos légumes, nos fleurs. Ces soins prenaient une grande part de notre vie.

Sans doute, en toute bonne foi, pensions-nous voir Dieu au centre de tout ceci. Il nous apparaissait comme l'auteur de tout, et celui qui nous avait spécialement comblés. On nous avait appris tout jeunes à lui en rendre grâces. On nous avait dit que nous étions sur terre pour le servir, et nous pensions le servir en remplissant notre tâche de châtelains campagnards. Mais le Dieu que nous servions était celui des philosophes, le Tout-Puissant qui nous avait comblés, à qui nous avions pour cela de la gratitude comme, peut-être, nous lui en aurions voulu si nous avions été parmi les défavorisés de l'existence. Ce n'était pas le Dieu humain et douloureux de l'Évangile, celui qui n'a mis aucune limite à son amour et qui est en droit d'exiger de

nous autre chose que la correction dans nos rapports avec lui.

Le bonheur que nous cherchions était lui-même bien terrestre. Sans doute attendions-nous le paradis à la fin de nos jours comme la récompense de l'honnête dès ici-bas.

Quelle joie lorsqu'au premier printemps nous guettions avec une ardeur impatiente l'éclosion des perce-neige, des jacinthes ou des crocus; lorsque nous aspirions, au long des courtes nuits de juin, l'odeur exquise des foins; quand, les vendanges achevées, le vin nouveau s'écoulait longuement du pressoir, en mince filet, dans la grande ronde de bois : musique monocorde inoubliable, tandis que la danse incertaine des chandelles découpait l'ombre en étranges et mouvantes figures; quand s'emplissaient les fruitiers et se vidaient, avec un bruit sourd, les lourdes voitures de pommes de terre !

Tout cela évoquait en nous un monde merveilleux de souvenirs et d'émotions. Tout cela nous rassurait pour l'avenir : nous et nos enfants étions à l'abri. Là était le centre de notre vie. Il n'y avait là rien de condamnable, mais c'était, en somme, attache bien terrestre dont nous ne prenions même pas conscience.

Peut-être notre vision du paradis l'était-elle aussi, sans pourtant que nous l'imaginions matériel comme celui de Mahomet. Mais pourquoi n'aurait-il pas consisté dans l'épanouissement de ces apirations dont la satisfaction suffisait déjà à notre bonheur ?

Nous étions heureux, satisfaits. Nous ne portions dans l'âme aucun tourment. Nous n'étions pas des âmes de désir. Cette satisfaction, qui ressemblait pour nous à une plénitude, nous suffisait.

Peut-être est-ce là la tiédeur...

C'est depuis l'épreuve que nous avons compris la béatitude de l'Évangile : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de sainteté.*

Oui, nous n'étions pas affamés parce que nous étions repus. Nous dormions dans la lourde digestion de ces nourritures périssables et nous risquions d'oublier, nous oubliions peut-être déjà sans le savoir que l'homme ne vit pas seulement de pain.

Sans le savoir, nous étions très attachés à nos richesses terrestres, à ces champs, à cette vieille maison remplie de souvenirs entassés dans le grenier, à ces parfums, à ces bruits familiers. Il nous eût semblé sacrilège d'en rien sacrifier. La sagesse qu'on

nous avait enseignée était la modération : ne rien compromettre par un excès de désir. Nous ne vivions pas en avant de nous, mais en arrière ; pas pour construire, mais pour conserver. Nous n'apportions rien au monde : nous nous contentions de ne rien abîmer.

Mais nous découvrions maintenant peu à peu que nous étions prisonniers de toutes ces choses, qu'elles pesaient sur nous et nous empêchaient de réaliser notre destin personnel ; que, sous couleur d'épanouissement, elles nous empêchaient de nous dépasser ; que nous étions enlisés dans cette matière terrestre si séduisante.

Et faire cette découverte, n'est-ce pas déjà commencer sa libération ?

Découverte de notre orgueil et de notre misère.

La ruine matérielle n'est pas tombée brusquement, inattendue et subite comme un coup de foudre qui annihile pour un temps la capacité de souffrir. Elle s'est insinuée doucement dans notre vie, brisant ceci à droite, à gauche cela, nous prenant une chose puis une autre, nous enlevant successivement nos appuis, semblant mettre un malin plaisir à retirer les étais au fur et à mesure que nous les placions.

Nous n'avons jamais été gens d'argent. Nous n'étions pas de l'école de ceux qui pensent que ce soit prodigalité que de ne capitaliser, chaque année, la moitié au moins de ses revenus. Mais, nous devons le reconnaître, c'est plutôt d'un point de vue politique et social que nous jugions ainsi. L'accumulation croissante des biens aux mains de quelques-uns nous paraissait un danger et nous considérions comme un scandale que la tradition familiale s'édifiât désormais non plus sur l'honneur mais sur la fortune.

Pour nous, nous avions une très haute idée de notre mission sociale. Nous pensions que notre privilège de naissance était d'avoir reçu plus de devoirs que les autres, de pouvoir donner un exemple dont la portée était plus grande à raison de la place tenue par les nôtres dans le pays. Ces vues, nous les professions

comme nous les avions reçues, nés que nous étions et élevés dans l'ambiance de gens qui, tous, avaient pensé et vécu de même.

Face à une situation amoindrie, d'abord, puis de plus en plus difficile, notre première réaction fut de faire front, avec courage, de vaincre et de témoigner ainsi de nos qualités personnelles de courage, d'énergie, d'endurance, d'intelligence, de persévérance.

Ce fut d'abord le sacrifice des éléments de confort et d'élégance dont il nous fut donné de mesurer ainsi la vanité; puis celui des loisirs et de l'indépendance. Nous avions renvoyé tous les serviteurs et nous faisions tout par nous-mêmes, qu'il s'agisse des travaux de l'exploitation ou du ménage.

Le temps et la saison nous commandaient impérieusement. Il fallait aller à l'essentiel, parer au plus pressé, délaisser beaucoup de choses auxquelles cependant nous tenions. Bêcher ou faire la lessive sont un dur travail, mais plus dur pour qui porte en soi le goût de l'étude ou l'appel de l'art : il nous avait fallu renoncer à ces longues après-midi où nous aimions aller peindre ensemble. Certains travaux plus sales répugnent peut-être moins à qui les a toujours faits et l'on a plus de mal à renoncer à la toilette lorsqu'on a brillé dans le monde.

Cependant nous tenions. Tendus dans l'effort et bien accordés ensemble, nous nous sentions soutenus par l'ambiance particulière d'une bataille décisive à gagner coûte que coûte, par l'ambition de rétablir la situation, d'y parvenir par nos propres moyens et de forcer ainsi l'estime et l'admiration de ceux qui, hier encore, nous jalousaient en raison de notre fortune et de notre naissance et qui, aujourd'hui, nous le voyions bien, nous jugeaient incapables de nous en tirer.

Cela nous fut refusé.

Sans doute avions-nous présumé de nos forces. Sans doute l'orgueil nous avait-il perdus. Si nous avions eu davantage conscience de nos incapacités, peut-être aurions-nous écouté davantage les conseils qui nous étaient prodigués et accepté les mains qui se tendaient vers nous. Notre fierté y avait répugné.

Mais n'est-ce rien que d'être amené, par les échecs successifs, à ce dépouillement intérieur, de se débarrasser de son propre per-

sonnage, de découvrir ses propres incapacités, ses limites, d'apprendre qu'on a besoin des autres ; que la pauvreté nous permet de les enrichir de toute la bienveillance qu'ils nous témoigneront, de toute l'aide qu'ils nous apporteront, de tout le bien qu'ils n'auraient pas eu l'occasion de faire si nous n'eussions point été là ?

C'est encore être attaché à une fausse valeur que tenir tellement à sa réputation lorsqu'on sait comme jugent les hommes : la pauvreté est une occasion de s'en apercevoir, et que leur considération va bien moins aux services qu'on a pu rendre qu'à ceux qu'on attend de qui possède l'argent. Tel qui nous flattait auparavant nous méprisait maintenant.

Une lecture fortuite vint alors nous éclairer, que nous considérâmes comme une grâce de Notre-Dame. C'était une méditation sur cette étincelante race du roi David dont elle était issue, la race qui aboutit, en quelques générations, à cette humble petite paysanne obscure, ignorée de tous sauf de Dieu dans sa pauvre masure du hameau perdu de Nazareth, passée sur terre sans que nul ne prît garde à elle, et qui pourtant surpasse tous ceux qui avaient illustré le nom de ses pères.

Que penser alors de nous-mêmes ? Dans quelles vaines luttes, en vue de quelles pauvres reconquêtes allions-nous ainsi gaspiller nos forces, ces forces que Dieu nous a données pour autre chose sans doute ?

Certes, nous n'avions pas le droit de renoncer à l'effort, puisqu'il était la tâche indiquée par Dieu. Mais il importait peu qu'il fût ou non couronné de succès matériel. La question n'était plus là.

Le plan surnaturel, dont nous avions, certes, toujours eu le souci, mais qui nous paraissait facilement si totalement séparé de la réalité de notre existence, voici que les humbles réalités quotidiennes de cette existence même nous y ramenaient.

Découverte de l'esprit de pauvreté.

Cependant le train de nos affaires allait, comme on dit, de mal en pis. Les difficultés s'accumulaient, devenaient inextricables.

Nous avions cru devoir nous fixer à Paris où nous connûmes toutes les complications possibles de situation, de logement, la vie instable, la privation de tout ce qui est généralement tenu pour nécessaire. Mais où passe l'exacte limite du superflu et du nécessaire? Un quignon de pain, dîner de misère à nos yeux, quel festin n'eût-ce pas été à Dachau? Ce verre d'eau eut suffi, peut-être, pour sauver Laperrine mourant de soif au désert. Une écuelle de bouillie et quelques dattes suffisaient bien à Foucauld.

Vie au jour le jour, où tout projet s'avère utopie, où le moindre imprévu (un malaise, un accroc ou seulement une grosse tache à un vêtement) prend une allure de catastrophe. État trop connu, trop souvent décrit pour que nous y insistions ici. Mais nous connaissions maintenant la réalité de la misère, et nous ne sous-estimions pas cette expérience. Il ne nous semblait pas qu'elle nous diminuât, mais qu'elle nous grandît au contraire, et qu'elle nous imposât le devoir d'aider ceux que désormais nous comprenions mieux, ceux qui n'ont jamais connu autre chose que cette misère.

Plus, peut-être, que sur le plan matériel, avons-nous souffert sur un autre plan, plus subtil, plus douloureux, où nous étions plus vulnérable : la rupture nous fut très dure avec une existence de plein air, active et libre, en prise directe avec la vie de la nature dont, au rythme des saisons, des changements de temps, des poussées et des torpeurs alternées de la végétation, le grand souffle nous avait toujours paru si intimement lié à notre vie. L'immense ville, désert grouillant d'artificiel, où rien n'apparaît à l'horizon qui ne soit fabriqué, déformé, falsifié, où la pierre elle-même se cache le plus souvent sous le stuc ou les enduits, où les arbres souffreteux et malingres ne semblent désirer que mourir, où les fleurs des jardins n'ont pas de parfum. Pire qu'un exil : une prison.

La rupture avec nos amis nous avait été également pénible. La plupart étaient demeurés fortunés. Dans notre situation, les fréquenter eût été, bien souvent et sans le vouloir, les solliciter. La réserve était préférable.

Vraiment Dieu nous dépouillait.

Il fallait bien qu'il le fît car nous étions incapables de procéder

par nous-mêmes à ce dépouillement nécessaire. Nous n'avions pas compris l'esprit de pauvreté.

Nous savions pourtant bien que ce n'est pas le dénuement en tant que tel qu'a béatifié le Seigneur, mais une attitude personnelle, une volonté intérieure de détachement et d'indifférence à l'égard des valeurs de ce monde : non seulement de l'argent, mais de toutes les valeurs de ce monde. Or, si nous n'avions jamais eu le culte de l'argent, jamais connu la soif d'amasser, nous étions attachés à d'autres biens et il nous était douloureux d'en être privés : l'intensité même de la souffrance que nous ressentions, si refoulée qu'elle pût être, cette meurtrissure intérieure était bien révélatrice de notre état de non indifférence à l'égard de toute une catégorie de biens terrestres qui nous avaient été ôtés.

La cupidité du siècle n'est pas nécessairement liée à la possession effective de quoi que ce soit. Si l'homme tient naturellement à ce qu'il possède, il n'est pas moins porté à désirer ardemment ce qui lui manque. Son désir se fera d'autant plus violent que la privation lui sera plus sensible, plus douloureuse.

Nous éprouvions alors le besoin latent d'aller au fond des choses. Par delà le matériel quotidien où nous nous agitions en vain, tournant en cercle comme des rats dans une nasse, il fallait bousculer hardiment ces réalités sordides, atteindre un autre domaine, celui des réalités essentielles. Nous sentions très bien que, là seulement, nous trouverions les éléments d'une vue d'ensemble et d'une orientation positive, l'unité de mesure dont nous avions besoin pour définir correctement, raisonner, résoudre enfin ces problèmes de nature et d'importance si différentes que nous posait quotidiennement l'existence.

La conscience de cette nécessité prenait possession de nous-mêmes peu à peu ; non point comme une vue de notre esprit, mais comme une exigence vitale qui s'imposait, qui nous dominait, qui existait indépendamment de l'idée que nous pouvions nous en faire : travail silencieux et profond qui, sous les heurts et les cahots de la vie, s'accomplissait lentement dans les parties obscures de nous-mêmes, comparable à ce long cheminement des racines qui précède de loin, dans la germination de certaines graines, le jaillissement du bourgeon.

Il fallait, avant tout, faire sauter le verrou de cette souffrance intérieure, desséchante et paralysante, qui bloquait tout. Il ne fallait plus consentir à la tristesse parce que ce consentement était l'indice d'une attache à ces biens dont la perte occasionnait la tristesse. Supporter en baissant la tête, ce n'est pas l'esprit de pauvreté. Il est dans la joie parfaite en face de la misère même : il fallait à tout prix conquérir la joie.

Découverte de Dieu.

A ce point de nos réflexions les hasards des nombreux changements de domicile que nous imposait la pauvreté nous mirent au contact d'une communauté chrétienne très active et vivante où nous avons trouvé d'immenses secours spirituels, en particulier dans les prônes du dimanche.

Ce nous fut l'occasion de faire le point de la situation où nous nous trouvions.

Sur le plan temporel, tout avait échoué pour nous : les décisions les plus raisonnables en apparence nous conduisaient à des impasses ; nous ne réussissions rien ; les circonstances les plus imprévisibles survenaient à point nommé pour contrecarrer nos efforts et les rendre vains. Il en résultait pour nous une sorte d'état anxieux, une peur irraisonnée qui nous paralysait. Nous finissions par nous durcir, en face d'un destin intraitable et d'une malchance incorrigible au point que nous nous fermions en face de ceux-là même qui auraient voulu nous aider.

Il fallait avant tout, même pour atteindre un résultat sur le seul plan temporel, que le calme et la confiance se rétablissent en nous, que nous ne nous sentions plus abandonnés, vaincus d'avance. Il aurait fallu que nous nous sentions forts, que nous soyons convaincus que finalement tout tournerait bien, s'orienterait à notre mieux et à celui de nos enfants : alors nous aurions été de l'avant, nous aurions eu du courage pour marcher dans le tunnel jusqu'à la lumière puisque nous aurions été assurés qu'il y avait une sortie et que la lumière existait.

C'est cette certitude que nous apporta encore la foi.

Il y a pour l'homme raisonnable une certitude inéluctable :

c'est que rien n'arrive dans ce monde sans l'ordre de Dieu ou sa permission. C'est une pensée que l'Évangile du Christ a encore soulignée en montrant Dieu préoccupé du sort même des oiseaux qui pourtant ne se vendent pas cher : *A combien plus forte raison le Père prendra-t-il soin de vous, hommes de peu de foi?*

C'est que l'Évangile nous révèle du Père autre chose : qu'il est infiniment bon, que son amour pour nous est sans mesure, qu'il s'intéresse aux moindres détails de notre vie, au nombre même de nos cheveux, qu'il sait tout ce dont nous avons besoin, qu'il ne faut nous inquiéter ni de ce que nous mangerons, ni de ce que nous boirons, ni de ce dont nous nous vêtirons, car celui qui nous a donné la vie est capable de nous fournir la nourriture et il peut donner le vêtement à ceux qu'il a dotés d'un corps. Il ne lui est pas plus difficile de nous nourrir que de nourrir les oiseaux, comme il le fait, ou, comme encore il le fait, de nous vêtir comme il vêt les fleurs des champs. C'est une confiance absolue que nous prêche l'Évangile. Notre rôle n'est pas de réussir notre vie, mais de travailler à la réussir en comptant sur Dieu pour la réussite elle-même. Il s'agit de chercher le règne de Dieu et la sainteté — qui implique bien entendu l'accomplissement de la tâche quotidienne — et le reste, c'est-à-dire le succès, nous sera donné par surcroît.

Ainsi le succès n'est pas de notre ressort, bien qu'il soit assuré à qui fait confiance à Dieu. Nous travaillerons, nous multiplierons les efforts, nous bataillerons, comme disait Jeanne d'Arc, mais c'est Dieu qui donnera la victoire. Il ne peut pas ne pas la donner à qui s'abandonne à lui et lui fait confiance. Quelle magnifique certitude, et combien plus assurée que celle que nous aurions pu trouver dans nos propres pouvoirs, nos propres qualités, nos succès même qui eussent toujours été exposés à des lendemains douloureux et à des écroulements! Oui, pourvu que nous fassions notre devoir, Dieu donnera le succès même si les moyens humains sont déficients. Où trouver meilleur encouragement à l'effort que dans cette victoire assurée?

Il est vrai que les apparences ne sont pas toujours de victoire et qu'en attendant il faut porter la croix. Les épreuves qui s'accumulent semblent donner un démenti à cette assurance de la foi.

Mais c'est, sans doute, parce qu'il ne faut pas juger définitivement ce qui n'est point achevé : c'est sur l'ensemble qu'on juge une symphonie et non sur quelques notes isolées. Nous ne pouvons avoir, ici-bas, une exacte vue des choses, si du moins nous ne cherchons pas à réussir notre seule installation terrestre mais l'ensemble de notre vie. Et, dans l'impossibilité où nous sommes de porter un jugement qui soit sûr, la sagesse n'est-elle pas de faire fond sur les éléments de jugement que nous possédons comme assurés, la puissance de Dieu qui est au service de son amour pour nous? Dieu veille : nous pouvons être tranquilles. Nous ne sommes plus abandonnés.

Pas davantage nous ne sommes des vaincus. Il est possible que les apparences soient contre nous, comme elles étaient contre le Christ lorsqu'il portait sa croix. Cependant cette heure du chemin de la croix était celle de son triomphe : c'était la marche à la victoire. Toutes les apparences n'y font rien et nous savons que c'est la vérité. Ainsi ce n'est point parce que la croix pèse sur nos épaules que, pour autant, nous sommes des vaincus. Au contraire, c'est la garantie de la victoire. Quelle confiance ne doit pas nous donner cette assurance d'être vainqueurs...

Et s'il est vrai que cette victoire définitive, cette réussite totale de notre vie doive s'acheter par un échec total ici-bas, quelle importance cela peut-il avoir pour nous maintenant que nous avons compris le mot de Jésus : *Cherchez des trésors que ni la rouille ni les mites puissent attaquer?*

Dès lors, dans la mesure où nous connaissons davantage Dieu comme un père qui nous aime, qui veille sans cesse sur nous, à qui rien de nous n'échappe, dans cette mesure nous nous sentons protégés, nous sentons que les épreuves même vont dans le sens de notre bien et nous sortons de l'anxiété.

Découverte du vrai sens de la prière.

Notre prière s'en trouve transformée.

Jusqu'ici nous demandions souvent des grâces d'ordre temporel. Nous les demandions avec une absolue confiance et nous

nous étonnions de ne point obtenir : pourquoi Dieu nous refusait-il ce poste qui eût assuré notre vie, ce logis dont nous avions besoin ? Nous comprenions bien qu'il fallait accepter sa décision ; nous savions nous y résigner comme à celle du Maître. Elle ne nous en déconcertait pas moins. Ayant demandé avec sincérité et confiance, nous ne comprenions plus, nous avions de plus en plus de peine devant des insuccès multipliés, à garder cette confiance filiale et simple.

Mais avions-nous cette confiance ? Les *Semences de contemplation,* du P. Thomas Merton, nous apportèrent alors la lumière comme si le Seigneur avait mis ce livre à point nommé sur notre route, à l'heure précisément où nous avions besoin de sa lumière. Nous comprîmes que Dieu crée chacun d'entre nous avec sa vocation propre, qu'il a son plan sur chacune de nos vies, que notre réussite est dans l'accomplissement de ce plan, que nous la verrons dans sa vraie lumière alors seulement que nous la verrons comme Dieu la voit dans son dessein.

C'est donc une seule et même grâce que Dieu nous accorde en exauçant nos prières dans la mesure où nous demandons ce qui tend à ses vues sur nous et en repoussant ce qui nous en écarterait. La vraie confiance est de tout demander simplement dans cette unique vue et c'est à celle-là qu'est promis le succès. C'est ainsi que l'explique l'apôtre saint Jean : *Nous avons en Dieu cette assurance que, si nous demandons quelque chose de conforme à sa volonté, il nous exauce. Et, sachant qu'il nous exauce en tout ce que nous lui demandons, nous savons que nous obtenons tout ce que nous lui avons demandé.*

Revenant sur une longue série d'échecs matériels, nous devions reconnaître d'abord, dans ces insuccès, la part de nos erreurs, de nos insuffisances, de nos défauts, de nos imprudences et ne pas attribuer à Dieu le résultat de nos propres fautes. Il fallait, comme dit encore saint Jean, accepter de *nous reconnaître pécheurs* pour que le Seigneur accepte de nous sauver de nous-mêmes.

Il fallait aussi voir ces échecs dans la lumière où Dieu les voit et deviner, sous les apparences d'événements accablants, des grâces dont l'éminence nous apparaît déjà ou nous apparaîtra peu à peu. Ce sont autant de signaux bloqués qui nous empê-

chent d'avancer et nous piaffons devant le retard que cela nous impose; mais ils ne sont bloqués que pour nous empêcher de courir à la catastrophe.

Nous aimerions y voir plus clair, sans doute. Mais ne faut-il pas reconnaître la délicatesse de Dieu qui nous admet à la joie de prouver notre amour par cette recherche et de donner par là une valeur à notre vie? N'est-ce pas beau de devoir se construire soi-même dans l'effort selon une épure qui nous demeurera toujours mystérieuse dans son ensemble mais dont les points et les cotes nous sont donnés au fur et à mesure que nous en avons besoin pour l'avancement de notre travail? Et, si nous voyions d'avance tout le plan d'ensemble, ne nous découragerions-nous pas en contemplant l'immensité de la tâche à réaliser?

Alors notre prière s'élève : les réalités temporelles n'y sont pas étrangères et nous sommes de ceux qui pensent le Père assez proche d'eux pour ne pas s'imaginer qu'il soit froissé de nos demandes sur ce plan. Jésus ne s'est pas froissé que sa mère lui demandât du vin pour les époux de Cana, ni le Père de ce que Jésus sollicitait la résurrection de Lazare. Oui, nous nous adressons encore au Père dans nos difficultés de tous les jours.

Mais au lieu de le faire avec cette involontaire réticence que mettait en nous le souvenir des insuccès passés, c'est avec la totale confiance qu'y installe la conviction raisonnée qu'il n'y a point eu d'insuccès, que le Père nous a toujours entendus, que notre prière n'a pas été vaine, qu'il nous a toujours donné, quoi que nous demandions, ce qui était le meilleur pour nous. Il nous a entendus plus profondément que nous ne pensions : par delà nos paroles, qui sollicitaient peut-être un avantage temporel auquel nous attachions de l'importance, il a entendu notre cœur qui demandait, surtout, que notre vie fût pleinement réussie.

Il ne s'agit plus pour nous, dès lors, d'une simple résignation à la volonté toute puissante, mais d'une joie et d'un épanouissement dans la certitude que cette volonté s'accomplit toujours et qu'elle est pour nous une volonté d'amour. Lorsque Dieu fait autrement que nous avons demandé, nous sommes pleinement heureux parce que nous sommes d'autant plus assurés que c'est notre bien qu'il fait.

Notre prière est aussi une prière de gratitude.

Nous n'avons plus, comme autrefois, à remercier le Seigneur de biens périssables qui ne sont plus entre nos mains. Mais comment ne le remercierions-nous pas des richesses par lesquelles il les a si avantageusement remplacés, ces découvertes que la pauvreté nous a permises ?

Et puis, n'est-ce point un privilège de n'être pas, comme le riche, un peu à l'abri de la main de Dieu, de ne pouvoir pas s'en tirer seul, de devoir sans cesse compter sur lui ? C'est vrai que c'est lui qui nourrit toujours tous les hommes : mais celui qui possède risque de l'oublier et de croire peu à peu que c'est l'argent qui le nourrit ; de là vient qu'il en accepte l'esclavage. Le pauvre, au contraire, sait bien et touche du doigt tous les jours qu'il est entre les mains de la Providence : et c'est bien bon d'avoir ainsi l'occasion de se sentir aimé et protégé.

La pauvreté est encore une richesse parce qu'elle est une invite à l'effort. Il ne peut être question, pour le pauvre, de s'installer dans une vie de paresse ; il doit travailler, il faut qu'il fasse quelque chose de sa vie. Il ne risque guère de la perdre. La vie du riche peut être inutile à l'humanité. Celle du pauvre sera difficilement sans aucun sens parce qu'il devra, coûte que coûte, lui en donner un.

Sur le plan social, elle nous rapproche aussi des autres et nous aide à les comprendre. Il faut avoir été pauvre soi-même pour comprendre toute la misère du pauvre, pour en découvrir certains aspects que sa pudeur cache instinctivement, pour les deviner. On peut blesser par une large aumône, on peut aider parfois sans bourse délier. C'est le cœur qui compte et rien ne dessèche le cœur comme l'argent.

Et puis, combien de choses il reste à donner lorsqu'on est pauvre ! On n'a peut-être pas d'argent, mais quel bien l'on peut faire par une visite, par un mot, par un sourire, par un peu de patience pour écouter les doléances d'autrui, par un conseil opportun !

Conclusion.

Au carrefour de ces innombrables routes qui sillonnent le monde et où nous marchons péniblement, une revue est un peu

comme l'une de ces bonnes auberges où l'on s'asseoit volontiers autour d'une table d'hôte et où l'on met en commun ses impressions et ses expériences.

Les incidents de voyage ne sont pas les mêmes, ni les péripéties de la journée, ni les dangers côtoyés, ni les peines surmontées. Mais de tous ces récits se dégagent parfois des enseignements qui les dépassent eux-mêmes et qui ont une valeur plus large, voire universelle.

Ainsi notre route n'est pas celle de tous. Vous ne marchez pas tous avec nous. Mais la façon dont nous nous en sommes tirés en face de tel obstacle bien précis, au milieu de la forêt obscure et touffue, ou dans le dédale des chemins souvent semblables et interminables, peut-être y pourrez-vous trouver quelque enseignement qui vous aide.

Nul n'est moins qualifié que nous pour vous donner une leçon, puisque nous avons échoué. Aussi n'est-ce point une leçon que nous prétendons apporter. C'est plutôt un secours fraternel à qui peine et souffre et échoue comme nous. A ceux-là nous voulons dire que Dieu leur a préparé la joie.

Quelles que soient les apparences, ils la trouveront s'ils le cherchent lui-même, car elle est en lui et c'est lui qui en est la source.

LES ALIBIS DE L'ORAISON

— Moi, disait ce jeune prêtre, je ne fais plus oraison. Ma messe et mon bréviaire me suffisent. Et je ne conçois pas mon ministère comme une déperdition de forces, ainsi qu'on nous le faisait entendre autrefois, mais bien au contraire comme un grand moyen de mieux connaître le Christ et de vivre avec lui.

— Fort bien. Mais je ne vois pas en quoi cela diminue l'urgence où vous êtes de faire oraison. Si vous voulez que votre apostolat soit fécond, ne devez-vous pas du moins au Christ, qui vous a envoyé, de prier?

— Je ne manque pas de le faire lorsque j'en ai besoin, lorsque je me rends compte que je n'obtiendrai rien sans le Christ... et c'est fréquent. Mais, quant à ce que l'on appelle « oraison », je crois que l'étude m'apporte plus de lumière et de zèle pour l'action. Lorsque j'entends certaines religieuses parler de l'oraison, il me semble que celle-ci consiste en de délicieux mouvements intérieurs que l'âme éprouve dans le silence et dans lesquels elle prend plaisir à se délecter. Je suis étranger à ce genre d'exercice.

— Il est vrai que l'oraison peut connaître des malfaçons et même des contrefaçons. C'est une tentation spéciale de la femme parce qu'elle aime « aimer » et trouve une grande satisfaction à l'amour qu'elle éprouve en elle-même pour quelqu'un, que de se satisfaire subtilement de cet amour qui vit en elle et lui fait tant de bien, d'en rechercher toujours inconsciemment la douceur, et de confondre quelquefois ces suites de l'amour avec l'amour lui-même... Mais en fin de compte, quel danger y a-t-il à cela? S'il

y a quelque subtile recherche de soi, ou quelque tentation de ce genre au début de la vie spirituelle, y a-t-il d'autres moyens d'en guérir l'âme que de la convier à persévérer dans la prière? L'amour, quel qu'il soit, ne tend-il pas à déposséder de plus en plus celui qui aime au profit de l'aimé? Et que dire de l'amour de Dieu qui ne s'exerce essentiellement que dans la foi et ne peut donner longtemps de satisfaction sensible?

Il me semble, cher Père, que vous vous donnez beaucoup d'alibis pour ne pas faire oraison. Et puis, vous êtes victime d'une confusion. On ne fait pas oraison pour avoir de nouvelles lumières ou pour avoir plus de zèle dans le ministère, encore que cela ne soit pas exclus, ni même pour prier au sens où cela signifie demander une faveur, ou une grâce. On fait oraison pour rencontrer le Seigneur, dans le silence du monde et de l'âme. De là vient que l'oraison est irremplaçable.

L'étude peut bien vous aider à comprendre cette proposition : Jésus est Dieu, ou cette autre : Le Christ a souffert. Le croyant en mal d'intelligence n'a jamais fini d'élaborer, pour lui-même ou pour la parole qu'il doit aux autres, le contenu de sa foi. Mais dès qu'il veut faire oraison, son monologue intérieur s'arrête .. ou tend à s'arrêter .. et le croyant entre en dialogue avec Dieu. Il ne parle plus à la troisième personne : « Jésus est Dieu », mais à la deuxième : « Toi, Jésus, mon Dieu ». Lisez les prières des saints, lisez celle de sœur Elisabeth de la Trinité à la Sainte Trinité, celle de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans le dernier chapitre de son Histoire *et voyez comme il est beau, le dialogue de l'âme et de Dieu! Nous pourrions d'ailleurs citer toutes les « oraisons », que ce soient celles du missel, ou de la Bible, ou des saints, et même les hymnes.* Te Deum laudamus, *chantons-nous à Dieu : Toi, Dieu, nous te louons! L'âme qui prie, au sens cette fois-ci où prier signifie adorer, venir à la rencontre de Dieu, s'approcher de lui, s'en remettre à lui, l'âme qui prie, dis-je, ne cherche plus à remuer des idées, elle n'est plus devant un livre ou un papier, ou devant un discours à faire, elle est devant Quelqu'un. Tout est là. Rien ne remplace cette rencontre, quels que soient son motif et sa manière, car on peut venir à Dieu pour crier au secours et pleurer de souffrance devant lui, ou pour briser son cœur lorsqu'il a péché et lui demander pardon, ou pour lui rendre*

grâces dans la joie, ou pour être là simplement avec lui, rechercher sa présence et reconnaître son Amour. Le croyant ne voit pas Dieu, mais il le touche dans la foi et si pauvre que soit ce contact, rien n'est plus utile pour lui que cet effort qu'il fait et renouvelle sans cesse de s'approcher de lui et se saisir de lui, c'est-à-dire en même temps de se laisser saisir par lui en se dessaisissant de lui-même. Ici, toute science perd en partie ses droits. Dans ce toucher de la foi, la petite croyante illettrée peut avoir plus d'expérience et de « science » que le plus grand théologien. Bien qu'à vrai dire je pense que le théologien ne saurait être grand, même en son domaine, s'il n'avait ce sens de Dieu que donne un contact personnel et secret avec lui.

Appelez donc, cher Père, l'oraison comme vous voudrez. Mais reconnaissez qu'il vous est indispensable de prendre du temps pour rencontrer Dieu. Vous pouvez étudier tous les « sujets » possibles, prêcher sur tous les thèmes de la théologie, il manquera toujours à votre liste un sujet qui est le sujet de tous les « sujets », dont vous ne pouvez rien dire de façon vivante tant que vous ne l'avez pas rencontré et avec qui la rencontre est ineffable. Vous pouvez dire tout le bien qu'on peut dire de lui. Quand vous l'aurez dit, il vous manquera, si vous ne l'avez « rencontré », de goûter vous-même ce bien qui est lui-même, de vous saisir de lui dans la foi et de vous emplir de lui les yeux, les oreilles et, je puis bien dire puisqu'un sacrement m'y invite, la bouche de votre esprit.

Ne méprisez pas les livres, ni ceux des prédicateurs, ni ceux des théologiens qui vous ont précédé, mais venez aussi à lui. Vous-même. La grâce de Dieu vous y invite.

APOSTOLUS.

SALVE REGINA

Le 1er novembre 1950, en la fête de la Toussaint, devant une foule bien assortie à celle dont parlait la liturgie du jour : *multitude que nul ne pouvait dénombrer, de toutes nations, de toutes races, de tous peuples et de toutes langues* [1], Pie XII définissait le dogme de l'Assomption. La date choisie était riche d'enseignements. Elle rappelait, s'il en était besoin, à ceux qui voient dans le culte catholique envers Marie une sorte d'idolâtrie, que la Mère de Dieu est exaltée non comme une divinité de surcroît, mais comme la première parmi les saints : celle en qui la Rédemption du Christ a réalisé sa plus parfaite efficacité, le triomphe le plus achevé sur le péché et sur la mort.

C'est aussi en la fête de la Toussaint qu'a eu lieu cette année — devant une foule toute semblable à celle d'il y a quatre ans — une des cérémonies les plus significatives de l'année mariale [2] qui commémore le centenaire de la définition de l'Immaculée Conception : Pie XII proclamait la fête de la royauté de Marie et, laissant place à la liturgie solennelle du jour, il exprimait l'hommage de l'Église, non par la célébration de la nouvelle messe [3], mais en couronnant d'un nouveau diadème l'image de la Vierge *Salus Populi Romani*.

Qu'on ne cherche pas ici un reportage de cette cérémonie : c'est le domaine des journalistes et des quotidiens. Plutôt qu'une actualité attardée, les lecteurs de *La Vie Spirituelle* attendent quelques orientations sur le sens de cette cérémonie : sur ce qui demeure une fois les

1. Apoc., 7, 9. Épître de la messe de la Toussaint.

2. « Una solennità particolarmente significativa dell'anno mariano », Discours de S. S. Pie XII le 1er novembre, *Os. Rom.*, 2-3 novembre 1954, p. 1a. Pour les *abréviations* employées, voir note 4.

3. A l'heure où nous écrivons, le texte de cette messe n'a pas encore été publié.

lumières de Saint-Pierre éteintes et la foule dispersée : l'Encyclique *Ad Cœli Reginam* et le discours prononcé par S. S. Pie XII le 1er novembre [4].

Ces documents, on n'en trouvera pas ici un « Commentaire ». Une paraphrase n'en pourrait que rabaisser la doctrine ou diminuer la clarté. Cet article veut être une simple introduction à leur lecture. Après avoir écarté des interprétations fâcheuses, il conduira au seuil des documents pontificaux en situant la vérité qui s'y trouve proclamée.

★

Dépistons d'abord des confusions qui risquent de faire carrière en un temps où l'actualité religieuse suscite un intérêt souvent si peu éclairé.

Ceux qui s'empressent de chercher dans les Actes de l'Église « l'intention politique » ont été d'emblée attirés par le mot « royauté » — surtout dans les pays où la forme du régime est en question. Dans son discours du 1er novembre, Pie XII a prévenu toute méprise :

> La royauté de Marie ne doit pas être conçue par analogie avec les réalités de la vie politique moderne. Sans doute ne peut-on se représenter les merveilles du ciel qu'à travers les expressions bien imparfaites du langage humain; mais cela ne signifie pas que, pour honorer Marie, on doive adhérer à une forme déterminée de gouvernement ou à une structure politique particulière. La royauté de Marie est une *réalité ultraterrestre* [5].

S'agirait-il d'une définition dogmatique relative à cette réalité spirituelle ? Les analogies extérieures entre la cérémonie du 1er novembre 1950 et celle du 1er novembre 1954 ont pu le suggérer à des esprits superficiels. Pie XII coupe court à cette confusion dès le début de l'Encyclique :

> Nous n'entendons pas proposer par là au peuple chrétien une nouvelle vérité à croire, car le titre même et les arguments qui justifient la dignité

4. Nous citerons ci-dessous, avec simple référence à l'*Osservatore Romano* (*Os. Rom.*) :

1) L'Encyclique *Ad Cœli Reginam* du 11 octobre 1954; *Os. Rom.*, 24 ottobre 1954, pp. 1 et 2.

2) L'allocution et la prière prononcées par le pape durant la cérémonie du 1er novembre; *Os. Rom.*, 2-3 novembre 1954, pp. 1-2. Pour plus de précision, nous faisons suivre le numéro de la page d'une lettre (*a*, *b*, *c*) désignant la colonne.

5. *Os. Rom.*, 2-3 novembre 1954, p. 1*b*.

royale de Marie ont déjà de tout temps été abondamment formulés et se trouvent dans les documents anciens de l'Église et dans les livres liturgiques. Nous désirons seulement les rappeler [6]...

Non seulement la royauté de Marie n'est pas un nouveau dogme, mais elle n'est que relativement une nouveauté dans la liturgie qui, depuis une si haute antiquité, proclame cette royauté. En exposant les sources de cette doctrine, l'Encyclique attache aux témoignages de la *Lex orandi* une place de premier plan [7]. Il y a plus. Comme la fête du Christ-Roi était une réplique moderne de l'Épiphanie, la fête qui célébrera la Vierge-Reine est une reprise de l'Assomption. Dans les deux cas, le rapport entre la fête ancienne et la fête nouvelle est analogue. L'objet de la première est plus ample et plus concret : la royauté s'y manifeste à l'intérieur d'un fait : d'une part, l'adoration du Christ-Roi [8] par les mages [9], d'autre part, le « couronnement de Marie », c'est-à-dire la glorification parfaite impliquée par son Assomption. Analogue est le rapport entre l'antique célébration du jeudi saint qui rappelle le fait de l'institution de l'Eucharistie, et la fête plus récente du Saint-Sacrement axée sur la présence réelle. En tous ces cas, la fête moderne explicite dans l'objet plus large de la fête ancienne une *vérité doctrinale*.

Faire de tels rappels l'objet d'une célébration nouvelle, n'est-ce pas surcharger le calendrier liturgique, déjà si rempli que l'on songe par ailleurs à y apporter des allègements ? Le pape s'est préoccupé de cette difficulté. La nouvelle fête vient en recouvrir une autre. Le 12 janvier 1921, à la demande du cardinal Mercier et de l'Épiscopat belge,

6. *Os. Rom.*, 24 ottobre 1954, p. 1*b*.

7. *Os. Rom.*, 24 ottobre 1954, p. 1, *d*, *e*. Cet exposé des témoignages liturgiques constitue une section particulière de l'Encyclique (§ 11) à la suite des témoignages patristiques (§ 1, p. 1, *b*, *c*, *d*).

8. Mt., 2, 2 : *Où est le roi des juifs ?* Le titre de roi est souvent donné au Christ dans l'Écriture, de sa naissance (texte cité ci-dessus) à sa mort (Mt., 29, 37) et à son triomphe céleste (Apoc., 1, 5; 15, 3; 17, 14, 18; 19, 16; cf. 21, 24). Il se l'attribue dans la scène du jugement dernier (25, 34 et 40 : ... *alors, le roi dira...*), et dans son entrevue avec Pilate (Jn, 18, 33-37; cf. 18, 39, et 19, 12, 14 et 15).

9. L'Écriture ne nous dit pas si ces mages qui firent au Christ-Roi des cadeaux royaux (2, 11) étaient eux-mêmes des « rois » de cette terre. C'est le rapprochement avec le Ps. 72 (Vulgate, 71), 10-11 : *Les rois d'Arabie et de Saba offriront des présents. Tous les rois se prosterneront devant lui*, qui a suggéré cette idée. Matthieu, qui développe tout le récit de l'enfance en fonction des prophéties de l'Ancien Testament, semble avoir songé à ce rapprochement si largement exploité par la liturgie.

Benoît XV avait accordé à tous les diocèses ou ordres qui en feraient la demande, la fête de Marie Médiatrice qui fut fixée au 31 mai [10]. La fête de la royauté fixée à la même date apparaît à cet égard comme une généralisation et un ressourcement de la fête très répandue de la médiation mariale. Sous un titre à la fois plus ancien en tradition, et plus facile à bien entendre, l'objet de la célébration est équivalent.

Ici, certains soulèveront une dernière question. Comme le titre de Marie Médiatrice semble faire échec à la formule de saint Paul : *Unus mediator* (1 Tim., 2, 5), la proclamation de la royauté de Marie ne vient-elle pas faire concurrence à la royauté du Christ ? L'Encyclique prévient encore cette difficulté :

> *Seul Jésus-Christ* — Dieu et homme — *est Roi au sens propre et absolu du mot...* Marie ne l'est que de manière limitée, et analogique. C'est comme mère et associée du Christ qu'elle *participe* à sa royauté [11]...

Bref, comme la « médiation » de Marie est médiation dans le Christ, ainsi sa royauté est royauté dans le Christ. Comme sa médiation ne soustrait rien à l'universelle médiation du Christ, sa royauté ne détourne rien de l'absolue royauté du « seul Roi » : elle est la plus parfaite participation qui en soit communiquée à une créature.

★

Nous voici au cœur de la vérité doctrinale rappelée par S. S. Pie XII. L'objet de ces pages étant non de *remplacer*, mais de *préparer* la lecture de l'Encyclique *Ad Cœli Reginam*, il nous reste à rappeler les notions de base que celle-ci suppose connues; à conduire par une sorte de plan incliné à l'idée centrale qu'elle développe.

Pour bien saisir — par delà tout enlisement politique ainsi que Pie XII nous y invite — ce qu'est la *Royauté chrétienne* dont il est ici question, il nous faut faire une rapide incursion à travers la Bible.

Dès la première page, nous trouvons l'affirmation de base. Lors de sa création, l'homme est établi roi de l'Univers :

> Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image selon notre ressemblance et *qu'il domine sur* les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux domestiques et sur toute la terre, et sur les reptiles qui

10. Il serait prématuré de préciser ce qu'il en adviendra de la fête de la médiation. Sans doute, ici comme ailleurs, la conduite du Saint-Siège sera-t-elle très nuancée et tiendra-t-elle compte des désirs et coutumes particuliers.

11. *Os. Rom.*, 24 ottobre, p. 1*f*.

rampent sur la terre. » Et Dieu créa l'homme à son image; il le créa à l'image de Dieu : il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit et il leur dit : « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre. Qu'elle vous soit soumise; et *dominez* sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre » (Gen., 1, 26-29).

A quoi tient cette royauté de l'homme? A ce qu'il est la première des créatures terrestres? Peut-être. Mais bien davantage à ce qu'il est l'*image de Dieu* (Gen., 1, 26 et 27). Car à ce titre il participe à la dignité spirituelle du Créateur, à l'Intelligence par laquelle le Tout-Puissant gouverne le monde. C'est à ce titre que la terre est remise entre ses mains. Le second récit de la création illustre cette vérité par une mise en scène évocatrice. Yahweh fait *venir vers l'homme* tous les animaux et celui-ci, tel le maître d'un domaine, manifeste son autorité en leur imposant un nom (Gen., 2, 19-20).

On sait la suite : le péché, en blessant dans l'homme l'image de Dieu, découronna sa royauté et introduisit le désordre dans le royaume. Cependant, Dieu n'abandonnait pas l'humanité. L'Ancien Testament annonce progressivement la restitution de la royauté première. Mais un paradoxe sous-tend cette promesse. Le roi futur — le roi universel — apparaît tantôt comme *Yahweh lui-même* (Nb., 23, 21; Dt., 33, 5; Is., 6, 1-12; Mich., 2, 13; Soph., 3, 15) tantôt comme un *homme* : le descendant de David (2 Sam., 8, 6-19). S'agissait-il d'une nouvelle théocratie? S'agissait-il d'une restitution de cette royauté humaine où Samuel avait vu précisément un attentat contre le Règne de Dieu seul (1 Sam., 8, 6-20)? La solution demeurait mystérieuse, que certains textes laissaient cependant présager : ceux où la Sagesse, hypostase divine — la royale Sagesse (Prov., 8, 15, cf. Eccl., 24, 5) — vient habiter parmi les hommes (Eccl., 24, 8; cf. Jn, 1, 14), et ceux où le Messie, Fils de David accède à des proportions divines [12].

Ici comme ailleurs, les paradoxes de l'Ancien Testament se résolvent dans la plénitude du Christ. En lui, les deux lignes de textes se vérifient au sens le plus plein et le plus obvie. Il est à la fois Yahweh-roi, et Messie davidique, Fils de Marie et Fils du Très-Haut (Lc, 1, 32; cf. 1, 36) : à la fois homme comme le premier Adam, mais aussi, mais d'abord, personnellement Dieu, *Verbe par qui tout a été fait* (Jn, 1, 3). Ici encore, selon le langage de la liturgie, la Réforme est plus admirable que la Fondation [13] : A la royauté tout humaine du premier

12. Is., 9, 5-6; Ps. 2; Ps. 45 (Vulgate, 44), 7, 72 (Vulgate, 71) et 110 (Vulgate, 109).

13. « Deus qui humanae substantiae dignitatem *mirabiliter condidisti* et *mirabilius reformasti* » (2e prière de l'Offertoire).

homme fait place la divine royauté du Fils de Dieu. C'est pourquoi la prédication du Christ est prédication du *Royaume* [14].

Dans ce Royaume, il importe de le souligner, nous ne sommes pas seulement les sujets. Le Christ, roi intérieur à l'humanité, vient non pour dominer, mais pour servir [15], non pour asservir comme les potentats de la terre, mais pour restituer l'humanité dans sa royauté première. Il fonde un Royaume où nous sommes appelés à régner avec lui. La liturgie de la Toussaint va jusqu'à dire que le Christ est la « couronne des saints [16] », et la formule de couronnement employée par Pie XII le 1er novembre dernier s'achevait par cette demande adressée à Marie :

> Qu'avec ton assistance, nous méritions d'être couronnés par ton Fils Jésus-Christ [17].

Le paradoxe de ce Royaume se résumerait donc en cette formule : *un seul* est Roi et *tous* sont rois. Un seul est Roi, absolument et par lui-même : le Christ. Mais tous les chrétiens participent à sa royauté, par le don gratuit qu'il leur en fait. Cette dignité royale demeure obscure et contrariée sur cette terre — comme le fut celle du Christ aux mains liées (Jn, 18, 12) lorsqu'il déclarait à Pilate : *Tu le dis, je suis roi* (18, 37) ou bien dans la scène de dérision où les soldats couvraient de crachats le Sauveur couronné d'épines en lui disant : « Salut, roi des juifs » (Jn, 19, 1-4; cf. Mc, 15, 16-18). Toutefois, cette royauté a déjà ici-bas un commencement de réalisation. Saint François d'Assise offre une merveilleuse image de la royauté adamique restituée. Mais ce règne spirituel n'aura sa perfection qu'au ciel : lorsque nous régnerons avec le Christ, toutes ombres dissipées. Telle est la raison pour laquelle les textes eschatologiques de l'Écriture sont ceux où notre association à la royauté du Christ est affirmée de la façon la plus éclatante [18].

14. Mt., 3, 2, 4, 17, 23; 5, 3, 10, 19, 20; 6, 10, 33; 7, 21; 8, 11-12; 9, 35 (l'Évangile du Royaume); 10, 7; 11, 11-12; 12, 26-28; 13, 11-52 (les paraboles du Royaume), 16, 19 (saint Pierre reçoit les clés du Royaume), 18, 3,4, 23; 19, 12, 14, 23, 24, etc. Le concept de royauté popularisé par l'Ancien Testament est le cadre même de l'enseignement du Christ.

15. Jn, 13, 12-16, à rapprocher de Lc, 12, 37 : la touchante parabole du maître qui, au rebours des maîtres de la terre, prend le tablier et sert les serviteurs qui ont attendu son retour de voyage.

16. « Adorons le Roi des rois... car il est la couronne de tous les saints » (Invitatoire de Matines).

17. *Os. Rom.*, 2-3 novembre, p. 2*b*.

18. 2 Tim., 2, 12 : *Si nous persévérons* (ou : si nous supportons nos épreu-

Comment se situe Marie à l'intérieur de ce royaume? Ici comme ailleurs, elle a une place à part. Comme la nôtre, sa royauté n'est que participation à celle du Christ. Mais elle y participe hors pair avec nous, en sorte qu'elle n'est pas simplement notre sœur en royauté, mais notre Reine. Et c'est à ce point que s'attache l'Encyclique *Ad Cœli Reginam*. Pie XII y dégage non ce que Marie a de commun avec les autres chrétiens, mais ce qui fait d'elle la souveraine « des anges et des... saints »[19].

★

Cette royauté se développe par étapes.

Marie a, dès le premier instant, une primauté qui l'élève au-dessus des autres créatures. En l'Immaculée Conception, l'image de Dieu se réalise sans souillure ni défiguration aucune : la royauté de la première Ève est pleinement restituée. Et déjà elle est « comblée d'une telle abondance de grâce qu'elle surpasse.. tous les anges... et tous les saints »[20].

Mais ce n'est qu'un prélude. La royauté de Marie prend sa pleine dimension lorsque, par son libre consentement, elle donne naissance au descendant royal promis à David et dont le règne éternel défie les vicissitudes du temps :

> Elle est reine, celle qui engendra ce Fils qui, au moment même où il fut conçu, était en vertu de l'union hypostatique... roi en son humanité même et Seigneur de toutes choses[21].

En cette deuxième phase, la royauté de Marie est une participation à la royauté de naissance de l'Homme-Dieu. Mais elle participera aussi à sa royauté de conquête; car le Sauveur a voulu conquérir son royaume au prix du sang et de la souffrance et associer les hommes à son œuvre. Marie y est associée la première, hors pair avec les autres, elle qui fut appelée à partager les souffrances de son Fils crucifié :

> Marie ne doit pas être appelée reine à cause de la seule maternité di-

ves) *nous régnerons avec lui*. Rom., 5, 17. Apoc., 1, 6; 5, 10; 20, 4, 6; 22, 5. I Pt., 2, 5 et 9 (reprenant la promesse d'Ex., 19, 6) concerne la phase terrestre de la royauté des chrétiens.

19. *Os. Rom.*, 2-3 novembre 1954, p. 1*f*.

20. *Os. Rom.*, 24 ottobre 1954, p. 2*a*.

21. *Os. Rom.*, 24 ottobre 1954, p. 1*e*. Tel est, dit encore l'Encyclique, « l'argument *principal* sur lequel se fonde la royauté de Marie » (*ibid.*).

vine, mais aussi à cause du rôle de premier plan qu'elle eut de par la volonté de Dieu dans l'œuvre de notre salut [22]...

Enfin cette royauté se dévoile et s'achève — comme la nôtre s'achèvera — dans le couronnement de la gloire céleste [23].

Telles sont les affirmations de base de l'Encyclique *Ad Cœli Reginam*. Elles se développent avec ampleur en trois vagues successives : ressourcement traditionnel, développement doctrinal, application pratique. Puissent ces quelques réflexions aider à la lire et à en vivre les conséquences : le service de ce Royaume où Marie règne avec le Christ.

R. Laurentin.

22. *Os. Rom.*, 24 ottobre 1954, p. 1*e, f*.
23. Cf. *Os. Rom.*, 24 ottobre 1954, p. 1*a*.

A TRAVERS LES REVUES

LA BIBLE ET MARIE

BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE (septembre-novembre 1954) publie un ensemble d'articles sur la Sainte Vierge dans la Bible et chez les Pères.

Les textes des évangiles sur la Vierge sont peu nombreux. Dom Charlier en donne les raisons et dégage de ces textes toute leur portée, qui est grande. Le R. P. Bouyer élargit encore l'enseignement de ces textes en montrant que :

> les quelques grands textes où Marie apparaît nommément doivent être replacés dans l'ensemble de la Bible où la lecture traditionnelle qu'en fait l'Église les éclaire et les illumine par quelques grands thèmes sous-jacents à toute l'Écriture. Dans ce rapprochement, on peut dire que ces thèmes, en retour, découvrent seulement à propos de Marie leur sens et leur portée ultime. Sans prétendre être exhaustifs, nous voudrions ici dégager trois de ces thèmes qui nous paraissent d'une exceptionnelle importance pour élucider le développement de la théologie mariale. Il s'agit des thèmes de la Seconde Ève, de l'Épouse du Seigneur et de la Sagesse personnifiée.

Le P. Bouyer complète cette étude en suggérant le climat religieux où Marie a vécu : celui du judaïsme post-exilique, dernière étape préparatoire à la venue du Sauveur.

> Le judaïsme postérieur à l'exil est traversé par un courant spirituel de plus en plus puissant, qui détache peu à peu de la terre l'espérance d'Israël et donne à la piété de la loi des résonances mystiques encore étrangement méconnues de trop de chrétiens. On a bien commencé, depuis le début du siècle, à remarquer l'importance des écrits apocalyptiques pour une juste appréciation du milieu juif où le christianisme devait apparaître. Mais il a fallu les découvertes toutes récentes de la mer Morte, la résurrection sous nos yeux de ses communautés religieuses, suspendues dans l'attente eschatologique qui les avait arrachées à la vie courante, pour qu'on commence à soupçonner l'immense portée historique de tels facteurs.
>
> A dire vrai, comme Antonin

Causse l'avait déjà pressenti, le judaïsme pré-chrétien, en attendant la nouvelle Jérusalem comme une Jérusalem céleste, avait découvert un nouvel univers religieux, où ce n'est plus le riche, mais le pauvre qui est béni de Dieu, où le serviteur en qui Dieu se complaît est le rejeté des hommes, où c'est Lazare qui est assis au banquet messianique, cependant que les riches sont laissés à la porte.

Dans ce judaïsme des Esséniens, des anciens Ebionites, des fidèles du Maître de Justice, et de bien d'autres que nous ignorons, les figures du vieillard Siméon, de la prophétesse Anne et de tous ceux qui attendaient la consolation d'Israël, suivant le mot de saint Luc (2, 25), n'ont plus rien d'étrange. Dans ce milieu, la sainteté d'un ascétisme abrupt du Baptiste, et la sainteté, toute de consécration discrète et silencieuse de la Vierge elle-même, si surnaturelles qu'elles soient l'une et l'autre, redeviennent pour nous ce qu'elles sont : non de monstrueuses exceptions, mais la fleur de la piété d'Israël.

Il conclut :

Replacée dans ce contexte, la Vierge de Nazareth, entre la piété d'Isaïe, toute de foi et d'obéissance, et la piété des Béatitudes, toute de joie et de renoncement, peut chanter son *Magnificat* sans plus nous surprendre. Au milieu de tant de Psaumes des *Anawim*, des pauvres et des humiliés volontaires, dont tout l'espoir est en la seule grâce de Dieu, il se distingue seulement par une note d'une clarté singulière, annonciatrice de celui-là même qui dira enfin décidément *Bienheureux les pauvres, malheureux les riches*, car c'est à ces pauvres que le Royaume divin se révélera appartenir, une fois qu'il sera là en sa Personne.

LA MORT D'UN RELIGIEUX

La Lettre de Ligugé (novembre-décembre 1954) publie des « Souvenirs » sur le Rme P. Dom Pierre Basset, mort le 26 décembre 1953 avec la simplicité et la grandeur qui avaient marqué toute sa vie.

Alors que, déjà malade, il était question de lui envoyer la « Croix de sainte Radegonde » (croix de métal que la sainte utilisait comme instrument de pénitence et à laquelle on attribue de nos jours de nombreuses grâces de guérison), il confiait à l'un de ses religieux :

Pourvu qu'on ne m'envoie pas la croix de sainte Radegonde. La relique de la Vraie Croix, oui, j'en serais très, très heureux, parce que recevoir cette relique, c'est demander la grâce de mieux participer au mystère de la mort et de la résurrection du Christ. Mais la croix de sainte Radegonde, cela ne peut avoir qu'un sens : cela revient à demander un miracle. Nous qui nous sommes entièrement consacrés à Dieu, qui lui appartenons, lorsqu'il nous envoie une épreuve, nous n'avons pas à le prier de l'écarter de nous, mais de nous accorder la grâce de bien accepter sa volonté.

La religion, ce n'est pas de croire en Dieu comme en un moyen — une recette parmi les autres, un dernier traitement à essayer quand les autres ont échoué — une ultime

chance de nous tirer d'affaire. On se raccroche à l'espoir d'un miracle lorsque tout semble perdu ! L'attitude vraiment religieuse, celle qui doit être la nôtre devant Dieu, c'est d'abord une entière soumission à sa volonté, à ses desseins sur nous.

Nous avons de la chance d'avoir reçu une formation religieuse vraie, qui nous permet de reconnaître tout de suite l'attitude qu'il faut prendre.

Il dit encore (c'était là comme un examen de conscience de toute sa vie) :

Il faut aimer la vérité. La vérité, ce n'est pas une chose que l'on puisse accaparer, qui puisse être le bien de quelques-uns. S'imaginer que l'on possède la vérité, que l'on peut juger et condamner ceux qui pensent autrement que nous !

La vérité nous dépasse. La vérité n'est pas une chose, c'est une réalité vivante, c'est une personne : elle nous est donnée dans le Christ dont le mystère est la révélation de cette unique vérité qui contient toutes les autres : Dieu est amour. Nous vivons dans cette vérité, et elle nous dépasse infiniment.

Ce mystère du Christ, je l'ai aimé, je l'ai prêché. Et, certainement, en le prêchant, j'ai appris à l'aimer toujours davantage. Je n'en ai pas assez vécu, mais j'en ai nourri mon esprit, et je sens maintenant quel bienfait c'est pour moi. J'ai reçu une grande grâce : celle de toujours rechercher ce qu'il y a de plus essentiel dans la religion. Toutes ces pensées dont je me suis nourri l'esprit me servent et me sont un soutien dans les circonstances où je suis, cela montre qu'elles expriment vraiment quelque chose d'essentiel, de vrai et de solide.

Je dois cela à la liturgie : c'est elle qui m'a aidé à garder ainsi le contact avec le mystère du Christ (*dimanche 2 août*).

C'est un grande grâce d'avoir reçu une spiritualité vraie, telle que nos sentiments les plus intimes, les plus personnels ne trouvent pas de meilleure expression que les formules de la prière commune de l'Église; que ce soient elles qui nous viennent spontanément aux lèvres.

Dom Basset avait souvent confié à ses amis combien l'impressionnait l'impossibilité de rien imaginer de la vie future, le sentiment d'aller vers l'inconnu. Cette inquiétude avait alors disparu :

Ce qui m'attend, je n'en sais rien, je ne puis rien m'en représenter. Je sais seulement que c'est le Christ qui vient à moi — avec sa mère. Je vais vers le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui je suis aussi son enfant. Il m'attend. Dieu nous invite à entrer dans son amour, à avoir part à la vie d'amour de la Sainte Trinité ! Quel mystère !... Et pourtant ce mystère n'est pas pour nous tout à fait inconnu : nous en avons déjà vu quelque chose, puisque le Christ s'est fait l'Emmanuel, notre Emmanuel, Dieu avec nous, présent au milieu de nous (*5 décembre*).

Un autre jour, dans une demi-conscience, il répétait avec insistance : Surtout, faites-moi bien faire la volonté du bon Dieu, d'abord, avant tout. Prenez garde avec vos piqûres (les piqûres calmantes), n'en faites pas trop. Je ne veux rien soustraire à la volonté de Dieu. Je ne veux pas m'évader, enlever quelque chose à ce que Dieu veut de moi (*lundi 21 décembre*). *Et, reprenant peu à peu conscience :* Puisque je garde ma tête, je veux bien faire jusqu'au bout tout ce que le bon Dieu veut de moi.

Le biographe qui, nous l'espérons, nous donnera bientôt « une vie » plus complète de cet admirable religieux, conclut ainsi ses souvenirs :

Le samedi 26, c'est en pleine conscience qu'il put suivre toute la messe, répondant aux prières. A la fin du Pater, *il répéta trois ou quatre fois :* « Sed libera nos a malo »; *après avoir reçu la sainte Hostie, il dit* « Merci » *au prêtre qui venait de le communier, et il trouva encore la force de se signer à la bénédiction. Rien ne faisait prévoir que les choses allaient se précipiter; il semble pourtant en avoir eu le pressentiment. Vers le début de la matinée, il confia à son infirmier :* « Quelque chose me dit que la Sainte Vierge nous fera cette grâce de venir me chercher aujourd'hui. » *C'est vers deux heures de l'après-midi que, soudain, le cœur commença à fléchir. Dès qu'il vit que c'était la fin, il demanda lui-même une dernière absolution, puis, comme on lui rappelait une conversation des jours précédents sur la confiance, témoignage suprême de l'amour, qui nous touche le plus de la part de ceux que nous aimons et qu'on l'invitait à faire de sa mort un acte de confiance en se remettant simplement entre les mains du Père, il acquiesça avec ferveur. Pendant les prières des agonisants, que récitaient ses moines réunis autour de lui, il serra la main qui tenait la sienne lorsque furent invoqués les noms de saint Paul et de saint Jean, les deux hérauts de ce mystère du Christ qu'il avait tant aimé, qui avait été toute sa vie. Il demanda la croix qu'il baisa en répétant son invocation habituelle :* « O Crux ave, spes unica. » *Deux ou trois fois on l'entendit murmurer :* Jésus, ayez pitié de moi, Marie, ayez pitié de moi, *et il s'éteignit doucement.*

PAUVRETÉ ET SÉCURITÉ

Sous ce titre, le R. P. Virton, S.J., dans LA RELIGIEUSE D'ACTION HOSPITALIÈRE ET SOCIALE (octobre 1954) expose la gêne provoquée chez certains par l'article publié dans *La Vie Spirituelle* d'août-septembre dernier sur les Dominicaines gardes-malades de Bourg.

Comme nos lecteurs s'en souviennent, ces religieuses refusent les remboursements accordés aux infirmières par la Sécurité Sociale. Le P. Virton, tout en admirant cette fidélité à la pauvreté évangélique et tout en soulignant que l'auteur de cet article admet expressément que l'acceptation de ces remboursements puisse se justifier chez d'autres religieuses, s'inquiète à bon droit des difficultés soulevées par cette attitude :

Qu'une petite Congrégation (l'annuaire Lethielleux de 1949 lui attribue soixante-deux professes) puisse rendre un témoignage de pauvreté intégrale, c'est-à-dire en la circonstance, recourt à l'aumône, c'est possible lorsqu'elle se trouve implantée dans un milieu non uniformément pauvre, soignant alternativement des pauvres et des riches, et par son attitude même devant l'argent, faisant com-

prendre aux seconds qu'ils doivent venir en aide aux premiers. Notre-Seigneur a vivement loué l'obole de la veuve : les Dominicaines de Bourg nous indiquent que cette obole existe encore au XXe siècle. Mais Notre-Seigneur n'a pas dit que l'obole de la veuve suffisait à construire et entretenir le Temple. Dès lors un gros problème se trouverait posé par une congrégation qui voudrait vivre la pauvreté absolue en milieu strictement pauvre, dans tel quartier et telle paroisse de nos grandes villes, et refuserait la Sécurité Sociale : à moins de Sœurs quêteuses rayonnant, parfois très loin, à la recherche de ressources financières, elle se devrait de rappeler sans cesse que le service des malades est gratuit, mais que l'aumône est nécessaire et elle entendrait peut-être aussi cette réflexion : « Mais enfin, mes Sœurs, pourquoi n'acceptez-vous pas les remboursements de la Sécurité Sociale, ces remboursements pour lesquels on retient 6 % de nos salaires et pour lesquels le patron verse 10 %, qui ne sont pas toujours, il s'en faut, retenus sur ses ressources personnelles ? Est-il absolument nécessaire de nous obliger à payer deux fois, une première à titre « para-fiscal », une seconde à titre de « don gratuit », mais « nécessaire » ? Et à plus d'un, dans l'hypothèse où nous nous plaçons, dans l'hypothèse de travail en milieu homogène et pauvre, je ne sais si le témoignage de pauvreté l'emporterait sur l'impatience d'une approximation coûteuse.

C'est pourquoi bien des congrégations religieuses, parmi les plus importantes ,celles qui rayonnent dans les milieux les plus divers, ont dû, parfois bien à contre-cœur, pousser le souci d'adaptation jusqu'à accepter cette *technique de financement* (nous insistons sur le mot) que constitue la Sécurité Sociale. L'ayant primitivement acceptée par le moyen de conventions de tiers-payant qui leur permettaient de recevoir un remboursement partiel et en même temps de rendre service à des malades dispensés du fait de faire l'avance des fonds, elles ont encore eu généralement plus de mal d'accepter le paiement du ticket-modérateur. Mais l'Assemblée des cardinaux et archevêques leur a recommandé instamment de pousser l'adaptation jusque-là et d'éviter ainsi jusqu'à l'apparence de « concurrence déloyale » qu'auraient pu leur opposer, de bonne foi, les infirmiers et autres auxiliaires médicaux laïques travaillant professionnellement de la même façon qu'elles.

Ces difficultés sont réelles. Leur importance varie avec les circonstances locales, l'effectif de la congrégation et sa spiritualité. C'est pourquoi il y a place pour plusieurs solutions non seulement légitimes, mais fidèles à l'idéal évangélique. Nous connaissons, par exemple, une grande congrégation de gardes-malades des pauvres à domicile qui, tout en acceptant les remboursements de la Sécurité Sociale, en verse le montant à la caisse de secours de la mairie. Ces religieuses évitent ainsi le reproche de « marché noir du travail » et demeurent dans l'insécurité de la pauvreté évangélique.

D'autres congrégations acceptent et conservent ces remboursements. Elles font bien ainsi, pour autant cependant qu'elles demeurent effectivement et publiquement détachées de ces ressources légales.

A. P.

LES LIVRES

UNITÉ ET MISSION

Paul Couturier : Apôtre de l'Unité chrétienne. Témoignages présentés par le P. Villain. Éd. Vitte, Paris, 1954; 208 pp.; 480 fr.

Le 27 mars 1953 mourait à Lyon l'abbé Couturier. Son nom n'était pas connu des grandes foules et, cependant, à sa messe d'enterrement se pressaient des chrétiens appartenant à plusieurs nations étrangères et à bien des confessions chrétiennes séparées de Rome. Le cardinal Gerlier, rompant la tradition du diocèse de Lyon, ne put s'empêcher de prendre la parole pour rappeler brièvement son œuvre.

Cet abbé modeste, de santé délicate, qui vivait assez retiré dans un petit appartement de Lyon, avait consacré sa vie à la « Réunion des chrétiens ». C'est lui qui avait introduit dans les pays catholiques la Semaine pour l'Unité et en avait fait, comme le rappelle le pasteur Rosendal, la « Semaine de l'universelle Prière ». Lui-même était un « homme de prière » et entendait que le mouvement œcuménique fut d'abord un « mouvement de prière ». Il ne méprisait certes pas le travail des théologiens et aimait consulter à l'occasion les plus qualifiés d'entre eux. Il refusait avec horreur la seule idée que la réunion pût se faire au détriment de la vérité ou même sur la base d'un accord équivoque. Il voulait que les positions fussent claires de part et d'autre, mais il ne désespérait pas que Dieu réunît un jour les frères séparés, « au temps et de la manière qu'il lui plaira », selon sa formule préférée.

Il ne servirait à rien de dissimuler que le mouvement œcuménique se trouve pour le moment dans une passe difficile et que l'avenir reste obscur. Peut-être avons-nous trop discuté et pas assez prié. Peut-être avons-nous trop cru en des moyens humains et pas assez compté sur Dieu ? Les témoignages réunis dans ce petit livre, qu'il aurait été facile de multiplier et qui proviennent d'horizons divers, témoignent à leur manière du rayonnement étrange de ce modeste prêtre, sans moyens humains, qui avait consacré sa vie au service de l'Unité et ne comptait pour la réaliser que sur la puissance de la prière et du don de soi.

F. Refoulé.

Evanston Dokumente, Berichte und Reden auf der Weltkirchenkonferenz in Evanston. Luther Verlag, Witten-Ruhr, 1954; 358 pp.

Dans la mesure où nous sommes vraiment « catholiques », nous ne pouvons pas ne pas nous intéresser aux efforts que font nos frères séparés vers l'Unité. C'est pourquoi les travaux de la Conférence œcuménique qui s'est tenue à Evanston du 15 au 31 août a suscité tant d'intérêt parmi nous. On connaît le thème principal de cette conférence : « Le Christ, Espérance du monde. » La revue *Istina* (n° 2, 1954), il y a quelques mois, en avait publié le rapport de base. Les correspondants de presse nous ont fait savoir aussi l'espèce de conflit qui opposa lors du congrès les divers théologiens, les uns mettant l'accent sur l'aspect eschatologique de l'espérance, les autres sur l'aspect présent (cf. *Vers l'Unité chrétienne*, n° 65-66, juillet-octobre 1954). Nous avions hâte d'avoir le texte même des rapports et des conférences publiques. Or, avec une rapidité absolument remarquable (qui atteste l'importance que l'on attache au mouvement œcuménique en Allemagne), les éditions Luther viennent de nous en donner la traduction allemande. Cet ouvrage comprend trois cent cinquante pages serrées. Nous ne pouvons songer à les analyser, mais nous sommes heureux de les signaler à tous ceux qui veulent s'informer exactement du mouvement œcuménique et de l'esprit qui l'anime.

F. Refoulé.

Pasteur W. A. VISSERT'HOOFT : *Le Mouvement œcuménique et la question raciale*. U.N.E.S.C.O., Paris, 1954; 70 pp.

En pensant à la brochure dans laquelle le P. Congar exposait le point de vue de l'Église catholique sur la question raciale, le secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises nous fait connaître celui des communautés chrétiennes qui font partie de cet organisme. Une première partie, d'ordre historique, rappelle quelques positions prises aux États-Unis, dans l'Union Sud-Africaine et face au racisme national-socialiste. Une seconde partie, théorique plutôt que doctrinale, tant les fondements doctrinaux sont différents, donne quelques principes sur lesquels l'unité devrait se faire entre tous les chrétiens pour une action commune.

S. L. GREENSLADE : *Church and State from Constantine to Theodosius*. S. C. M. Press Ltd., London, 1954; 94 pp.; 7 s.

Le problème des relations entre l'Église et l'État ne cesse de faire couler beaucoup d'encre. Le professeur Greenslade, déjà connu par son intéressante étude sur le schisme dans la primitive Église, a, après bien d'autres, notamment le P. Stratmann (dont il ne semble pas connaître les ouvrages), voulu étudier les solutions apportées à ce problème par les Pères, de Constantin à Théodose. Trois chapitres examinent successivement les trois réponses données par les Pères : celle du césaro-papisme (ou plus justement de la théocratie byzantine), dont Eusèbe en particulier fut le promoteur, la théorie dualiste qui prédomina en Occident, enfin celle de la supériorité de l'Église sur l'État, solution d'Ambroise. Nous ne pouvons songer à présenter ici chacune de ces solutions, mais deux conclusions se dégagent, nous semble-t-il, de la brève esquisse du professeur Greenslade : tout d'abord, chacune de ces solutions demeure contingente, élaborée au gré des événements, les théories les suivent et changent avec eux. Les mêmes Pères, ainsi Athanase, ont tenu des théories diverses au cours du temps. Toutefois tous les Pères ont senti qu'il y a une certaine indépendance de l'Église qu'il n'est jamais permis de sacrifier. Il ressort en second lieu qu'aucune solution dans la pratique n'est tout à fait satisfaisante; et il

en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. La bonne volonté et même la sainteté de tous les hommes politiques et gens d'église ne suffiraient pas à résoudre de façon satisfaisante tous les conflits inévitables.

F. Refoulé.

Gaston ZANANIRI : *Histoire de l'Église byzantine.* Nouvelles Éditions latines, Paris, 1954; 316 pp.

Les chrétiens d'Occident commencent à soupçonner l'importance et la signification des Églises orientales pour une juste connaissance de la « catholicité » du christianisme. Mais les ouvrages qui leur permettraient de satisfaire leur curiosité sont encore presque inexistants en France. C'est dire la reconnaissance que nous avons à un auteur qui s'offre pour nous introduire dans l'histoire millénaire et complexe de l'Église de la Cité impériale, la Nouvelle Rome de Constantin, dont l'influence s'étendit bientôt à tout l'Orient chrétien resté fidèle à la foi orthodoxe et rayonna sur la plus grande partie du monde slave. L'auteur appartient lui-même au patriarcat catholique-melkite d'Alexandrie; l'histoire qu'il nous raconte est un trésor de famille. On comprend qu'il s'attarde à nous présenter les grands Docteurs et les maîtres spirituels dont la pensée nourrit jusqu'à nos jours les Églises orientales. Tout son livre d'ailleurs est riche de citations qui permettent un contact direct avec les sources. Il ne prétend être qu'un introducteur et un vulgarisateur; dans l'état actuel de la documentation, on ne lui reprochera pas la disproportion de ses chapitres. Mais pourquoi avoir été si sobre de références? Un tel ouvrage exigeait un index et une carte; les fautes d'impression sont nombreuses. Défauts extérieurs qui n'enlèvent rien à l'intérêt d'un ouvrage qu'on lit avec plaisance en apprenant beaucoup. Puisse-t-il inviter à une connaissance plus approfondie.

I.-H. Dalmais.

B. H. WARMINGON : *The North African Provinces, from Diocletian to the Vandal Conquest,* Cambridge University Press, London, 1954. 124 pp.; 12 s. 6. d. net.

La monographie de B. H. Warmington mérite de retenir l'attention non seulement des historiens, mais aussi des patrologues. L'auteur, après une étude extrêmement fouillée de l'organisation militaire et civile de l'Afrique du Nord, de la défense des frontières, du développement des cités, etc., s'attache à déterminer les causes du schisme donatiste. Nous avions présenté l'an dernier l'ouvrage de Frend qui, reprenant une idée de Martroye, ramenait le donatisme à un mouvement nationaliste dirigé à la fois contre l'occupation romaine et la civilisation latine. Warmington met en cause cette explication. Certes, le donatisme a des causes sociales que l'auteur cherche à préciser, et son succès, en Numidie notamment, s'explique par la rencontre de facteurs sociaux, mais il n'a pas eu un caractère nationaliste, et les meneurs non seulement possédaient une culture latine souvent de premier ordre, mais restaient attachés à cette civilisation. Sans doute, cette thèse suscitera-t-elle dans un proche avenir d'autres travaux. Nous retiendrons en tous cas que tous les auteurs s'accordent pour voir dans la situation sociale de l'Afrique du Nord au III^e^ siècle la cause principale du schisme. Peut-être cette histoire peut-elle nous être un avertissement et une leçon !

F. Refoulé.

Reinhold SEEBERG : *Lehrbuch der Dogmen-Geschichte* (t. I : *Die Anfänge des Dogmas im nachapostolischen und altkatholischen Zeitalter,* x-675 pp.; t. II : *Die Dogmenbildung in der Alten Kirche,* xii-606 pp.), Basel, 4^e^ éd., 1953. Benno Schwabe und Co. Verlag.

La réédition (photomécanique) du *Lehrbuch* de Seeberg représente une

sorte d'événement. Sans doute cet ouvrage est déjà ancien (l'édition reproduite est de 1923), donc partiellement dépassé, et protestant. Mais les deux *Histoires des dogmes* de Harnack et de Seeberg n'ont pas encore été remplacées. Bien peu d'auteurs, en effet, peuvent se flatter de posséder l'érudition qu'exige une telle entreprise. L'*Histoire* de Harnack, plus célèbre et plus vaste, est aussi plus brillante. Mais celle de Seeberg a l'avantage de plus de pondération; elle est pour nous, catholiques, plus « sûre ». C'est pourquoi, en attendant un ouvrage catholique équivalent, nous n'hésitons pas à le recommander. Moyennant certaines précautions, et notamment en tenant compte des corrections des Patrologies d'Altaner et de Quasten, ce *Lehrbuch* pourra rendre de grands services à tous ceux, nombreux aujourd'hui, qui désirent approfondir l'histoire de la spiritualité des premiers siècles.

F. Refoulé.

Walter BREDENDIEK : *Christliche Sozialreformer des 19. Jahrhunderts.* Koehler und Ameland, Leipzig, 1935; 442 pp.

Les ouvrages religieux publiés en Allemagne de l'Est sont si rares qu'il est normal que nous leur prêtions une attention particulière. Le sujet de Bredendiek, du reste, mérite celle-ci par lui-même. Il traite de six réformateurs sociaux allemands du XIX^e^ siècle, deux catholiques, Franz von Baader et Wilhem Emmanuel von Ketteler, et quatre luthériens, Victor Aimé Huber, Johann Hinrich Wicher, Rudolf Toft et Friedriech Naumann. Leur action sociale n'avait certes pas la forme d'un mouvement organisé; ils n'en exercèrent pas moins une grande influence sur leurs contemporains, tant dans le domaine pratique que pour la théorie. Von Baader, Huber et Toft se signalèrent surtout par leurs écrits; Wicher, Ketteler et Naumann surtout par leur activité sociale. Ketteler, l' « évêque social », prit une série de mesures pour venir en aide à la classe ouvrière et la soulager. Parmi les luthériens, la Mission intérieure, fondée en 1848 par Wicher, joua aussi un rôle considérable.

Le christianisme de ce livre se trouve toutefois profondément marqué par des conceptions toutes proches du marxisme. Aussi ne sommes-nous pas étonnés si tout le livre culmine avec le « cas » de Naumann. Celui-ci appartint d'abord à la Mission intérieure, puis chercha un contact direct avec les ouvriers socialistes, se trouva vite alors en conflit avec les autorités religieuses et fut déposé de ses fonctions sacerdotales. Finalement, en 1896, il fonda son propre parti « Nationalsoziale Verein ». Il est clair que toute la sympathie de l'auteur va à Naumann. Du reste, tant dans sa préface que dans sa conclusion, et un peu partout dans le livre, il se fait le porte-parole de conceptions proprement marxistes. Certes il reconnaît que le mouvement social chrétien commença avant même le manifeste communiste, mais il remarque amèrement que les vingt premières années, ce mouvement ne trouva pas d'écho dans les cercles ecclésiastiques et que, somme toute, il n'eut guère d'efficacité. Les chrétiens ne comprirent pas leur temps. « Les buts de la classe ouvrière étaient bien différents de ceux des chrétiens sociaux » (428). L'auteur conclut enfin que cette histoire montre qu'une vie réellement en accord avec les principes de la morale chrétienne s'avère impossible dans un système qui repose sur l'exploitation et l'oppression de l'homme par l'homme. Les chrétiens doivent d'abord écarter le système... (430).

Nous avons tenu à rendre compte assez longuement de ce livre. A la fois par l'histoire qu'il retrace et par le « témoignage » qu'il constitue à lui seul, il est peut-être susceptible d'éclairer notre propre situation et de nous mettre en garde contre cer-

taines déviations tant doctrinales que pratiques, qui aujourd'hui nous menacent.

F. Refoulé.

Karl Rahner : *L'Église a-t-elle encore sa chance ?* Coll. « Contestations ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 76 pp.; 180 fr.

Écrite pour soutenir le courage des prêtres allemands, cette plaquette, élégamment traduite par le P. Duployé, sera bienfaisante pour le clergé français.

L'auteur invite d'abord son lecteur à se placer délibérément sur le terrain solide de la foi, « à bâtir sur la seule parole de Dieu, plus réelle que toutes les « réalités » qui nous effraient ». Il rappelle que si le retour du Christ est certain, nous n'en savons ni le jour ni l'heure : d'où l'ambivalence essentielle des faits qui nous tourmentent. Ce que nous prenons pour une catastrophe n'est sans doute qu'une transition.

Pour rendre saisissante cette conclusion, l'auteur fait lui-même appel à des considérations sociologiques dont il avait à juste titre souligné le relativisme dans ses premiers chapitres.

La religion de l'avenir devra être, dit-il, 1° transcendante — ouvrant à l'homme ce qui est au delà de ce monde; 2° réaliste — capable de rendre compte des mystères les plus sombres de la vie; 3° historique — prenant son origine au commencement des choses : « L'homme qui parle l'espéranto ne voudra pas de l'espéranto d'une religion fabriquée. » Si donc il doit y avoir une religion de l'avenir, c'est le christianisme. Il n'empêche que le printemps de l'Église n'est pas pour demain : vraisemblablement, notre vie durant, nous resterons sur la défensive. Mais l'offensive de demain dépend de la manière dont nous aurons tenu la défensive aujourd'hui ; que ce soit avec une foi inconditionnelle, une charité désintéressée jusqu'au sacrifice. Alors, aucune raison d'être défaitiste.

Redoutant sans doute d'alourdir une plaquette séduisante par son caractère alerte, l'auteur n'a donné à certaines difficultés réelles qu'une réponse un peu rapide, et l'on ne peut que souhaiter de lui un ouvrage qui les traiterait avec plus de développement.

Th. Suavet.

Early Fathers from the Philokalia, selected and translated from the Russian texte Dobrotolubiye, by E. Kadloubovsky and G. E. H. Palmer. Faber and Faber Limited, London, 1954; 422 pp.

Ceux qui ont lu les naïfs et émouvants *Récits sincères d'un pèlerin à son père spirituel* ont entendu parler bien des fois de la *Philocalie,* que ce paysan russe considérait avec tant de vénération. La *Philocalie* n'est autre qu'une anthologie des écrivains spirituels grecs antérieurs au XVIII[e] siècle, d'environ trois mille pages. Elle est l'œuvre commune du métropolitain Macaire de Corinthe (1731-1806) et Nicodème l'Hagiorite (1748-1809). Elle fut traduite sous le nom de *Dobrotolubiye* en slavon (1793), puis en russe (1877). Elle fut lue avec avidité et bien des fois rééditée. Elle a formé des générations de moines byzantins et russes.

La présente traduction, faite à partir du russe, se limite aux écrits de la période allant du III[e] au VII[e] siècle et comprend des extraits de saint Antoine le Grand, saint Marc l'Ascète, Evagrius, l'abbé Dorothée, saint Nil, saint Isaac le Syrien et Maxime le Confesseur. Les traducteurs ont ajouté de courts extraits de Grégoire Palamas et des auteurs de la *Philocalie* sur la *prière du cœur.*

Une telle anthologie ne s'analyse pas, mais nous en conseillons volontiers la lecture. Rien ne saurait mieux nous introduire à la spiritualité des Pères grecs. Notons, du reste, que tous ces auteurs (à l'exception de

Grégoire Palamas) sont antérieurs au schisme et font partie de la tradition de l'Église catholique.

F. Refoulé.

Die Zwölfapostellehre, Eine urchristliche Gemeindeordnung, Aus dem Griechischen übertragen eingeleitet und erklärt von L. A. Winterswyl, 2e ed. Verlag Herder, Freiburg, 1954; 80 pp.; 2.80 DM.

CYRILL VON JERUSALEM : *Eiweihung in die Mysterien des Christentums,* Aus dem Griechischen übertragen und eingeleitet von L. A. Winterswyl, 2e ed. Verlag Herder, Freiburg, 1954; 58 pp.; 2.80 DM.

Die Briefe des Heiligen Ignatius von Antiochien, Aus dem Griechischen übertragen und eingeleitet von L. A. Winterswyl, 4e ed. Verlag Herder, Freiburg, 1954; 60 pp.; 2.80 DM.

La collection « Zeugen des Wortes » se propose de mettre à la portée du grand public les œuvres patristiques les plus significatives. Sans aucun apparat scientifique, elle se borne à en donner la traduction en la faisant précéder d'une introduction d'une dizaine de pages. Le plus souvent, le texte n'est accompagné d'aucune note, et cela est même parfois regrettable (en particulier pour les épîtres d'Ignace d'Antioche). Cependant, pour la *Doctrine des douze apôtres,* le texte, du reste très bref, est suivi d'un assez long commentaire dégageant heureusement les traits qui rattachent cet écrit à ceux du Nouveau Testament. Pour autant les traits spécifiquement juifs n'en sont pas niés. Toutefois, les ressemblances de ce traité avec le *Manuel de discipline* de la communauté essénienne ne sont pas signalées. Ces traductions sont opportunes, même pour nous Français, car la traduction française de la « didachè » se trouve aujourd'hui épuisée et nous attendons toujours celle des « catéchèses mystagogiques » de Cyrille de Jérusalem, que nous promet depuis longtemps M. Chirat. Cependant, l'analyse que le P. Daniélou en avait donné dans le n° 1 de *Dieu Vivant* en avait fait désirer la prompte édition.

Cette collection semble bien accueillie par le public, puisque deux de ses ouvrages en sont à leur seconde édition et les épîtres d'Ignace d'Antioche à leur quatrième (et 22e mille !). Ajoutons encore que chaque ouvrage se présente agréablement et que la typographie soignée en rend la lecture facile.

F. Refoulé.

Roland Cluny : *France, pays missionnaire ?* Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, 1954; 144 pp.; 250 fr.

Au cours des siècles, la France a toujours été la première nation missionnaire; elle le reste encore. Dès la fin du IVe siècle, les moines évangélisent les campagnes, à la suite de saint Martin; au XIIIe siècle, les fils de Dominique de Guzman y font leurs premières armes avant d'aller jusqu'aux confins du monde connu; et, surtout, dès le XVIIe siècle, c'est l'essor des Congrégations missionnaires nées en terre française : Société des Missions étrangères de Paris, Congrégation du Saint-Esprit, Pères des Missions africaines de Lyon, Pères Blancs, sans compter les nombreux Instituts de Frères et de Religieuses, et l'œuvre du petit sou de Pauline Jaricot pour la propagation de la Foi. Images et statistiques, fruit d'une documentation précise et abondante, sont encadrées par de nombreuses considérations théoriques : ce qu'il faut entendre par mission, pays de mission et pays missionnaire, sources de l'apostolat, méthodes employées...; justes souvent, trop optimistes ou naïves parfois, elles ralentissent un peu l'intérêt du récit.

M.-L. T.

André COMBES : *Sainte Thérèse de Lisieux et sa mission.* Les grandes lois de la spiritualité thérésienne. Ed. Universitaires, Paris-Bruxelles, 1954; 262 pp.

L'auteur, si bien familiarisé avec la pensée de sainte Thérèse par une longue fréquentation de ses écrits, a formé l'heureux dessein de nous donner ici une synthèse du message de la sainte. Traçons-en avec lui les grandes lignes. Pour Thérèse, l'amour de Dieu est et demeurera fondamental dans sa vie. Elle le découvre très tôt comme « un amour de Jésus, qui se sait prévenu par l'amour même de Dieu et dont la réponse consiste en une décision de fidélité absolue » (p. 21). Cet amour, elle va le développer selon une foi parfaitement logique. C'est ce qui la conduit à vivre dans l'état d'enfance spirituelle. Mais qu'entend-elle par là ? L'auteur s'efforce de le préciser. La tâche n'est pas si aisée qu'il semble, car souvent il est arrivé que, prenant seulement occasion de l'exemple de sainte Thérèse, on ait développé quelque aspect de la vie d'enfance et qu'on se soit écarté de la conception propre à notre sainte. L'auteur analyse des textes et il conclut : « Sans doute, il y a dans la pensée de Thérèse une certaine notion de petite voie et d'enfance spirituelle, mais cette notion n'est ni exclusive, ni primitive, ni même à proprement parler essentielle. Elle est subordonnée à une autre réalité, primordiale, elle, qui l'explique parce qu'elle l'engendre. Cette autre réalité, c'est l'amour même de Thérèse pour Dieu » (p. 62). Or, cet amour est engendré par une découverte centrale : celle de l'amour miséricordieux de Dieu, qui veut réaliser l'union avec sa créature et que Thérèse caractérise dans une expression hardie; que l'auteur tient pour capitale : « Le propre de l'amour étant de s'abaisser » (p. 65). A partir de là, Thérèse retrouve personnellement la fécondité apostolique de la contemplation : une âme attirée par Jésus exerce nécessairement un rayonnement. L'auteur le montre excellemment dans l'exégèse du beau texte dont nous ne rappellerons que les premières lignes : « O Jésus ! Il n'est donc même pas nécessaire de dire : En m'attirant, attirez les âmes que j'aime. Cette simple parole : « *Attirez-moi* » suffit ! Seigneur, je le comprends, lorsqu'une âme s'est laissé captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite » (cité p. 103). De là, Thérèse trouve sa place et son rôle dans l'Église, elle découvre les possibilités de son rayonnement missionnaire, enfin elle peut intégrer sa vie dans la béatitude éternelle. — Le lecteur désireux d'approfondir le message de sainte Thérèse trouvera donc grand profit à lire attentivement ce livre. Sans doute, le texte eût gagné à être dépouillé de certaines expressions (par exemple : « Par cette expérience radicale..., elle est la sainte de l'ère atomique », p. 38. « Par cet affranchissement triomphal de ses limites humaines..., elle est la sainte de toutes les catégories possibles de marxistes », p. 39) ou de certaines vues sommaires (par exemple : p. 34 le commentaire de *contemplata aliis tradere*; p. 114, ce qui est dit des « théorèmes glacés » des *Sommes théologiques*). Reste que cet ouvrage complète heureusement ceux que M. le chanoine Combes nous avait déjà livrés. Signalons enfin deux importants appendices qui relèvent du même sujet : deux conférences, d'abord, données à l'Académie catholique de Vienne et intitulées : « La vie de sainte Thérèse de Lisieux comme expérience cruciale de la vérité de l'Évangile » et « La mission de sainte Thérèse de Lisieux »; d'autre part, une allocution prononcée à Lisieux au Congrès national thérésien du 30 septembre 1947.

R.-L. Oechslin.

HENRI ENGELMANN : *Le chemin des Espagnes*. Presses d'Ile-de-France, Paris, 1954; 100 pp.

Ce splendide album s'offre comme une invitation et un guide aux jeunes chrétiens de France qui souhaitent parcourir les routes d'Espagne. Invitation, car ils ne sauraient être trop nombreux à découvrir ce pays étrange et magnifique, terre chrétienne où se révèle à qui sait avoir loisir et discrétion une qualité spirituelle unique; guide, car pour tirer profit de la route il faut être initié à des modes de vivre et de sentir qui ne sont pas les nôtres. L'auteur profite de l'expérience de groupes de jeunes Françaises qu'il a accompagnées dans cette découverte; mais il a interrogé bien d'autres pèlerins de Saint-Jacques et de Castille. D'admirables photographies découvriront à ceux-là mêmes qui ne pourront prendre la route quelque chose de l'âme virile et mystique des Espagnes.

I.-H. D.

PORTRAITS

JEAN STEINMANN : *Pascal*. Éd. du Cerf, Paris; 466 pp.; 960 fr.

L'intérêt de l'auteur pour son sujet n'est pas nouveau : dès avant la guerre, en 1937, si mes souvenirs sont exacts, il avait donné à *La Vie Spirituelle* des articles sur le *Mystère de Jésus*. Depuis, l'exégèse seul s'était produit en librairie; mais le pascalisant n'avait pas cessé d'être en éveil et de travailler, comme nous pouvons le constater par cet ouvrage qui manifeste une connaissance aussi profonde qu'étendue de la vie, des œuvres et de l'influence de Pascal.

Le livre est d'abord une excellente biographie; une biographie érudite, c'est-à-dire informée aux sources les plus sûres, au courant des meilleures études générales ou particulières, anciennes et récentes; mais aussi une biographie alerte et vivante, excellant à mettre de l'ordre dans les questions embrouillées, à retrouver les circonstances qui permettent de donner aux paroles et aux gestes leur véritable signification et réussissent à porter sur certains épisodes, pourtant maintes fois commentés, tel celui du *Mémorial*, une lumière nouvelle. Les pages qui concernent la vie religieuse de Pascal au cours de ses dernières années sont tout à fait remarquables.

Le livre est encore une excellente introduction critique à la lecture des œuvres de Pascal. Il l'est évidemment déjà comme biographie : serait-il une meilleure préparation à la lecture d'une œuvre que de la voir naître et se développer, que de découvrir ses destinataires et ses intentions profondes? Et M. Steinmann nous reconstitue les circonstances où s'élaborèrent, intellectuellement et spirituellement, les *Provinciales* et les *Pensées*. En ce qui concerne les premières, nous trouvons tout ce qu'il est nécessaire ou utile de savoir du jansénisme et de la casuistique. A propos des *Pensées*, auxquelles une centaine de pages sont expressément consacrées, nous sont données de précieuses indications qui permettent de lire ces notes géniales suivant les intentions mêmes de l'auteur et d'échapper ainsi à de nombreux contresens.

Pour ceux qui voudraient faire la connaissance de Pascal, il n'est sans doute pas aujourd'hui de meilleur introducteur que ce livre. Et ceux qui n'auraient plus à être introduits y trouveront le moyen d'une intelligence plus précise et plus profonde d'un auteur inépuisable.

G. ROTUREAU.

Abbé MICHONNEAU : *Le curé*. Lib. Arthème Fayard, Paris, 1954; 192 pp.; 350 fr.

Sollicité par les éditeurs d'écrire un ouvrage sur le curé pour la bibliothèque *Ecclesia*, l'auteur a pensé à ceux du dehors que les questions religieuses intéressent encore, voire aux dilettantes qui feuilletteraient son livre sans se dissimuler que la plupart des lecteurs seraient des chrétiens, voire des confrères. De fait, tous y trouveront intérêt et profit.

Le curé : cela pouvait être une étude théorique. A part le deuxième chapitre, dû au R. P. Henry, O.P., qui traite de l'histoire du curé avec une richesse d'information qui renouvelle les perspectives, nous avons ici le portrait du curé. A vrai dire, du curé selon M. Michonneau, curé de banlieue populaire auquel l'évangélisation de la classe ouvrière pose des problèmes quotidiens, mais aussi par tempérament semeur d'inquiétudes pour ouvrir un passage au Christ, flairant les conformismes et les pharisaïsmes dès la troisième dilution, mettant au service de son sacerdoce des doses d'entrain inimaginables, de sensibilité frémissante, préoccupé surtout d'accueillir les nouveaux venus. Les autres types de curés sont plus ou moins caricaturés, d'ailleurs avec un humour et une gentillesse qui les désarmeront. Les tendances spirituelles du clergé de France, spécialement du clergé paroissial, sont heureusement mises en lumière. On peut croire pourtant qu'un curé, possédant moins de maturité et chargé de moins d'ouvrage que celui que dépeint « la journée du curé », devra passer beaucoup plus de temps à la prière et à l'étude. L'auteur n'est-il pas le premier à reconnaître (p. 107) que, si on prêche mal, c'est qu'on prépare mal ?

Un lapsus (p. 9) attribue à l'évangile de saint Jean une phrase du mystère de Jésus de Pascal.

F. P.

J.-L. PRÉVOST : *Le Prêtre, ce héros de roman*. Téqui, Paris, 1953; 2 vol. à 122 et 128 pp.; 360 fr. chaque volume.

On sait quelle place tient le personnage du prêtre dans le roman contemporain comme sur la scène et l'écran de ces dernières années. Plusieurs essayistes ont déjà analysé les raisons sociologiques de ce phénomène d'intérêt, d'autant plus remarquable qu'il est souvent le fait d'écrivains résolument athées ou tout au moins indifférents. L'ouvrage en deux parties que nous présente M. J.-L. Prévost s'efforce plutôt de *décrire* les œuvres romanesques dans lesquelles apparaît l'homme de Dieu, à titre de personnage central ou épisodique, et de juger la vérité psychologique et religieuse de ces « héros » d'un genre spécial.

Dans un premier volume, l'auteur étudie l'apparition et l'évolution du personnage du prêtre, d'abord dans le romantisme, puis à travers le XIX^e^ siècle, de Balzac aux balzaciens, jusqu'à R. Martin du Gard qui relève incontestablement de cette tradition, avec les *Thibault*. L'anticléricalisme déclaré ou sournois de Stendhal, Flaubert, Zola et leurs épigones nous vaut le type du prêtre bourgeois et conservateur, instrument non de la grâce, mais d'un régime social condamné par l'histoire. L'alliance du trône et de l'autel avec la crise de l'Église de France qui s'ensuivit rend compte dans une certaine mesure de ces exagérations partisanes. A côté de cette tendance, un autre courant plutôt objectif s'inaugure avec Balzac et se poursuit avec Barbey, Fabre, Daudet. La crise moderniste suscite également un grand nombre d'œuvres d'inégale valeur dont la plus célèbre demeure le *Jean Barois* de R. Martin du Gard.

Selon l'auteur lui-même, cette première partie a surtout un intérêt négatif : faire apparaître que c'est au XX^e^ siècle que le sacerdoce trouve enfin des illustrations littéraires satis-

faisantes. Certes, bien des incompréhensions et des préjugés persistent. Mais il est indéniable qu'un Claudel, un Bernanos, un Mauriac, même un Cesbron mettent en lumière le caractère primordial, surnaturel du prêtre. Sans se départir jamais d'une clairvoyance qui force la sympathie, M. J.-L. Prévost n'hésite cependant pas à souligner les traits un peu forcés ou les exagérations éparses même dans l'œuvre de ces maîtres.

Ces quelques indications ne donnent qu'une faible idée de la richesse et de la complexité de cet excellent travail. Peut-être eût-il gagné à être élagué de certaines pages concernant des auteurs de deuxième ou troisième ordre. L'histoire littéraire a ses exigences, mais il n'est pas certain que les exhumations auxquelles se consacre M. J.-L. Prévost soient d'un intérêt puissant pour tous les lecteurs

PHILIPPE MINGUET.

Chanoine OMER ENGLEBERT : *Saint Pierre-Louis-Marie Chanel.* Coll. « Pages catholiques ». Albin Michel, Paris, 1954; 60 pp.

Récit rapide et détaillé qui donne une grande idée de la vocation missionnaire de saint Pierre-Louis-Marie Chanel, canonisé en juin dernier. On regrette un peu le style parfois trop proche de celui de l'hagiographie classique..

F. R.

PÉDAGOGIE

JOSEPH COLOMB, P.S.S. : *Plaie ouverte au flanc de l'Église.* Vitte, Lyon-Paris, 1954; 156 pp.; 450 fr.

Cette plaie ouverte au flanc de l'Église est celle de notre enseignement religieux. L'auteur, dont on sait le rôle joué dans le renouveau catéchistique de ces dernières années, ne nous propose pas ici de remèdes nouveaux, mais il nous invite à une prise de conscience courageuse des causes profondes qui ôtent aux remèdes déjà appliqués le pouvoir efficace de fermer la plaie.

Dès l'introduction du livre, le problème catéchistique est posé dans toute son ampleur : au delà des réformes de méthodes ou de structures, il faut un changement profond de mentalité; la place de parent pauvre où nous laissons notre catéchisme, l'indifférence de trop de catholiques, même cultivés, à l'égard de l'enseignement religieux — souvent confondu d'ailleurs avec l'enseignement libre — ne sont que les symptômes d'un mal plus étendu et plus grave, dont la source est dans un affaiblissement de l'esprit de foi. Comment les déviations qui en ont résulté doivent être redressées à leur origine même, c'est ce que nous exposent avec une lucidité et une vigueur de diagnostic remarquable les quatre chapitres qui font le corps du livre.

Il s'agit d'abord de « retrouver le sens de la hiérarchie des valeurs » qui donne au magistère le primat sur le ministère sacramentel et liturgique. Le ministère de la prédication est la tâche propre, apostolique, de l'Église. Toutes les autres tâches dans l'Église doivent donc céder le pas à celle-là (ch. 1). Une fois la Parole de Dieu replacée dans son climat de transcendance par rapport à tous les autres « intérêts » de la communauté chrétienne, on pourra « considérer dans son ensemble le problème de l'enseignement religieux »; il ne devient qu'un aspect privilégié, institutionnel, de la transmission de la Parole; l'enseignement libre est alors au service de l'enseignement religieux, car celui-là n'a d'existence que pour promouvoir, dans la synthèse des valeurs profa-

nes et religieuses, une authentique éducation de la foi (ch. II). Mais la Parole de Dieu s'adresse à l'homme à tout âge. Il faut donc envisager sérieusement « un catéchisme pour toute la période éducative », de la formation chrétienne du tout-petit à la véritable culture religieuse, au niveau des cultures profanes, pour l'adulte. Il faut briser le cadre étriqué et faux de notre catéchisme « préparation à la Communion solennelle » (ch. III). Enfin, la Parole de Dieu est porteuse de vie. Le catéchisme doit être vivant. Là encore, sur un sujet dont on a beaucoup dit ces dernières années, M. l'abbé Colomb élargit heureusement la perspective : c'est la communauté vivante qui fait le catéchisme vivant : « Institution créée par la communauté paroissiale et qui a pour but de transmettre la foi vivante de la communauté adulte à ses membres enfants et adolescents », il doit donner un enseignement vivifié par le milieu ecclésial et être un message vivifiant pour tous les milieux qu'elle atteint (ch. IV).

Tous ceux que ces problèmes préoccupent seront reconnaissants à l'auteur de les avoir pensés de si haut. Ils aimeront revenir à ces quelque cent cinquante pages, y méditer bien des aperçus neufs, dont quelques-uns donnent la clef de certaines impasses; en particulier, tout ce qui est sur l'enseignement didactique au catéchisme éclaire celles où risquent de s'enfermer partisans ou détracteurs des méthodes actives. Ceux qui étaient encore demeurés trop loin de ces problèmes y seront, souhaitons-le, salutairement éveillés. Car ils intéressent toute l'Église.

M. B.

M. TRÉMEAU, O.P. : *Pédagogie catéchistique*. Ami du Clergé, Langres; 275 pp., 12×18.

L'auteur se défend d'avoir écrit une œuvre originale; il pense qu'avant de renvoyer les catéchistes en peine d'information aux auteurs de méthodes, d'essais, d'articles, il n'est pas mauvais de leur donner un aperçu de ce que sont leurs œuvres, en citant celles-ci et en les situant. Ce faisant, il ne s'attarde pas aux critiques négatives; sa bienveillance esquisse à peine une mise en garde, par exemple, à propos de la Méthode Bernadette, après qu'il a conseillé, par raison pratique, d'en utiliser des images. Il puise équitablement ses exemples dans des œuvres assez différentes, parce qu'elles se complètent plutôt qu'elles ne s'excluent. Toutes poursuivent le même but : l'épanouissement d'un sentiment religieux authentique; l'accent n'est plus mis, comme on le faisait naguère, sur l'instruction, mais sur la formation. Et l'on tient compte, les uns plus, les autres moins, du contexte psychologique ou sociologique.

Cependant, au chapitre du chant, une seule méthode est exposée, et avec grand éloge : la méthode Ward. C'est sans doute parce qu'aucune, dans le monde du catéchisme, ne s'est attaché l'étiquette d'un nom propre. Mais il ne faudrait pas être exclusif. Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois, par exemple, et leurs filiales, ont-ils ce qui s'appelle une méthode, une méthode originale?

Au fil des pages, les catéchistes trouveront beaucoup d'exemples, de conseils et de procédés qui leur faciliteront un renouvellement sympathique de leurs manières de faire. Mais les intentions de l'auteur seraient trahies s'ils se croyaient quittes de repenser toute cette matière en fonction des problèmes que leur pose leur propre catéchisme.

M. F.

J. COLOMB, P.S.S. : *La doctrine de vie au catéchisme*, t. III : Portrait du chrétien et loi de charité. Desclée et Cie, Paris, 1954; 180 pp.

Nous possédons maintenant la série complète des ouvrages de M. l'abbé Colomb publiés sous le titre généri-

que : *La doctrine de vie au catéchisme* (t. I : *Vie nouvelle et nouveau Royaume;* t. II : *Combat spirituel et soucis de l'Église*, recensés dans *La Vie Spirituelle* de février 1954, n° 392). Nous retrouvons ici les mêmes caractéristiques générales : Préface substantielle, notes philosophiques, théologiques ou pédagogiques lumineuses en tête des chapitres, suggestions de travaux pratiques et de développements.

Comme les précédents, ce livre s'adresse aux catéchistes chargés de former les enfants de l'année de Communion solennelle. Il sera apprécié par les prêtres ou catéchistes expérimentés, particulièrement par ceux d'entre eux qui connaissent bien *Aux sources du Catéchisme*, du même auteur, et utilisent le tome III de son *Catéchisme progressif*.

L'originalité du nouvel ouvrage est sa présentation de la morale chrétienne « dans la lumière de Pâques ». L'auteur décrit « le portrait du chrétien ressuscité avec le Christ, du chrétien renouvelé par la foi en la Passion-Résurrection ». Il se propose de contribuer à assurer aux enfants « une vie spirituelle profonde et authentiquement religieuse ».

On lira avec profit ce que la Préface nous rappelle, du lien entre le dogme et la morale, de la distinction entre morale et spiritualité — ce qu'elle précise sur les rapports de la Loi, l'Obligation et l'Amour, l'imitation du Christ et la docilité à l'Esprit-Saint.

Au long des chapitres, M. l'abbé Colomb nous présente une morale des vertus, parce que plus concrète, tout en montrant que « loi et vertu ne se peuvent séparer ». Il situe magistralement la charité à sa vraie place qui, non seulement est première, mais unique, sans analogue. On peut s'en apercevoir dès les premiers chapitres sur « La justice des enfants de Dieu » (ch. II); « Penser comme Dieu » (ch. III); « La Foi — Avoir l'assurance et la paix de Dieu : l'espérance » (ch. VI).

En parcourant cet ouvrage, l'éducateur chrétien se sent chez soi à l'intérieur du royaume et non en terre païenne, étrangère. Il comprend mieux qu'en enseignant « la morale » à ses enfants, il s'agit moins de contempler « l'homme s'offrant librement à l'amour de Dieu... que l'amour de Dieu dans le « détail » de son travail sur l'homme... la force de l'amour de Dieu ».

Ce livre fera beaucoup réfléchir ses lecteurs et, mieux encore, leur fera beaucoup de bien.

R. Dock.

Jean RIMAUD, S.J. : *De l'éducation religieuse*. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1954, 250 pp.; 540 fr.

Ce livre offre aux éducateurs chrétiens le complément indispensable de *L'éducation, direction de la croissance*. Fidèle à sa perspective de progrès, riche de sa longue expérience de psychologue et de prêtre, l'auteur articule constamment et avec bonheur les données de la croissance naturelle, relativement prévisible selon l'âge et le conditionnement humain, avec les exigences d'une vie de foi progressivement assumée par l'enfant, et qui, pour être dirigée par l'éducateur, n'en est pas moins don de la libre grâce, œuvrant selon ses lois propres. C'est dire que tout en étant, comme le dit la préface, « communication d'une expérience » et non systématisation de principes, le livre s'attache pourtant avant tout à dégager, pour chaque question traitée, les grandes affirmations de théologie et de spiritualité qui doivent informer, animer en profondeur, notre sens éducatif pour qu'il ne fasse pas une œuvre purement humaine, mais surnaturelle. « Dans un très grand nombre de familles, mais aussi d'écoles ou de collèges religieux, l'éducation est insuffisamment théologique » (p. 192). On trouvera un remède à cette faiblesse dans les développements, aussi neufs que pénétrants, de cet ouvrage sur le fondement baptis-

mal de l'éducation religieuse, sur le rôle essentiel de la Bible comme formatrice de la vie spirituelle, sur le sens chrétien du péché. Ils nous rappellent, en effet, que toute éducation qui se veut spécifiquement chrétienne doit croire également à l'initiative divine et à la déchéance de la nature humaine. A cette lumière, nous pourrons nous mettre en garde contre les erreurs éducatives nées d'un sens chrétien trop humanisant; par exemple, il ne faudrait pas craindre de faire très tôt de la rencontre de l'enfant avec le Seigneur « une rencontre avec le Crucifié ressuscité, pour que la confession soit aussi, dès la première, le sacrement de pardon; pour que dès le premier catéchisme soit enseigné le dogme de la Rédemption et donc de la faute originelle » (p. 181). Mais à cette lumière aussi, l'éducateur verra dans le baptême, sceau de la grâce qui accompagnera l'enfant toute sa vie, un gage assuré d'optimisme éducatif puisque les vertus théologales « existent en lui comme des attitudes de l'âme, préalablement à toute vie de conscience possédée », de sorte que « quand il ouvrira les yeux de son âme, il ouvrira des yeux chrétiens, les yeux de sa foi » (p. 18). Et c'est une leçon d'optimisme qui se dégage finalement de ce beau livre, optimisme qui doit dépasser la perspicacité psychologique et la sagesse pédagogique, pour se fondre dans la lucidité de la foi.

M. B.

Marie FARGUES : *Histoire Sainte d'après les textes bibliques,* Livre du Maître. Mame, Tours-Paris, 1953; 100 pp.

Dans ce petit livre, Mme Fargues propose aux maîtres des pistes de recherches destinées à aider les adolescents à tirer le maximum de profit spirituel de l'étude de l'Histoire Sainte. Le but de Mme Fargues, en proposant ces pistes, est de « lancer des ponts entre la vie de foi des héros de l'Ancien Testament, et la vie de foi de nos jeunes ».

Il est précisé que ces pistes, pourtant très riches de suggestions, ne sont que des indications : le maître pourra trouver plus et mieux. Surtout, il suivra la pensée des enfants, leurs réactions pour les guider vers un approfondissement toujours plus poussé du sens de la Bible et vers les applications à leur vie présente.

Dans la préface, Mme Fargues rappelle que la Bible n'est pas un livre d'histoire pour petits enfants, car ceux-ci sont incapables de « prendre conscience du sens profond » des récits de l'Ancien Testament. Par contre, au seuil de l'adolescence, au moment où ils commencent à se poser des questions d'hommes, les jeunes s'ouvriront facilement aux leçons divines et humaines du Livre saint.

Quelques judicieux conseils de méthodologie terminent la préface.

Indispensable aux usagers de l'*Histoire Sainte par les textes bibliques,* la méditation de ce petit livre serait fort utile à tous ceux qui ont la charge d'intéresser les jeunes à l'Ancien Testament.

M. B.

Chanoine BOYER : *Venez, Seigneur,* livre de préparation à la première communion, à la première confession, à la confirmation. Les Éditions de l'École, Paris, 1954; 1 vol. rel., 120 pp., 13×18, nombr. illustr.

L'auteur a groupé les principales notions doctrinales autour des sacrements que les enfants doivent connaître; ce catéchisme est suivi de *Mon premier Missel,* une messe adaptée, avec photos en pleine page.

La présentation en deux couleurs est agréable, les documents intéressants, malgré quelques tirages défectueux, les croquis mieux dessinés que dans beaucoup d'ouvrages similaires.

A. J.

YVAN DANIEL et GILBERT LE MOUËL : *Vivre en chrétien pendant les vacances*. Les Éditions ouvrières, Paris 1954; 32 pp., 12×18, illustr. hélio et couleur; 110 fr.

Évocation de voyages et d'occupations extra-scolaires, réflexions sur des thèmes chrétiens, questionnaires..., les nombreuses photos en deux couleurs alternées donnent une séduction à ce petit livre dont le but est de prolonger les leçons du catéchisme *vivre en chrétien*.

A. J.

Abbé ALBERT LISSARAGUE : *L'Enfant apôtre des enfants*. Coll. « Vitalis ». Éd. Fleurus, Paris, 1954; 160 pp., 11×15.

Le sujet est difficile. L'auteur sait que l'extension aux enfants de l'Action catholique comme cadre d'apostolat a rencontré des objecteurs parmi les psychologues, qui voudraient que l'apostolat fût la fleur et le fruit de la vie intérieure et non son moyen, et qui craignent que, l'âge venu d'éprouver la détresse du monde, les jeunes soient déjà lassés d'y apporter secours.

Il sait tout cela; et que les éducateurs trop pressés d'utiliser la générosité des enfants aux fins souverainement désirables de la « construction de la chrétienté », mangent leur blé en herbe, si l'on ose dire.

Mais il passe outre. Et tant de faits, qu'il cite, lui donnent raison !

La vérité ne serait-elle pas, une fois de plus, dans une sagesse de juste milieu, tenant compte de tout : du dynamisme de la personne humaine au service du moi et du dynamisme de la foi au service du Corps mystique ?

L'idéal étant admis, et posé pour tout baptisé, le devoir d'apostolat, les difficultés commencent avec l'application aux cas individuels. « Bâtir la chrétienté », c'est un singulier; mais les Cœurs Vaillants et les Ames Vaillantes sont un pluriel. Tel enfant particulier comprend ou ne comprend pas; a la foi ou seulement une habitude; désire le règne de Dieu ou suit les camarades, presque contre son gré; se prête ou se donne, se fatigue ou s'entraîne.

Des années d'expérience ont affiné, chez les dirigeants, la conscience de ces difficultés. Nous lisons (p. 49) : « Un véritable groupe C. V. est celui dont les enfants eux-mêmes sont animés du désir de « faire quelque chose » pour les autres; que les cadres du groupe aient cette hantise ne suffit pas »; (pp. 42-43) : « l'action des enfants risque d'être ambiguë, équivoque », le responsable doit former leur jugement, leur apprendre à purifier leur intention. On encore (p. 21), à propos de la vente du journal : « Nous devrons veiller à ne pas transformer nos enfants en camelots »; et (p. 117) à propos des « Campagnes », un des moyens les plus spectaculaires du Mouvement : « ... qu'elles soient *limitées* quant à *leur* objectif et quant à leur durée. »

Un autre signe d'une pensée qui s'est approfondie depuis les origines est le choix des faits cités, dont la plupart — non pas encore tous... — peuvent être admirés sans réserve : la mystique C.V.A.V. n'a pas fait sortir les enfants de la discrétion et de l'humilité, qui est leur premier devoir en tant qu'apôtres. Deux garçons ont converti leurs parents; ils ne semblent même pas l'avoir voulu; « ils ne nous ont rien dit », affirment les convertis (p. 26). Un vieux que des petites filles secourent les désigne simplement ainsi : « les petites filles au sourire » (p. 27). Un enfant, sollicité à une générosité difficile, demande conseil à son aumônier et *à ses parents* (p. 37). Etc.

Certains cas sortent de l'ordinaire. Un enfant *de neuf ans*, à une dame qui refuse son affiche pascale — « elle ne m'intéresse pas » — réplique : « Prenez-la, madame, parce que le Christ, lui, s'intéresse à vous » (p. 27). Si à vingt ans celui-là

rentrait parmi les tièdes, je regretterais qu'il ait fait cette réponse admirable quand il avait neuf ans, sous l'influence sans doute d'un aîné indiscret; il y a des mots, des attitudes, que seul l'Esprit a le droit de souffler.

Et le garçon de treize ans qui avoue son *angoisse* de chrétien fidèle (p. 31) au milieu d'un monde hostile à Dieu ne révèle-t-il pas une vocation sacerdotale, ou au moins militante ?

Ce sont des cas semblables qu'il faudrait suivre dans la vie, afin de bien mesurer les responsabilités prises par les dirigeants. Le Mouvement en a les moyens. Peu d'enquêtes seraient plus utiles.

M. F.

LES LIVRES REÇUS

Abbon de Fleury-sur-Loire, par un moine de La Pierre-qui-Vire. Lethielleux, Paris, 1954; 240 pp.

Agenda ecclésiastique 1955. Mame, Tours-Paris, 1954; rel., 180 fr.

ALLERS (Dr R.) : *Handicaps psychologiques de l'existence*, trad. de l'anglais par E. MARMY. Vitte, Lyon-Paris, 1954; 216 pp.; 660 fr.

Anglo-Saxon Missionaries in Germany (The). Translated and edited by C. H. TALBOT. Sheed and Ward, Londres, 1954; 1 vol. rel., 234 pp.; 16 s.

ARCY (Rev. P. Paul D') : *Constancy of Interest Factor Patterns Within the Specific Vocation of Foreign Missioner*. Dissertation. The Catholic University of America Press, Washington, 1954; 54 pp.

BERNARD (A., O.P.) : *Présentation de la Somme théologique*. Aubanel Père, Avignon, 1954; 170 pp.

BERNARD (A., O.P.) : *Introduction à la philosophie thomiste*. Aubanel Père, Avignon, 1954; 140 pp.

BESUS (Roger) : *Savonarole ou que meurent les témoins*. Dialogue dramatique en trois actes. Éd. du Seuil, Paris, 1954; 160 pp.; 390 fr.

BINGEN (Hildegard VON) : *Wisse di Wege Scivias*. Otto Müller Verlag, Salzburg, 1954; 1 vol. rel., 420 pp.; DM 150.

BOEGNER (Pasteur Marc) : *La vie triomphante*. Berger-Levrault, Paris, 1954; 140 pp.; 320 fr.

BOUTIN (Louis-N., O.M.I.) : *L'itinéraire du fils adoptif de Dieu*. Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa, 1954; 240 pp.

BUCKLER (Reginald, O.P.) : *The Perfection of Man by Charity*, 2nd ed. Blackfriars, London, 1954; 1 vol. rel., 240 pp.; 13/6.

CARON (Pierre-Henri) : *L'Heure du Choix*. Étude métaphysique du communisme. Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1954; 60 pp.

Catéchisme en images. Texte et plan de J. GIRARD-REYDET, A. A. Illustrations de A. CHANSON, R. GARCIA, P. DE COMBRET. Bonne Presse, Paris, 1954; 176 pp., 83 dessins; 800 fr.

Church and State through the Centuries. A collection of Illustrative Documents. Edited and translated by Sidney Z. EHLER and John B. MORRALL. Burns Oates, London, 1954; 1 vol. rel., 630 pp.; 35 s.

CLUNY (Roland) : *L'évêque des neiges*. Coll. « L'aventure missionnaire ». Éd. du Centurion, Paris, 1954; 120 pp.

CRISTIANI (L.) : *Actualité de Satan*. Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1954; 170 pp.

DECOUT (Alexis, S.J.) : *Réformateurs*. Conditions d'une réforme valable dans l'Église. Éd. franciscaines, Paris, 1954; 230 pp.

Dictionnaire des religions. Presses Universitaires de France, Paris, 1954; 1 vol. rel., 330 pp.

Dodd (Bella V.) : *School of Darkness.* The record of a conflict between two faiths. Kenedy and Sons, New-York, 1954; 1 vol rel., 266 pp.; $ 4.

Doms (Herbert) : *Vom Sinn des Zölibats.* Verlag Regensberg, Münster, 1954; 68 pp.; DM 2.80.

Droit à Dieu ! La Mère Marie du Sacré-Cœur, Supérieure générale de la Société de Marie-Réparatrice (1863-1950). Maison généralice, 9, via dei Lucchesi, Rome, 1954; 370 pp.

Durosoy (P., S.J.) : *Cheminements de la charité.* Réflexions sur l'Action catholique. Spes, Paris, 1954; 220 pp.; 375 fr.

Ferniola (P. Erasmo) : *La mariologia di San Germano patriarca di Costantinopoli.* Presentatione del P. Gabriel Roschini, O.S.M. Edizioni Padre Monti, Roma, 1954; 200 pp.

Francheschi (Antoine) : *Saint Jean le Baptiste.* Préface de Jean Gautier, P.S.S. Le Rameau, Paris, 1954; 164 pp.; 700 fr.

Gosselin (J.-M., S.J.) : *Le Père Cruz, le Vincent de Paul du XX^e siècle.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1954; 136 pp.; 200 fr.

Grelot (P.) : *Introduction aux Livres saints.* Coll. « Notre foi et notre vie ». Libr. Belin, Paris, 1954; 226 pp.

Grelot (P.) : *Pages bibliques.* Coll. « Notre foi et notre vie ». Libr. Belin, Paris, 1954; 380 pp.

Hamman (Adalbert, O.F.M.) : *Le mystère du salut.* Coll. « Credo ». Plon, Paris, 1954; 276 pp.

Hérissay (Jacques) : *Les aumôniers de la guillotine.* Coll. « Le livre chrétien ». Libr. Arthème Fayard, Paris, 1954; 130 pp.

Hermans (Francis) : *La vie spirituelle des laïcs.* Éd. du Levain, Paris, 1954; 330 pp.

Huc (Amédée, C.M.) : *Élévations sur le mystère de la médaille miraculeuse.* Téqui, Paris, 1954; 170 pp.

Initiation au mystère chrétien. Catéchisme, Introduction. I. *Vers le Christ avec le peuple de Dieu.* Vingt-trois fiches de texte et quatre d'illustrations. II. *Découverte du Christ avec les apôtres.* Vingt-six fiches illustrées. Lethielleux, Paris, 1954.

Initiation théologique, t. IV : *L'Économie du Salut.* Éd. du Cerf, Paris, 1954; 1000 pp., 22 hors-texte; 2100 fr.

Jungmann (J. A., S.J.) : *Das Eucharistiesche Hochgebet.* Werkbund Verlag, Wurzburg, 1954; 84 pp.

Kahlefeld (Heinrich) : *Im Johannes-Evangelium Die Epiphanie der Erlösen.* Werkbund Verlag, Wurzburg, 1954; 84 pp.

Korozak (Bruno, O.F.M.) : *Mariologia.* S. Alberti magni eiusque coaequalium. Academia Mariana Internationalis, Rome, 1954; 650 pp.

La liturgie. Coll. « Les enseignements pontificaux ». Desclée et C^ie, Paris, 1954; 63 pp.

Martini Buceri opera latina, vol. XV *bis* : *du royaume de Jésus-Christ.* Texte établi par François Wendel. Presses Universitaires de France, Paris; C. Bertelsmann Verlag; 300 pp.; 1400 fr.

Matthews (Ronald) : *Au bout de la nuit rouge.* Roman. Traduit de l'anglais par Catherine Renault. Éd. du Rocher, Monaco, 1954; 254 pp.; 480 fr.

Mellet (P., O.P.) : *L'éducateur chrétien à l'école de la Vierge enseignante.* Coll. « L'école et la famille ». Robert, Lyon, 1954; 110 pp.

Merton (Thomas) : *Bernard de Clairvaux.* Trad. par Daniel de Maupéou, O.S.B. Coll. « Tradition monastique ». Éd. d'Histoire et d'Art. Libr. Plon, Paris, 1954; 160 pp.; 390 fr.

METZ (René) : *La consécration des vierges dans l'Église romaine.* Étude d'histoire de la liturgie. Presses Universitaires de France, Paris, 1954; 500 pp.

MONDA (P. Antonio, M. di, O.F.M. conv.) : *La Legge nuova della libertà secondo S. Tommaso,* Convento S. Lorenzo Maggiore, Napoli, 1954; 310 pp.

Monde merveilleux. Almanach de Cœurs Vaillants, Ames Vaillantes. Éd. de Fleurus, Paris, 1954; 64 pp., gr. form. impress. 2 coul.; 90 fr.

MONLÉON (Dom Jean DE) : *Histoire Sainte* : Les Patriarches. Éd. de la Source, Paris, 1954; 484 pp.

Paepstliche Dokumente zur Ordens-reform. Herausgegeben von Josef ZURCHER. Benziger Verlag, Einsiedeln-Zürich, 1954; 160 pp.

PARIS (Pierre, P.S.S.) : *Les hymnes de la liturgie romaine.* Beauchesne, Paris, 1954; 140 pp.

PLAQUEVENT (Abbé Jean) : *L'Imitation du Petit Jésus.* Éd. du Seuil, Paris, 1954; 1 vol. rel. illustré, 204 pp.

Pour lire la Sainte Écriture. Plan de lecture pour toute la sainte Écriture, sauf les psaumes et les évangiles. Dépliant. Diffusion catholique, S.D.E.C., Paris, 1954; 150 fr.

Selection Two. Edited by Cecily HASTINGS et Donald NICHOLL. Sheed and Ward, London, 1954; 1 vol. rel., 204 pp.; 16 s.

SIMON (J.-M., L.M.I.) : *L'impossible alliance.* Communisme et progressisme en face de la foi chrétienne. Bibl. « Ecclesia ». Libr. Arthème Fayard; 260 pp.; 500 fr.

STERN (Karl) : *The Third Revolution.* Psychiatry and Religion. Harcourt, Brace and C°, New-York, 1954; 1 vol. rel.; $ 4.

TALLOIS (Jacqueline) : *La Sainte Bible et les petits enfants dans l'attente du Messie.* Éd. de l'Orante, Paris, 1954; 80 pp.

TOMLIN (E. W. F.) : *Simone Weil,* Bowes and Bowes, Cambridge, 1954; 1 vol. rel., 62 pp.; 6 s.

VALENSIN (Auguste) : *Le christianisme de Dante.* Coll. « Théologie ». Aubier, Paris, 1954; 196 pp.

VANN (Gerald, O.P.) : *Of his Fullness.* Burns Oates, London, 1954; 1 vol. rel., 162 pp.; 8/6.

Vierge Immaculée (La) : Histoire et doctrine. Éd. franciscaines, Québec, 1954; 320 pp.; $ 2.50.

VON LE FORT (Gertrud) : *Les noces de Magdebourg.* Roman. Trad. de l'allemand par Maurice DE GANDILLAC. Éd. du Seuil, Paris, 1954; 192 pp.; 390 fr.

WALSH (William-Thomas) : *Notre-Dame de Fatima.* Amiot-Dumont, Paris, 1954; 240 pp.

Western Fathers (The). Translated by F. R. HOARE. Sheed and Ward, London, 1954; 1 vol. rel., 320 pp.; 18 s.

WILLOCX (Albert) : *Les chemins de la prière.* Vitte, Lyon-Paris, 1954; 350 pp.

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES

Allemagne :
Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :
La Casa del Libro
Saouaf y Khadige
844, Paraguay
Buenos Aires

Brésil :

Centro de Difusao
de Revistas Dominicanas
Caixa Postal 433
Sao Paulo

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles

Canada :

Periodica
5.112 avenue Papineau
Montréal P. Q.

Garneau, 47, rue Buade
Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022
Alexandrie

Glaser, Boîte postale 215
Le Caire

Espagne :

Insula, Carmen 9 Ypreciados
Madrid

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand
London W.C. 2

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74
Haarlem

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8
Roma

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398
Beyrouth

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48
Lisboa

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79
Stockholm

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street
New-York 13

Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.

St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Imp. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 1er trimestre 1955. — Impr., n° 1193.